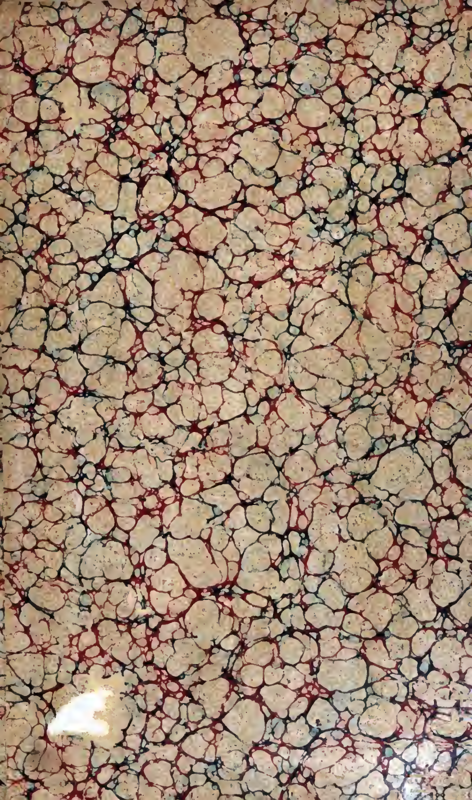
PALLI







LES

PETITS CHIENS

DE CES DAMES

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, quai des Augustins

HENRI DE KOCK.

LES PETITS

CHIENS

DE CES DAMES





PARIS

ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-EDITEUR

7, quai des Augustins.

1856



LES

PETITS CHIENS DE CES DAMES.

INVOCATION.

C'est à toi, ***Sirius,*** constellation du ***grand chien,*** que je m'adresse pour demander aide et protection à mes *petits chiens.*

C'est une gentillesse de confrère que tu leur dois, ô Sirius.

Puissent-ils donc, sous ton égide, s'en aller japper partout, depuis le boudoir de la grande dame, jusqu'à la mansarde de la grisette.

En me rapportant de tous côtés et compliments et sourires.....

Comme de bons petits chiens savants.....

Qu'ils ne sont guère.

Et, là-dessus, Sirius, repose en paix sous les pieds d'Orion, ton divin maître.

Et, surtout, ne t'avise jamais de quitter le ciel pour la terre.

Surtout la terre de France.

Tout étoile que tu es, ça te coûterait tes dix francs, mon grand chien !

INTRODUCTION.

J'aime les bêtes.

Ma foi, je crois que je les aime autant que les hommes.

Et je fonde ma prédilection sur ceci :

C'est qu'avec les bêtes on sait tout de suite à quoi s'en tenir, en fait de sentiments.

Tandis qu'avec les hommes on ne le sait jamais.

Je me trompe : on sait trop vite, au contraire, qu'ils sont, pour la plupart, faux, méchants, envieux et sots !

Ainsi, tel que je vous parle, j'ai trente-trois ans, n'est-ce pas ?

Eh bien ! depuis l'âge de raison jusqu'à ce jour, j'ai été tourmenté par une manie :

Celle de posséder un ami.

C'était ma marotte, mon dada, mon rêve ; que voulez-vous, on ne se refait pas...

Je me sentais les aptitudes d'un *Pylade,* je cherchais mon *Oreste.*

J'ai cherché comme cela treize ans.

Et ces treize ans durant, j'ai fait quatre amis.

Vous voyez, qu'après tout, je n'y allais pas comme un critique qui abat des vaudevilles !

Or, mon premier ami s'est éloigné de moi parce que je ne lui empruntais plus d'argent.

C'est drôle ce que je vous dis là, et c'est pourtant vrai.

Tant que ce cher ami me tint sous la tutelle de sa bourse, il m'adora.

Le jour où je cessai de lui emprunter, il m'appela misérable et me tourna le dos.

Mon second ami était d'un autre genre.

Il raffolait des poëtes.

Il faisait même d'assez mauvais vers.

Par affection, je faisais comme lui.

Il me lisait ses sonnets, je lui lisais mes strophes...

Ça nous ennuyait tous les deux, mais ça nous rendait mutuellement heureux.

Cela dura ainsi quinze mois... au seizième, m'étant avisé d'écrire une nouvelle romantique, — *une Rose sur un volcan*, — sans le lui avoir confié préalablement, mon second ami qui lut, par hasard, mon nom au bas d'un journal, accourut, rouge de colère, me signifier que je n'étais plus un poëte, puisque je faisais du métier.

Joli métier, dites donc? on m'avait payé ma nouvelle à raison de deux centimes et demi la ligne, ce

qui la mettait, toute entière, à neuf francs cinquante.

J'eus beau m'efforcer de calmer mon second ami en lui déclamant une ode à Béranger, il s'enfuit et ne reparut plus.

Je passai à mon troisième.

Ah ! quant à celui-là, il n'était pas poëte le moins du monde.

Sapristi, non !...

Bien boire, bien manger, bien rire, bien s'amuser, tel était le but constant de tous les mois de ses années, de tous les jours de ses mois et de toutes les heures de ses jours.

Ces éternels divertissements entremêlés de poignées de main à mon adresse et de protestations de dévouement à toute épreuve.

Oh !... c'était un si bon, si joyeux et si charmant garçon que mon troisième ami !...

Nous fûmes deux frères deux ans.

Même bourse, même appartement, même pensée ; nous avions tout en commun.

Mais, un beau matin, je trouvai mon troisième ami dans les bras d'une maîtresse qui me plaisait assez pour que je ne désirasse point qu'elle tombât si vite sous le régime d'une communauté trop étendue.

Cette fois ce fut moi qui rompis, le premier... ma canne sur le dos de mon troisième ami.

Il se prit à rire, me traita de niais...

M'envoya, le soir même, un autre jonc à la place de celui qu'il m'avait coûté...

Mais il ne revint plus.

Et j'en fus pour ma maîtresse chérie.

Et mon troisième veuvage d'affection intime.

. . . .

Cependant j'avais pris quelques années, un peu de ventre et beaucoup de cheveux blancs.

Je commençais à comprendre que, malgré toute la bonne volonté qu'on peut y mettre, il est tout aussi difficile de se faire un véritable ami...

Que de croire à la bonne foi des journalistes.

Néanmoins, voulant tenter une nouvelle épreuve, après maintes recherches, je fis choix, pour quatrième ami, de X..., un peintre que vous connaissez bien.

X... avait du talent et il était paresseux; je me mis à lui prêcher le travail; avec beaucoup d'esprit comme conversation, comme conduite, il ne faisait que des sottises... je tâchai de le ramener dans une meilleure voie, en lui indiquant les ornières.

Je réussis, de la sorte, pendant assez longtemps, à garer X... de cinq ou six duels stupides, — qui

ne l'amusaient d'ailleurs pas plus que moi, quoiqu'il les eût cherchés à toute force, — je le déshabituai de se griser, je lui appris à mettre sa cravate et je lui démontrai, si bien qu'il s'en corrigea un peu, l'inutilité de faire sans cesse des mots à chacun, même à son portier, au risque d'être impertinent avec tout le monde.

X... ne put se passer de moi pendant près de six semaines.

Il répétait à qui voulait l'entendre que j'étais une brave nature et qu'il m'aimait beaucoup.

Et, de mon côté, je m'attachais infiniment à lui.

C'est si bon de pouvoir donner à plus riche que soi.

Oh! mon pauvre X...va! grand fou, avec de la prose de Beaumarchais dans les veines en guise de sang, et le dictionnaire philosophique de Voltaire sous la mamelle gauche en guise de cœur!...

Un soir que je n'étais pas avec lui, X... rencontra Z...., une sorte de bohême littéraire que vous connaissez aussi...

Un gaillard qui vole à tout le monde... pour écrire ses pièces..... tout..... excepté de l'orthographe.

Z...., qui est assez amusant, au reste,

Et qui rit très-bien,

Z.... fit rire X...

Et se grisa avec lui.

Le lendemain, quand j'allai voir mon quatrième ami :

— Mon cher, me dit-il, en clignant son œil railleur, tu assures que tu as de l'amitié pour moi... mais c'est bête comme tout, l'amitié!..... Avoue donc, puisque tu n'es pas un imbécile, que tu es jaloux de moi et que tu me détestes...

Et ça me fera plaisir.

En parlant ainsi, X... me tendait la main.

Je ne lui donnai pas la mienne.

— Tu ressembles à ces femmes qui n'estiment leurs amants qu'autant qu'ils savent bien les houspiller, lui répliquai-je.

Va donc te faire houspiller, mon grand homme.

Et adieu!...

Je ne frappe que sur ceux que hais ou que je méprise.

. . . .

Et voilà comme j'en terminai avec mon quatrième ami...

. . . .

C'était comme les coups de poing de la fin dans le roman *des Mystères de Paris.*

J'en avais assez de l'amitié, j'en avais trop.

J'y renonçai.

Et je pris une grande résolution.

Celle, puisque je ne pouvais me faire un ami parmi les hommes, de m'en confectionner une douzaine parmi les bêtes.

Oh ! à la bonne heure, allez !... Chiens, chats, oiseaux, chevaux, voilà des créatures qui sont heureuses que vous les caressiez, sans s'occuper jamais du motif pour lequel vous leur adressez vos caresses...

Et elles ne vous prêtent pas d'argent malgré vous, celles-là, et elles ne font pas de sonnets, et elles ne couchent pas avec vos maîtresses !...

Et elles ne vous accusent pas non plus d'être jaloux de leurs talents !...

Quand elles ont des talents...

. . . .

Bref, à l'heure qu'il est, je possède trois chiens,
Deux chats,
Douze oiseaux de toutes sortes,
Une grenouille,
Et un cheval.

— Mais c'est une ménagerie que votre maison ! allez-vous me dire.

Ménagerie tant que vous voudrez, ce qu'il y a de certain c'est que, lorsque je rentre chez moi, toutes

ces bêtes me manifestent leur joie par une infinité de cris...

Qui déplaisent fort à mes voisins, c'est possible.

Mais qui me rendent très-heureux, moi... et c'est là le point important.

. . . .

Mais, allez-vous me dire encore, à quel propos nous contez-vous tout ceci, et quel rapport y a-t-il entre votre goût pour les animaux et l'histoire des *Petits Chiens de ces Dames* que vous avez à nous raconter ?

Suivez-moi bien, cher lecteur, charmante lectrice :

A force de vivre avec des bêtes, sans cependant, pour cela, renoncer absolument à la société de mes pareils...

— Il faut bien se délasser parfois un peu, même du bonheur. —

J'ai fini par trouver tant de points de ressemblance bizarre, tant d'affinités étranges entre mes amis et ceux qui n'ont pas voulu l'être...

Qu'un jour l'idée de ce livre m'est poussée..

Je vous donnerai donc peut-être, un de ces matins, l'*Histoire des Singes savants*, celle plus volumineuse de la *Chasse aux Anes.*

Aujourd'hui je vous offre l'histoire des *Petits Chiens de ces Dames.*

C'est-à-dire que je vais vous tracer, à grands traits, huit portraits d'amants de lorettes :

Qui s'appelleront tour à tour :

Le Danois,

Le King's-Charles,

Le Bull-Dog,

Le Levrier,

Le Chien de Chasse,

Le Caniche,

Le Chien de Berger,

Et le Roquet.

Si vous trouvez mes types exacts tant mieux !... je les ai, d'ailleurs, copiés, tout simplement, sur nature.

Cependant, je vous en prie, les originaux que vous reconnaîtrez parmi mes *petits chiens*, n'allez pas crier trop haut leurs noms !...

Vous m'exposeriez à ne plus pouvoir faire un pas dans les rues sans avoir, tout de suite, une meute à mes trousses.

Comme certain pauvre hère que je vis à Reims.

Oh ! c'était un bien curieux spectacle que celui-là, je vous le jure.

C'était un soir d'été, sur les sept heures environ ; j'attendais quelqu'un sur la grande place de Reims.

Et nous étions bien quatre sur la grande place à ce moment.

Moi, un commissionnaire, une vieille femme...

Et la statue de je ne me rappelle plus quel général du crû...

Dont on avait orné, la veille, la susdite place.

Je fumais ma cigarette en comptant les pavés...

— Une occupation que je vous recommande en province. —

Quand, tout à coup, je fus tiré de mes calculs par le bruit d'un aboiement furieux.

Je levai les yeux et j'aperçus, débouchant d'une rue tout en haut de la place, un homme grand, maigre, sec!...

La tête mélancoliquement inclinée sur la poitrine...

Un énorme sac, qui me parut vide, sur l'épaule...

Et qui descendait, à pas lents, de mon côté...

Escorté d'un chien qui, ainsi que je vous l'ai dit, faisait retentir l'air de ses cris.

— Voilà un ingrat qui se sera mal comporté avec son véritable ami, pensai-je en considérant tour à tour l'homme et le chien.

Mais j'avais à peine eu le temps de me formuler intellectuellement cette opinion, qu'à mon grand émoi, de tous les points de la place, de toutes les

portes de boutiques, de toutes les bornes, surgirent vers celui que j'accusais d'ingratitude, dix chiens, vingt chiens, trente chiens, cent chiens.

Qui tous, comme s'ils eussent parfaitement compris l'appel de leur congénère, vinrent joindre à ses aboiements leurs aboiements non moins irrités.

En moins de cinq secondes, je ne plaisante point, en moins de cinquante pas, l'homme au sac avait ainsi, derrière lui, une véritable légion de ces quadrupèdes acharnés....

C'était un concert de jappements sur tous les tons, un charivari de grognements de toutes les nuances, depuis la basse enrouée du bulldog jusqu'au sur-aigu du roquet, à réduire en poussière tous les biscuits de la ville, — à faire sauter toutes ses bouteilles...

A donner la chair de poule à M. *Berlioz* lui-même...

Qui en a entendu bien d'autres, pourtant, dans sa vie !

Et ce qui surpassait mon intelligence, dans cette scène excentrique, c'est que l'homme au sac continuait sa marche, suivi de cette armée d'aboyeurs, tout aussi paisiblement que s'il n'eût entendu derrière lui que le souffle des zéphyrs...

Et que, malgré toute la colère dont chacun de ces

animaux semblait animé en accompagnant ce monsieur, pas un, néanmoins, ne se risquait à passer du reproche à la voie de fait.

Je suppose même qu'ils connaissaient au juste la distance qu'ils devaient observer entre eux et l'ennemi, à en juger par l'espace qu'ils laissaient constamment libre derrière les talons de l'homme au sac.

Ainsi que moi, n'est-ce pas, en pareille circonstance, vous eussiez remué ciel et terre plutôt que de ne pas avoir le mot de ce rébus :

Pourquoi cet homme, qui a un sac sur l'épaule, est-il ainsi engueulé — c'est bien le mot technique, — par ces cent chiens ?

Et pourquoi ne daigne-t-il pas leur répondre ?

Je regardai autour de moi, cherchant près de qui je pourrais m'instruire.

La vieille femme avait disparu. — Il ne restait plus sur la place que le commissionnaire, la statue du général et moi.

Naturellement, je donnai la préférence au commissionnaire.

— Mon brave, lui criai-je en courant à lui, qu'a donc fait cet homme à ces chiens pour que ces chiens en fassent autant à cet homme ?

Le commissionnaire sourit, — on sourit assez à Reims. —

— Eh ! eh ! monsieur, fit-il, c't'homme-là, avec son sac, c'est le père Bigrel, le ramasseur de chiens morts de la ville.

Et comme lorsqu'il n'en trouve pas de morts, — qui lui sont payés trois sous par tête, — il *se distrait*, quelquefois, à *en faire...*

— Faut bien que tout le monde mange, pas vrai? — Vous le voyez, les vivants l'invectivent !...

Oh !... ils le connaissent bien, allez ! le père Bigrel, ces gredins de chiens !...

Il n'a qu'à mourir à son tour, ils ne pleureront guère à son enterrement...

. . . .

Vous êtes prévenu, lecteur, vous êtes avertie, lectrice.

Encore une fois donc, si les masques de mes petits chiens sont tellement transparents que vous sachiez deviner, au travers, quelques figures de connaissance...

Pas d'indiscrétion, surtout !

D'ailleurs je ne ressemble point au père Bigrel.

Je n'ai pas de sac, d'abord !...

Oh ! pas le moindre sac, hélas !...

Et puis je ne touche pas aux morts !... Fi donc !...

Et si je m'attaque aux vivants... c'est uniquement pour rire !...

Après cela, s'ils se fâchent et s'ils aboient trop fort !...

Qu'ils y prennent garde ! Je les ai ménagés en en faisant des chiens, la première fois j'en fais des hommes ! *Ecco.*

I

LE CHIEN DE CHASSE.

I

Quand vous verrez, dans quelque théâtre que ce soit, une jeune fille, ingénuité, jeune première, ou chanteuse, arriver, le matin, aux répétitions suivie de sa mère, revenir, le soir, pour jouer, accompagnée de sa mère, entrer dans sa loge, escortée de sa mère, et s'en retourner enfin, après le spectacle, au bras de sa mère.....

Règle générale, au premier mot un peu galant que vous vous aviserez de glisser à cette jeune fille, — profitant d'un moment où l'éternelle mère prendra une prise avec le régisseur, ou cherchera son cabas, — soyez certain que vous aurez immédiatement cette réponse :

— Vous m'aimez, monsieur, vous me trouvez gentille, vous m'offrez à souper, vous avez un beau rôle à me confier...

Tout cela est très-possible, monsieur.

Mais..... *je veux me marier.*

Et l'on vous tournera le dos.

Et, comme vous n'aurez, probablement, pas le désir de vous marier avec cette demoiselle, vous, parce que vous l'êtes peut-être, déjà, ailleurs....

Ou parce que vous n'avez qu'un médiocre penchant pour les liaisons qui ne finissent que par la mort de l'un ou de l'autre.

Une affreuse manière de finir, pour une liaison !....

Vous vous contenterez de ne plus admirer que la taille et les talons de celle dont vous admiriez, tout à l'heure, le riche corsage et les beaux yeux....

Et si quelque ami, qui vous aura vu près d'elle, vous dit alors :

— Eh bien ! où en es-tu avec la petite *chose?*

— Ah bien ! oui ! vous hâterez-vous de répondre, laisse donc ! *elle veut se marier !*

II

Or, mademoiselle Ophélie, ingénuité d'un de nos petits théâtres, était dans la catégorie des jeunes actrices dont nous venons de parler.

Les jeunes actrices à mère.....

Ophélie entrait dans sa dix-huitième année.

Elle était brune, jolie, fraîche; — un peu trop fraîche peut-être..... mais c'est un bon défaut. —

Et, cependant, grâce à cette phrase sacramentelle qui lui échappait huit ou dix fois par jour :

— Je veux me marier,

Ophélie, malgré sa beauté, demeurait encore rue des Marais-Saint-Martin, au cinquième, sur la cour...

Ne gantait que du dix-neuf sous, noir....

Et portait des caoutchoucs.

Ophélie, quoiqu'elle eût quelque talent, ne jouait que de mauvais rôles.....

Et n'avait jamais le plus petit article du plus petit écrivailleur, dans le plus petit journal.

Donc, il y avait près de quinze mois qu'Ophélie voulait ainsi se marier.

Et ne se mariait pas.

En n'avançant, en revanche, ni comme position artistique, ni comme position financière.

Lorsqu'un jour Gustave Bernay arriva au théâtre d'Ophélie.

Gustave Bernay est un jeune auteur de talent et d'avenir, il a déjà un nom, il ne tient qu'à lui de se faire une fortune.

Malheureusement, Gustave Bernay est paresseux, et comme il déguise sa paresse, à ses propres yeux,

sous mille formes diverses et toujours excusables... à son avis.

— Tantôt il ne travaille pas, parce qu'il fait trop beau temps, et qu'il déteste le soleil..... Une autre fois ce sera la pluie qui l'aura chagriné. Ou bien encore il a un portier dont le visage lui déplaît... Ou bien il est amoureux... Ou bien M. Tartempion lui a dit des méchancetés dans son feuilleton...

Que sais-je !.,... je n'en finirais pas s'il me fallait vous énumérer tous les motifs inventés par Gustave Bernay pour jeter sa plume.

Mieux encore, pour n'y pas toucher.....

D'ailleurs, là n'est pas la question.

Je vous disais que Gustave Bernay arriva un jour au théâtre d'Ophélie.

J'allais vous dire qu'il se trouva, tout d'un coup, face à face avec cette jeune fille, qu'il n'avait jamais remarquée jusque-là..... quoiqu'il l'eût vue jouer plus de vingt fois.

Je poursuis donc :

Regarder Ophélie, en faisant aller ses yeux comme si l'on y eût semé du tabac, se dire : « Oh ! la jolie fille ! » l'aimer !...... le lui apprendre.....

Tout cela fut pour Gustave Bernay l'affaire de cinq minutes.

Ophélie riposta, comme de raison, par sa phrase de perroquet dressé :

— Je veux me marier! *(As-tu déjeuné, Jacquot?)*

A la déclaration du jeune auteur.

O surprise!..... Madame Cibo, — la mère d'Ophélie, — en laissa tomber son cabas!

— Vous voulez vous marier, mademoiselle, répliqua Gustave Bernay, pourquoi pas?.....

Vous êtes libre, je suis libre.....

Ça doit être amusant de se marier!

Marions-nous!

Je prends des arrhes.

Et, en parlant ainsi, Gustave Bernay imprimait un baiser brûlant sur un front si chaste jusqu'alors.

Et madame Cibo ne bronchait point; un futur gendre a déjà des droits,

Et Ophélie soupirait....

Était-ce de joie?

Non. C'était de souvenir.

Nous vous expliquerons ceci tout à l'heure.

III

A huit jours de là, tout Paris savait que Gustave Bernay allait épouser mademoiselle Ophélie Cibo.

Et tout Paris riait ; Paris ne manque jamais de rire quand il apprend le mariage d'une actrice. Cela vient, sans doute, de ce qu'il a de la peine à croire qu'une femme, qui a tant de fois dit : je t'aime ! sur les planches, puisse le dire sérieusement à l'autel.

Paris a peut-être raison, Paris a peut-être tort.

Pour notre compte, nous ne nous prononçons pas.

Cependant, Gustave, de plus en plus amoureux, quittait à peine sa future.

C'était lui, maintenant, qui allait la prendre le matin chez elle, pour l'amener au théâtre ; c'était lui qui la reconduisait le soir.

Madame Cibo était enchantée de s'être démise, au profit d'un gendre, de son emploi de cornac.

D'ailleurs, tout se passait, entre Gustave et Ophélie, en tout bien, tout honneur.....

On cherchait un appartement, et l'on causait bonheur domestique ; on choisissait le bois et la couleur du mobilier, et l'on se serrait les mains ; on demandait une bonne cuisinière à ses connaissances, et l'on se jurait amour éternel.

C'était ravissant d'honnêteté !..... renversant de pureté !.....

Aussi, trois semaines encore, et *Estelle* et *Né-*

morin étaient bel et bien unis..... par les liens de l'hyménée.

Il ne leur manquait plus que la moindre des choses :

De l'argent, pour acheter l'ameublement préféré et pour louer l'appartement choisi.....

Et la publication de leurs bancs.....

IV

Depuis qu'Ophélie était débarrassée de sa mère au théâtre, Ophélie, je ne sais pourquoi, était devenue plus jolie, pour tous, plus aimable, plus rieuse, plus spirituelle !.....

On commençait à lui accorder du talent !

Et le directeur lui avait promis un bon rôle.

Un soir qu'elle rêvait, toute seule, attendant son entrée en scène, appuyée contre une coulisse...... — Gustave Bernay s'était absenté, un moment, pour aller choisir une garniture de cheminée..... qu'on devait acheter..... toujours quand on aurait de l'argent.

— Mais Gustave avait cinq actes qui allaient passer à l'Ambigu. —

Tout à coup, Ophélie devint toute rouge en apercevant un jeune homme, tout pâle, qui se dirigeait vers elle.

Le jeune homme tout pâle possédait la plus charmante tête qu'on puisse imaginer.

Avec cela une tournure à la fois élégante et distinguée.

— Au reste, vous le connaissez bien, c'est Camille Villerey le peintre. —

Camille Villerey se pencha par dessus l'épaule d'Ophélie et murmura ces mots :

— C'était bien la peine d'avoir refusé de vous épouser, parce que je n'avais pas le sou...

Et de m'être contenté d'un baiser, quand je pouvais en prendre cent.

Pour vous voir devenir la femme de Gustave Bernay !

Mais vous êtes folle, ma chère ! Gustave Bernay peut avoir de l'esprit et du talent, mais il ne sera jamais riche...

Justement, peut-être, parce qu'il a de l'esprit et du talent.

Le beau mariage, vraiment, que vous allez faire là !... je ne vous donne pas trois mois à rester ensemble.

Encore si Gustave était joli garçon!..... mais il est laid..... très-laid!.....

Tenez! tout cela est stupide!.....

Une actrice, ma chère amie, ne doit se marier que par amour, ou pour faire fortune.

Vous ne pouvez aimer Gustave.... et il ne peut vous donner ce qu'il n'a guère plus que moi!.....

Réfléchissez-y donc, Ophélie; aimez donc franchement d'abord.....

Sans vous marier!...

La richesse vous viendra ensuite.

V

— Une Vénus de *Milo*, en bronze florentin, avec des candélabres italiens... quinze cents francs... c'est pour rien.... Nous irons voir ça demain matin, n'est-ce pas, ma biche?

C'était Gustave qui criait ceci à Ophélie sortant de scène.

— La *biche* regarda l'homme de lettres.

— C'est vrai qu'il est vilain, pensa-t-elle..... et petit!..... ah! Dieu!..... je ne pourrai jamais m'habituer à un homme si petit que ça.

Dix heures sonnaient; Ophélie n'avait plus rien à faire au théâtre.

Gustave Bernay, avant de reconduire, comme d'ordinaire, sa future au giron maternel, manifesta le désir d'aller, avec elle, se livrer à une promenade romantique au boulevard Bourdon.

Le boulevard Bourdon est le lieu de prédilection de Gustave Bernay pour ses promenades romantiques.

— Non ! merci ! je suis fatiguée ce soir, repartit Ophélie, je vais me coucher.

Adieu.

Et elle quitta son futur pour rentrer chez elle.

En oubliant même, cette fois, de lui donner comme d'ordinaire, chaque soir, son front virginal à baiser.

VI

— Maman, que je te dise, je vais au bal, cette nuit, avec Gustave.

— Au bal!..... ah ! bah !.....

C'est bien, ma fille.

Il est permis à une fiancée d'aller danser avec son fiancé.

Mais quelle toilette vas-tu donc mettre? Je ne te connais qu'une robe de mousseline blanche?

— Aussi est-ce bien cette robe-là que je mettrai, maman.

— Et M. Gustave va venir te chercher, sans doute?

— Non, maman; c'est une dame de ses cousines qui doit prendre cette peine.

— Il suffit, je vais t'habiller, ma fille.

Quand tu rentreras, si je dors encore, tu trouveras la clé sous le paillasson.

VII

Oh! mon pauvre Gustave Bernay, si tu avais pu te douter de cela, toi aussi, tu serais allé à ce bal pour t'y trouver en face d'une traîtresse et la confondre.

L'histoire de ce bal, où se rendait ainsi Ophélie, la voici:

Il existe à Paris, à l'usage de ces dames, quand elles sont *à la côte*, une ressource qui manque rarement son effet.

Celle de donner un bal où l'on danse un peu et où l'on joue beaucoup.

Or, à huit jours de date avant le moment où nous en sommes de notre récit, Ophélie avait trouvé, un matin, au théâtre, une dame qui, après avoir prudemment laissé s'éloigner Gustave Bernay, s'était avancée vers la jeune actrice et lui avait dit :

— Mademoiselle, je donne un bal dans huit jours, et j'y invite tout ce que Paris renferme de jolies femmes aimables et d'hommes riches et galants.

On assure que vous allez vous marier avec M. Gustave Bernay....

Mais je ne vous cacherai pas que je ne crois pas à ce mariage.

Quand on est aussi charmante que vous, on ne refuse pas les truffes sous la serviette de l'amour, pour le pot au feu du ménage.

Bref, mademoiselle, samedi prochain, sur les onze heures et demie du soir, une voiture sera devant votre porte.

— Oh! je sais votre adresse ; je sais tout, moi! —

Et une de mes bonnes amies montera vous prendre pour vous amener à mon bal.

Je ne vous demande pas de réponse tout de suite.

Je vous laisse huit jours pour réfléchir.

Samedi soir, selon que vous accueillerez bien mon

amie, ou que vous la mettrez à la porte, je saurai si vous êtes une fille d'esprit....

Ou si vous n'êtes qu'une niaise.

VIII

Ophélie était une fille d'esprit, à ce qu'il paraît.

Comme l'entendent ces dames.

Oh!... huit jours durant, elle avait gardé discrètement pour elle toutes ses réflexions à l'égard du bal de madame la baronne de Lavergne.

— C'était une baronne qui donnait ce bal. —

Seulement, pendant ces huit jours, Ophélie avait eu soin de tenir prête sa toilette.

Une toilette bien simple, il est vrai..... mais à dix-huit ans, et jolie, une femme a-t-elle besoin de diamants....

Quand elle n'en a pas.

IX

A minuit sonnant, Ophélie faisait son entrée dans les salons de madame de Lavergne....

Au bras de mademoiselle Herminie, une amie intime de la baronne.

Et comme Ophélie, rougissante et émue, se dirigeait vers sa protectrice, celle-ci, se penchant, à ses côtés, vers un homme grand, mince, blond..... à l'air commun, mais bête...

Qui s'était levé et se tenait, comme en arrêt, à la vue d'Ophélie.

— Eh bien ! mon bon Médor, murmurait la baronne, *elle* est venue !...

X

M. Médor, qui, dans nos huit portraits, aura la première place, sous la qualification de chien de chasse...

M. Médor était tout simplement un rôtisseur.

Mais rassurez-vous ! il ne rôtissait pas lui-même, il faisait rôtir dans son grand établissement de la rue Saint-Denis.

Et, grâce à ce métier, qui n'est pas trop à dédaigner, ce me semble, enjolivé surtout de quelques bonnes affaires de Bourse, M. Médor pouvait se livrer à l'aise à une passion qui l'avait captivé dès sa plus tendre jeunesse :

Celle de chasser certain gibier qu'on appelle les jolies filles.

Oh! M. Médor, avait un nez, un flair, à ce sujet!... Cela tenait vraiment de l'extraordinaire.

De vingt à trente ans, il avait *levé* de la sorte, plus de cent charmants minois....

Devenus, grâce à lui, dans la circulation, les plus ravissantes actrices, les plus séduisantes lorettes!...

Car, ainsi qu'un bon chien de chasse qu'il était, après avoir donné un léger coup de dent à la pièce qu'il découvrait, M. Médor la rapportait à son seigneur et maître : le Monde parisien.

Et puis il se remettait en quête sur de nouvelles pistes, ce brave chien, à la fois courant et d'arrêt.

— Il réunissait toutes les qualités! —

A trente-cinq ans, Médor s'était marié à une fille de bourgeois qui lui apportait deux cent mille francs de dot.

Et, pendant quelque temps, le chien de chasse s'était reposé, au foyer conjugal, de ses exploits passés.

Mais, bientôt, l'instinct avait repris le dessus et Médor s'était remis à chasser de plus belle.

D'ailleurs, sa femme était si heureuse dans son comptoir de rôtisserie... occupée sans cesse à empiler gros sous sur gros sous!,... Que pouvait-elle demander de plus?

Seulement, comme en prenant des années, M. Médor avait remarqué que le gibier se laissait moins facilement attraper que par le passé, il employait maintenant certains appeaux, tels que des baronnes de Lavergne, pour battre la plaine....

Et quand quelque mignonne bécasse tombait enfin sous la patte de notre chien, aux quenottes déjà tant soit peu usées...

Pour que la chère petite bête ne lui échappât pas, il l'emprisonnait dans une cage bien dorée... avec des perchoirs en palissandre ou en citron et des mangeoires en cristal....

XI

Quinze jours après le bal de madame la baronne de Lavergne, Ophélie avait un appartement de mille écus rue Taitbout.

Deux domestiques.

Une voiture.

Et un contrat de rente viagère de douze cents francs pour sa mère.

Tout cela fourni par ce bon M. Médor.

De plus, toujours grâce à M. Médor, qui était l'ami de tout le monde — parce qu'il avait toujours un

pilon de volaille au service de chacun, — Ophélie entrait dans un théâtre de genre.

XII

Le soir où l'on avait pendu la crémaillère dans son bel appartement, comme Ophélie, venant de recevoir les adieux de ses convives... qui étaient tous gris....

Et le baiser solennel de sa chère mère, qui pleurait en serrant contre son cœur son contrat de rente....

Comme Ophélie se trouvait seule avec M. Médor qui faisait le beau, aux pieds de sa maîtesse....

— Mon ami, lui dit-elle, d'un ton imposant, comblée que je suis de toutes vos générosités, j'ai mauvaise grâce, peut-être, à vous demander encore une légère faveur?...

— Parlez, mon ange !... aboya Médor.

— Eh bien !.... oh !.... c'est enfantin, ce que je vais vous conter là, mon ami.... mais.... que voulez-vous !... j'ai des superstitions...

C'est aujourd'hui jeudi, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Eh bien... le jeudi m'a toujours été fatal.

C'est un jeudi, d'abord, que j'ai perdu ma nourrice...

C'est un jeudi encore que j'ai eu la coqueluche...

C'est un jeudi, toujours, que je me suis trouvé un cheveu rouge.

Bref, Médor, je suis trop heureuse, déjà, aujourd'hui.

Cela me ferait peur de le devenir davantage.

Allez-vous en !

Vous reviendrez demain.

Médor fit une légère grimace.

Néanmoins, comme il se sentait, d'ailleurs, plus besoin de thé que d'amour, parce qu'il avait beaucoup mangé à dîner....

Il se rendit à la prière de sa jolie maîtresse.

A peine était-il dans la rue qu'Ophélie courut à sa chambre à coucher.

Au fond d'un cabinet de toilette, se tenait caché, depuis près de trois heures, un jeune homme.

Ce jeune homme était Camille Villerey.

— Ah !... mon Adonis, s'écria Ophélie, en sautant au cou de l'artiste, tu avais raison, c'était stupide à moi d'épouser Gustave Bernay.

Mais c'est bien ennuyeux aussi, de devenir la maîtresse de M. Médor.

Cependant j'ai suivi tes conseils, tu vois, j'ai dit adieu au mariage et j'ai pris l'argent...

Mais je t'ai gardé l'amour. Je devais bien cela à celui qui a su me voler un baiser, quand tant d'autres ne parvenaient point à me voler même un regard !

XIV

— Eh bien ? et la petite Ophélie, êtes-vous content ?

Demandait-on, deux jours après ceci, à Médor.

— Du perdreau ! répondit le rôtisseur en se léchant les barbes.

Pauvre vieux chien de chasse, le nez s'en va, mon ami !...

— Et Gustave Bernay, comment prit-il la fugue de sa future ?

— En homme d'esprit.

Il ne s'en est vengé que par une toute petite impertinence.

Voici le mot :

Pour lui payer le passé, d'abord, sans doute, et

ensuite un assez bon rôle qu'il lui avait donné dans une de ses pièces, Ophélie, dernièrement, était du dernier agaçant avec Gustave.

— Venez donc déjeuner, un de ces matins, chez moi, ami, lui disait-elle dans sa loge, en se penchant à demi habillée, sur lui, de façon à lui donner les plus vifs regrets.

Et peut-être aussi les plus ardents désirs.

Et elle ajoutait, avec cet aplomb de parvenue qui se nourrissait de haricot de mouton la veille :

— Vous verrez comme on mange bien chez moi, Gustave !

Gustave se leva et, regardant au corsage d'Ophélie, corsage qu'elle s'occupait alors d'enrichir de diamants :

— Dieu ! la belle broche que vous avez là ! ma chère, fit-il.

Ophélie n'a pardonné à Gustave cette louange de rôtisseur que... deux heures après...

II

LE CANICHE.

I

Pauvre Love, il vient de mourir; et je l'ai accompagné, avec tous ses camarades, jusqu'à sa dernière demeure.

Et elle n'est pas même venue à l'église, *elle*...

Nous pleurions tous, comme des enfants, en entendant la terre humide tomber pelletée à pelletée sur la bière de l'artiste.

Et nous nous rappelions sa gaîté, son esprit, son bon cœur, son talent...

Et *elle*, au profit de qui il a usé tout cela avant le temps, que faisait-elle tandis qu'on enterrait son amant?

On m'a assuré qu'elle jouait au loto.

II

Love tenait l'emploi de premier comique dans un de nos petits théâtres.

Ce n'était ni un *Potier*, ni un *Vernet* sans doute.

C'était Love, c'est-à-dire un comédien qui ne s'analysait pas, mais qui amusait. Il avait des grimaces à lui, un rire à lui, des gestes à lui, une manière de parler à lui.

Avec tant de choses à soi, je soutiens qu'on doit posséder une valeur réelle.

— Il est toujours le même, criaient les gens qui crient sans cesse.

Eh! puisqu'il vous fait toujours rire, que lui demandez-vous de plus?...

Ah! aujourd'hui qu'il est mort, par exemple, on commence à le regretter.

O Parisiens! O Athéniens!... vous êtes incorrigibles, mes amis!... Et, cependant, que de fois, déjà, l'on vous a vertement corrigés!...

III

Love avait vingt-cinq ans, quand, en mettant le pied, par hasard, dans un bal de barrière où il voulait chercher des types, il rencontra Flora.

Love débuta par rendre un grand service à celle à qui, bientôt, il devait donner son âme.

Flora entrait dans sa dix-septième année alors.

Brune, petite, fluette, l'œil vif et mutin, déjà mauvais, elle était venue avec deux ou trois amies de son âge, — piqueuses de bottines, comme elle — se livrer, un lundi, aux joies de la contredanse, au *Vrai broc-cassé*, à la Courtille.

Comme elle achevait un galop général, dans les bras d'un grand drôle, — qui devait plus souvent vendre des contremarques qu'en acheter, — Flora, entendant sonner onze heures, se disposait à rejoindre ses amies, pour retourner avec elles, comme de coutume, dans son quartier.

Flora ne voyait, à cette époque, dans un bal, que le plaisir de danser. Était-ce innocence de sa part, je le ne présume pas; Flora n'a jamais dû être innocente de sa vie...

C'était tout uniment, sans doute, dédain du mal, parce que le mal ne lui paraissait pas encore séduisant.

— A mon sens, la vertu, avant tout, c'est la lutte.

Flora allait donc sortir avec ses amies, du salon du *Vrai broc-cassé*.

Quand le grand drôle qui avait été son cavalier à la dernière contredanse, se plaçant devant la jeune fille, lui dit en ricanant :

— Un instant, eh! poulette !... est-ce qu'on s'en va comme ça les uns sans les autres?

Tu es gentille, je cherche une connaissance, je m'en vais faire ton bonheur. Je te reconduis... chez moi.

Flora leva son œil noir sur le galant :

— Je suis gentille, c'est possible, répliqua-t-elle, mais vous êtes laid...

Par conséquent, si vous voulez de moi, moi je ne veux pas de vous.

Laissez-moi donc m'en aller, hein !...

Et la jeune fille repoussait assez vigoureusement un bras qui s'étendait devant elle.

Mais, quelque vigueur qu'elle y mît, elle ne parvenait pas à éloigner cette barrière vivante, jetée sur sa route.

Et le grand drôle ricanait d'autant plus à chaque effort inutile de la grisette.

Le rouge monta au visage de Flora ; non pas le rouge de la honte... celui de la colère.

— Ha ça !... me laisserez-vous passer, à la fin ? s'écria-t-elle en reculant, cette fois, d'un pas.

— Mais non ! fit le grand drôle.

— Non !

Le bruit d'un magnifique soufflet retentit au loin...

Oh ! Flora n'avait pas hésité une seconde ; cet homme l'ennuyait, elle le frappait.

Comme pétrifié par ce coup subit, le grand drôle demeura d'abord immobile... avec les cinq doigts de l'enfant marqués sur la joue.

Puis, poussant un rugissement de colère, il allait s'élancer sur elle, — sans réfléchir, sans doute, qu'au premier choc il pouvait la briser...

Mais, au moment où le chenapan faisait un mouvement vers Flora, Love, qui avait suivi toute cette scène, s'élançait au secours de la jeune fille.

En voyant un homme lui disputer sa proie, la bête fauve des cabarets jeta un second cri, — de joie, celui-là.

— Ah! ah!... balbutia-t-il, tu t'en mêles, toi, l'ami... tu te poses en chevalier des dames, mon garçon!...

Tu défends le beau sexe!

Nous allons rire.

— Rions donc, repartit Love.

Et, sans commettre la faute d'attendre qu'on l'attaquât, Love qui, malgré sa petite taille et son apparence grêle, était d'une force peu commune...

Love lança sous le menton de son adversaire un si rude et si victorieux coup de poing, que le pauvre diable alla, en tournoyant, tomber à dix pas, à la renverse, sur une table.

IV

Quelques secondes après, Love rejoignait mademoiselle Flora et ses amies dans la rue.

Car la jeune fille n'avait pas attendu l'issue du combat pour s'enfuir.

Elle était délivrée des persécutions du grand drôle, peu lui importait le reste.

Cependant, en reconnaissant près d'elle ce petit jeune homme qui avait pris sa défense, mademoiselle Flora daigna sourire.

— Il ne vous est rien arrivé, monsieur, lui dit-elle, tant mieux !...

— Vrai, cela vous fait plaisir, mademoiselle? repartit Love.

— Tiens !... c'est bien naturel, puisque, sans vous, je serais peut-être encore à me disputer au bal !

Conçoit-on cet imbécile, qui voulait m'emmener de force !..

Heureusement que je n'ai ni la main, ni la langue dans la poche.

— Je l'ai bien vu, mademoiselle.

Mais pourquoi, aussi, quand on est jeune et jolie

comme vous l'êtes, aller au bal du *Vrai broc-cassé?*

— On va où on peut, monsieur.

— Ah! on va aussi où on veut, quand on veut, mademoiselle.

— Vous croyez?

V

Je n'entrerai pas dans le détail des commencements de la liaison de Love et de Flora.

J'aurais trop à conter.

Et mon cadre ne comporte que des esquisses... non des tableaux.

Flora était la fille d'une blanchisseuse qui ne s'occupait de son enfant que pour la battre, ou lui prendre son argent.

— Une espèce de mères, qu'on rencontre assez fréquemment, à Paris, parmi les blanchisseuses.

Moyennant une somme de quinze louis, payée tout de suite et l'engagement d'une petite rente de dix francs par semaine, Love qui, à la suite de deux ou trois rendez-vous, le dimanche, avec Flora, était devenu éperdûment amoureux de la grisette, Love avait acquis le droit d'emmener et d'installer chez lui sa passion.

Pendant six mois le nouveau ménage alla assez bien.

Flora était enchantée de ne plus piquer de bottines.

D'avoir des robes de soie.

Et de porter chapeau.

Love ne gagnait alors que trois mille francs par an, au théâtre, mais il possédait, en outre, un petit patrimoine, et tout ce qu'il gagnait, tout ce qu'il possédait, c'était pour sa chère Flora.

On avait une bonne ;

On se levait à dix heures ;

Lorsque l'acteur n'était point appelé dehors par une répétition, on allait se promener à la campagne...

Ou bien, mademoiselle prenait sa leçon de lecture et d'écriture, sous le professorat de son amant.

— Car la grisette ne savait ni lire ni écrire quand Love l'avait trouvée à la Courtille.

Et puis, quatre fois la semaine, au moins, Flora, accompagnée de sa domestique, allait voir jouer Love.

Et le jeune comique était radieux quand, le soir, s'en retournant chez lui, au bras de sa maîtresse, elle lui disait :

— Tu as été bien drôle, aujourd'hui, oh ! m'as-tu fait rire !..

— Je te ferai rire bien plus encore la première fois, entends-tu !

Pauvre amoureux qui s'imaginait qu'il ferait toujours rire, à lui tout seul, sa maîtresse.

V

Le premier nuage qui obscurcit les amours de Love et de Flora parut, à l'horizon, un de ces soirs, justement, que l'artiste venait de se faire applaudir dans une de ses meilleures créations.

— L'histoire éternelle du revers de la médaille. —

Depuis quelques jours Flora était rêveuse, pâlotte ; elle mangeait moins, elle dormait peu...

En revanche, elle était plus tendre que jamais avec son amant.

Évidemment, elle avait quelque chose à lui demander.

Ce soir-là, comme elle accablait Love de félicitations en lui montrant ses petites mains rouges encore des applaudissements qu'elle avait mêlés à ceux de la salle entière.

Tout à coup Flora se prit à pleurer.

— Qu'as-tu, ma vie? demanda vivement Love à la jeune fille, en buvant ces chères larmes dans un baiser.

— Ce que j'ai!.. oh!.. tu vas, peut-être, te fâcher si je te le dis.

— Est-ce que je me suis jamais fâché contre toi, voyons?..

— Alors tu me refuseras... ce que je veux te demander.

— Est-ce que je t'ai jamais refusé quelque chose?

— Vrai!.. tu ne te fâcheras ni ne me refuseras? Je puis parler?

— Mais sans doute.

— Eh bien!..... écoute : tu m'as répété cent fois que je n'étais pas une sotte, cinq cents fois que j'étais bien faite, mille fois que j'étais jolie.

Gaieté, gentillesse, tournure, pourquoi, puisque je le possède, n'utiliserais-je pas tout cela?

Je veux entrer au théâtre, mon Love.

Love devint pâle.

Oh! il y avait longtemps cependant qu'il s'attendait à cet aveu..... Il y avait longtemps qu'il prévoyait ce désir!.....

Que de fois, pour éloigner ce moment redouté, la nuit, quand la bougie était éteinte, la tête ap-

puyée sur l'oreiller près d'une tête chérie, Love, dans ces causeries intimes qui n'ont comme interruptions que le souffle du vent au-dehors, et le murmure des caresses au-dedans.....

Que de fois, — se figurant être bien adroit alors, quand il n'était toujours que bien amoureux..... —

Que de fois, Love avait déroulé devant l'esprit de sa compagne le panorama effrayant des ennuis, des misères, des tristesses de la carrière théâtrale!.....

Injustices des directeurs, jalousies des camarades, inintelligence du public, cruautés ou niaiseries de la critique.....

Il avait tout expliqué, tout conté, tout démontré mot à mot à Flora.

Et voilà que toutes ces précautions d'amant, tous ces avertissements d'artiste s'en allaient à vau-l'eau.....

En une seconde, Love voyait s'écrouler le rempart qu'il avait pris tant de peine à élever entre son bonheur et le monde.....

Oh! c'était bien fini!..... Flora n'allait plus être à lui tout seul.....

Elle allait se donner à tous.

Car, soyons francs; une femme n'est-elle pas à peu près à tous, quand, sur les planches, devant un

public, chaque jour renouvelé, elle vient, chaque jour, faire voir et sa taille..... et sa figure..... et son pied..... et sa main.....

— Et quand elle joue les travestis, donc ! —
Distribuer ses plus gracieux sourires.....
Ou jeter ses plus douces larmes.....
Épandre son âme enfin, toute son âme.....
Dans sa beauté, si elle n'a pas de talent.
Dans son talent, si elle n'a pas de beauté.

VII

Cette nuit-là, Love ne parla pas beaucoup quand la bougie fut éteinte ; il avait le cœur trop gros.

Mais Flora causa pour deux.

C'est inimaginable ce que les femmes trouvent à débiter à un amant, lorsqu'elles attendent de lui quelque gentillesse !.....

Le lendemain, Love, qui l'avait juré à Flora, se rendait chez son directeur pour lui proposer sa maîtresse.

Le surlendemain, Flora, présentée au directeur par Love, était engagée, rien que sur sa mine, à raison de cent francs par mois.

Le théâtre allait justement jouer une pièce, dite

à femmes, parce qu'en général les femmes, dans ces sortes d'ouvrages, passent avant l'esprit.

— Il y a infiniment d'auteurs qui excellent dans les pièces à femmes. —

Flora était jolie, fine, bien faite.

Elle eut un des meilleurs rôles dans le vaudeville de .....

— Sapristi ! J'allais dire son nom. —

Elle faisait un petit étudiant allemand et elle se battait à l'épée en scène.

Comme prose à débiter, elle n'avait que cette phrase :

— C'est gentil, les femmes ! j'adore les femmes, moi !

Comme poésie, qu'un couplet...

— Que je ne vous donnerai pas, parce que vous pouvez le lire sur le premier mirliton venu. —

Qu'elle chanta fort honorablement d'ailleurs.....

Serinée qu'elle avait été, pendant trois semaines de répétitions, par Love.

VIII

Ah !..... Love ne s'était pas abusé en pressentant que l'engagement de sa maîtresse au théâtre serait la rupture de son bonheur, à lui !

Ce ne fut pas long, allez !.....

Je ne parlerai point des mille petites souffrances que Love eut à endurer en premier lieu, au théâtre même.

Flora était coquette ; de tous côtés, parmi ses camarades, — masculins, bien entendu, — la nouvelle artiste récoltait force compliments, force déclarations.

Et cela est si agréable, pour une coquette, de s'entendre dire à chaque instant : « vous êtes jolie !... vous êtes charmante ! je vous aime ! ... »

Et puis elle faisait des comparaisons entre ce pauvre Love et ceux qui voltigeaient autour d'elle.....

Hélas ! ce pauvre Love n'était que bon, tendre, dévoué, lui..... trois qualités qui, aux yeux de certaines femmes, ne valent ni une taille élégante, ni de belles dents, ni un mollet engageant.....

Cependant, il faut être juste ; si Flora se plaisait à écouter tous ses adorateurs, à les encourager, même.....

Elle ne se pressait pas d'en aimer un.

D'où cela provenait-il ? En dépit de son penchant à la coquetterie, l'ex-piqueuse de bottines conservait-elle du respect, de l'affection, pour celui à qui elle devait tout ? Reculait-elle, par vertu, par amour,

devant une première faute qui devait rendre Love si malheureux?

Allons donc! La nature de Flora, la voici en deux mots :

Égoïsme et sensualité!

Avec de tels mobiles, cherchez-moi une femme reconnaissante et fidèle, et si vous la trouvez.....

Gardez-la.....

Savez-vous pourquoi Flora ne se conduisait encore que moralement mal au milieu des tentations sans nombre qui l'environnaient, dès ses premiers pas dans la carrière théâtrale?

C'est qu'elle se réservait tout simplement pour une bonne occasion de jeter son bonnet par-dessus les moulins.

Oh! s'il y a dans les coulisses ou le foyer d'un théâtre de séduisants jeunes premiers, de majestueux premiers rôles, voire même de dangereux traîtres....

Toujours prêts à se précipiter sur toutes les colombes que les hasards du métier mettent en rapport avec eux.....

Derrière ces tigres ardents, il se trouve généralement aussi quelque vieille chatte, ferrée à glace sur le danger, qui prévient l'innocente créature et cherche à la garantir.

Par amour du bien ? Non.

Pour tirer pied ou aile, en adroite chatte qu'elle est, d'une chute qu'elle préparera elle-même.....

Et qui, si elle est moins agréable pour la colombe, sera certainement plus fructueuse.....

Pour la protégée et la protectrice.

IX

La protectrice de Flora était donc une duègne du théâtre.

C'était à elle que Love devait de ne pas être encore trahi.

Quoique, certes, l'envie de le trahir ne manquât pas à Flora.

Cependant cette vénérable vieille ne pouvait avoir l'intention de garder indéfiniment la lumière sous le boisseau?

C'est évident ; lisez :

X

Depuis quelques jours, encore, Flora était rêveuse en revenant, le soir, avec son amant.

Love avait bien remarqué ces indices certains de quelque catastrophe.

Mais, amoureux comme il l'était depuis le moment où Flora avait touché le sol fatal du théâtre, — c'est-à-dire enchanté de posséder toujours son trésor, mais préparé à le perdre.....

— Love était trop intelligent pour ne pas avoir deviné ce que valait sa maîtresse. —

Love, disons-nous, tout en s'apercevant des petites mines attristées de Flora, de ses petits soupirs étouffés, de ses petits rêves affectés, — Love semblait, pourtant, ne rien voir, ne rien entendre, ne rien comprendre.

— A quoi bon la presser de s'expliquer sur ce qu'elle pense, sur ce qu'elle désire? se disait-il; à coup sûr, si elle éprouvait un chagrin réel, elle commencerait par me l'apprendre.... pour que j'y cherchasse un soulagement. — Puisqu'elle se tait..... c'est que le chagrin doit être pour moi seul.....

J'ai bien le temps de souffrir.

Attendons! —

XI

Le parti qu'avait pris Love était fort sage, sans doute.

Mais s'il lu convenait, à lui, d'attendre, cela ne plaisait que médiocrement à Flora.

Donc, voyant que ses *a parte* ne réussissaient pas, la jeune actrice se décida à entamer franchement le dialogue.

— Mon cher Love, lui dit-elle, un matin, en s'habillant pour se rendre à sa répétition, — mon cher Love, je vais te faire beaucoup de peine, j'en suis persuadée, mais que veux-tu, ça ne peut pas durer comme ça!

Love tressaillit.

Il avait eu beau conjurer, le plus possible, l'orage..... l'orage éclatait.

— Qu'est-ce qui ne peut pas durer comme ça? répliqua-t-il.

— Eh! mon Dieu, reprit Flora, tu me comprends bien, tu n'es pas riche, mon ami, et depuis que je suis au théâtre surtout, je te coûte énormément.....

— Mais il me semble que je ne m'en suis pas plaint encore.

— C'est vrai..... tu es si bon..... tu es trop bon, même..... et c'est pour cela que je me reprocherais toute ma vie d'abuser de ton cœur.

— Sois franche, Flora, tu songes à me quitter.

— Je serai franche; je trouve que ma liaison avec toi ne peut me conduire à rien.

— Je croyais qu'elle t'avait déjà conduite à quelque chose ?.....

— Ah !.... si tu me reproches ce que tu as fait pour moi.....

— Je ne reproche pas..... je constate. Enfin..... j'admets que mon amour ne puisse plus maintenant autant que tu désires.....

— Ce n'est pas de ton amour qu'il est question.... Mon Dieu !..... je sais bien que si tu possédais des millions..... mais comme tu n'en possèdes pas.....

— Tu vas chercher quelqu'un qui en possède ?..... Prends garde, Flora, c'est rare, les hommes à millions !

— Ah ! tu te moques de moi, à présent.....

— Me moquer de toi..... me.....

Love éclata en sanglots.

— Bon ! une scène de larmes, voilà ce que je craignais ! fit Flora.

Love s'essuya bien vite les yeux.

— Pardon, dit-il, je ne pleure plus.

— A la bonne heure !..... à quoi cela sert-il, voyons, de pleurer ?.....

D'abord, c'est si godiche un homme qui pleure !

— C'est vrai !..... c'est bien godiche !.....

Enfin, achève, je t'en prie.

Ou t'a procuré un entreteneur?

Flora lança un regard de dédain sur Love.

—On m'a procuré..... un entreteneur..... qu'est-ce que c'est que ces expressions-là, mon cher?

Est-ce que vous ne me croyez pas assez jolie pour trouver une personne..... qui s'intéresse à moi... sans qu'on me la procure?....

Love s'inclina. Sérieusement, il se figurait avoir dit une sottise à sa maîtresse.

— Et..... tu es heureuse..... balbutia-t-il, tu es contente de me quitter?.....

— Allons! encore des niaiseries! Pourquoi serais-je heureuse, contente, de me séparer de vous?... quand je n'ai jamais eu que des louanges à vous donner!...

Oh!... je ne suis ni si sotte, ni si ingrate que cela, sans doute!...

— Mais alors...

— Mais alors, si je vous aime toujours, pourquoi vous quitté-je, n'est-ce pas? C'est bien simple.

D'abord, nous sommes ensemble..... nous pourrions y rester longtemps encore... je ne le nie pas... mais, un jour ou l'autre, vous finiriez bien par vous lasser de moi...

— Oh!

— Il n'y a pas de oh! nous ne sommes pas mariés, je pense?

Qu'est-ce qui me dit que vous ne rencontreriez pas, un de ces matins, quelque femme qui vous plairait plus que moi?

Ensuite, s'il faut vous l'avouer..... ce n'est pas ma faute, mais j'ai toujours eu des idées d'ambition.....

— Toujours! ne put s'empêcher de murmurer Love, avec un demi-sourire de raillerie.

— Oui, toujours! répéta Flora. Allez-vous recommencer à me parler de mon passé. Eh! les jolies femmes n'ont pas de passé, mon cher.

Allez donc demander à la plupart de nos grandes comédiennes d'où elles sont parties!

— Oui, mais elles sont arrivées, elles!

— Eh bien! qui m'empêcherait donc d'arriver aussi, moi?...

Il y eut un moment de silence; — Love en profita pour s'armer de courage; Flora pour terminer sa toilette.

Elle était au grand complet; elle se regarda encore, une seconde, dans la glace.

Puis, venant s'asseoir sur les genoux de Love qui se laissa faire :

— Écoute, lui dit-elle, sois raisonnable; cela t'au-

rait bien plus chagriné si je t'avais dit adieu pour un autre amant de cœur, n'est-ce pas? Aussi m'en suis-je bien gardée..... quoique les propositions ne m'aient pas manqué, Dieu merci!.... Mais, si tu as réellement de l'affection pour moi...., eh bien! c'est cruel, sans doute, de se séparer... un peu... quand on a longtemps vécu ensemble... cependant... au théâtre, d'abord, nous nous verrons tous les jours, comme d'ordinaire... et puis... rien ne m'empêchera de te recevoir... souvent.... autant que tu voudras.....

— Oui..... oui..... mais..... tu ne me quittes pas aujourd'hui, du moins?....

— Non!.... certes... pas encore!... Tiens! nous causerons de tout cela au théâtre, tout à l'heure... car je vois que, maintenant, tu m'écouterais mal....

A bientôt!...., je vais t'attendre.....

Et je t'aime toujours, entends-tu!... je n'aime que toi!...

— Et tu me quittes?

— Ah! tu es trop nigaud, aussi!.... c'est vrai... j'aurais pu m'en aller sans lui rien dire...j'ai la gentillesse d'être franche..... et voilà comme il me récompense... Adieu!

— Flora!....

Le caniche se tenait dans une position suppliante

aux pieds de sa maîtresse..... elle daigna se retourner pour lui accorder une dernière caresse.....

Puis elle s'enfuit, en fredonnant un couplet de vaudeville...

XII

Allons! caniche, mon ami, à l'œuvre !...

On peut te battre; quoique tu aies des dents, comme tous les chiens, pour mordre, tu ne sais que caresser, toi !... on te chasse parce que tu ennuies, tu t'éloignes... on te rappelle parce qu'on n'a rien de mieux à faire... tu reviens !.. Et, quand on a oublié quelque chose quelque part... un bouquet, un mouchoir, son rôle... comme tu rapportes bien !... Toujours et sans cesse occupé de l'objet de ta tendresse, pauvre caniche... si d'autres mains que *la sienne*, te demandent la patte, tu refuses.... ta patte n'appartient qu'à *elle*... si quelque voix gracieuse t'adresse un compliment... tu fermes l'oreille... tu craindrais qu'*elle* ne t'accusât d'infidélité...

Et pourtant, pauvre caniche, regarde donc comme te voilà fait, au service de l'ingrate !... ah !... elle sait bien dire à tout le monde que tu es maigre, en

désordre, et que tu as mauvaise mine... mais elle ne sait ni te soigner, ni te rendre la santé, ni te rappeler à la fierté de toi-même, par de bonnes paroles!... par d'aimables avis!...

Que fais-tu là, au coin de cette rue, à minuit, l'œil fixé sur cette lumière, à ce second étage? Elle t'avait promis de te recevoir ce soir... mais elle t'oublie près d'un *king's-Charles* ou d'un *danois*, peut-être même d'un simple *roquet!...* Il pleut, il neige, il fait froid..., tu grelottes, mon caniche... n'importe! tu vas rester là jusqu'au jour... à pleurer doucement... pour ne pas troubler ses plaisirs à elle!... Mais non!... on a ouvert la fenêtre; on te fait psitt!... psitt!.. en trois bonds tu as gravi l'escalier, te voilà à ses genoux!...

— Mais, mon cher, vous n'êtes pas à prendre avec des pincettes! te dit-on, ce n'est pas drôle un chien comme vous, dans un appartement! — Et tu te mets dans un coin pour ne pas salir le tapis. Elle, pendant ce temps-là, elle soupe. — Veux-tu un os, Love? Allons, vilain, venez ici! Je vais me coucher... mais vous vous en irez au petit jour, vous savez? parce que je crains que M. Médor ne nous surprenne! Et, surtout, ne vous montrez pas à ma femme de chambre ni à mon portier, je n'ai pas envie qu'on sache que vous avez couché ici!

XIII

Oh ! te voilà bien heureux, Love ! Elle dort, non pas dans tes bras !... — Ça la gêne pour dormir d'être dans les bras de Love ! — Mais près de toi ! Ses lèvres encore humides des traces de tes baiser.

Te voilà bien heureux ! Elle est à toi, bien à toi, pour quelques heures !

Mais pourquoi pleures-tu encore, cependant, caniche ?

Ah ! c'est vrai ! elle t'a dit, en fermant les yeux, qu'il était stupide à une femme, comme elle, de risquer sa position pour une bête comme toi.

XIV

Eh bien ! Sur ma parole, ce portrait de caniche, photographié sur un homme, n'a rien de chargé.

Grandville, lui-même, n'y eût rien trouvé de trop.

Pendant dix ans... plus de dix ans... ce que Love, toujours amoureux de Flora, supporta, de par cet amour, de douleurs, de déceptions, d'humiliations, de désespoirs !...

Vous ne le croiriez pas, si je vous le racontais.

Devenu méprisable, à force de faiblesse, — si l'on peut vraiment être méprisable parce qu'on est fou! — pendant plus de dix ans Love but toutes les lies, accepta tous les dégoûts, courba la tête sous toutes les turpitudes. Moins excusable que *Desgrieux*, que *Manon* ne trompait que pour se procurer de l'or, Love se résigna à s'effacer, même devant des caprices... — Et Dieu sait ce que mademoiselle Flora s'est permis de caprices! — Vingt fois à bout de forces, le front rouge de honte, il jura d'oublier une infâme qui ne se donnait seulement pas la peine de lui cacher ses infamies!..... Vingt fois, sur un signe d'elle, sur un mot, il reprit sa chaîne. Était-elle malade... il allait la soigner; avait-elle besoin d'argent... — et elle en avait toujours besoin, quoiqu'elle gagnât des monceaux d'or! — il lui portait sa bourse. A plusieurs reprises elle eut la fantaisie de se remettre avec lui, chez lui... — Ça l'amusait, cette chère fille, de s'en aller ainsi se reposer, de temps en temps, dans la niche à *Fidèle*, — c'était le nom qu'elle donnait à Love. — Et Fidèle la recevait, la traitait, l'aimait chez lui, comme si elle n'en fût jamais sortie. Avec les années, en dépit de ses continuelles préoccupations, Love était devenu un artiste de talent... Flo-

ra, au contraire, comme actrice, n'avait pas fait le moindre progrès... N'importe !... Sitôt qu'elle avait un rôle nouveau, il fallait que Love allât, chaque matin, lui donner des leçons, lui phraser ses couplets, lui enseigner ses gestes. Ah ! si Flora est encore dans ce théâtre où le public a pris l'habitude, depuis dix ans, sinon de l'applaudir, du moins de la souffrir, à qui le doit elle ? A Love. Maintenant qu'il est mort, nous verrons bien comment la *charmante comédienne*, — comme disent les journaux qu'elle paie, — s'en tirera.

Mais Love n'avait donc pas un ami pour l'arracher à cette infernale passion ?

Des amis ! Il en avait beaucoup, au contraire, et de sérieux, de dévoués, parmi lesquels je m'honorais de compter !

Mais que peut l'amitié sur le cœur d'un amoureux ?

Le tourmenter davantage, c'est possible, mais le guérir, jamais !

Et puis, il avait sa manière à lui de punir ceux d'entre nous qui tentaient de lui parler raison.

Il les accusait d'être épris de Flora, et de ne chercher à le détourner d'elle que pour la lui prendre.

Et il ne les regardait plus de quinze jours.

Mais Flora, cependant, à quel propos ne rompait-elle jamais absolument avec Love? A part les services qu'elle pouvait avoir occasion, souvent, de lui demander, il y avait donc en elle encore certain goût pour cet homme, pour qu'elle lui fît ainsi, de temps à autre, l'aumône de quelques nuits?

Demandez à de vieux habitués du boulevard du Temple, pourquoi les lorettes, d'il y a trente ans, raffolaient toutes de certain acteur qui doublait alors *Francisque aîné*, au théâtre de la Gaîté.

Vous aurez le mot de l'espèce d'attrait qui attachait Flora à son caniche.

XV

Mais arrivons à la mort de Love.

Aussi bien ma plume commence à s'émousser sur cette triste étude.

Mais nous n'aurons pas toujours des petits chiens si mélancoliques que celui-ci, rassurez-vous.

XVI

C'était en septembre dernier; je nettoyais mon fusil pour m'en aller ouvrir la chasse, à une vingtaine de lieues de Paris.

Love entra chez moi.

Il avait l'œil limpide, le teint clair, la main fraîche.

— Bonjour, me dit-il. Je viens vous demander une complaisance. Vous savez que mon mois de congé commence aujourd'hui? J'ai appris, hier au soir, que vous partiez pour la chasse, voulez-vous m'emmener avec vous?

— Vous chassez donc?

— Non. Mais je vous regarderai.

— Soit! Je vous emmène; mais je dois rester une huitaine loin de Paris, ne vous ennuierez-vous pas, si longtemps absent?

Love sourit.

— Je comprends ce que vous voulez dire, reprit-il. Mais *elle* n'est pas à Paris non plus... par conséquent, rien ne m'y retient.

— A la bonne heure. En route, alors.

Le soir même nous arrivions, Love et moi, à Champigny, petit village près d'Évreux, dans les bois duquel on m'avait garanti force lièvres et force lapins.

Les premiers jours de *notre* chasse se passèrent assez bien. Love m'accompagnait partout, sous bois, en plaine. Nous déjeunions et nous dînions

comme nous pouvions... nous logions où nous trouvions...

Et partout, et toujours, dans l'herbe mouillée du taillis ou la terre labourée des champs, devant une mauvaise table ou dans une trop rustique chambre d'auberge, Love, sans se comporter absolument, près de moi, en compagnon d'une folie et d'un entrain rabelaisiens, se montrait pourtant si gai, si amusant, si spirituel, que je ne pouvais que m'applaudir de l'avoir emmené.

Mais de même qu'un lac, — passez-moi mon lac, il me tombe sous la main, — mais de même qu'un lac, paisible tout à l'heure, n'a besoin que d'un souffle du vent pour s'agiter et grossir...de même un cœur malade n'a besoin que de l'aspect d'une larme pour s'émouvoir.... se briser.

Un soir que la pluie nous avait surpris, Love et moi, en plaine, à la poursuite d'un perdreau; crevant de faim, harassés, exténués tous deux, nous nous jetâmes dans la première maison que nous aperçûmes, à l'entrée d'un village.

C'était la maison d'un laboureur.

Et, justement, on s'y mettait à table au moment où nous nous y présentions.

Le maître nous accueillit très-cordialement.

Ce dont nous fûmes fort aises.

Nous nous réchauffâmes d'abord les pieds à l'âtre.

Puis, assis au milieu d'une douzaine de convives, le fermier, sa femme et ses gens, nous nous mîmes sans façon à attaquer une gigantesque assiettée de soupe aux choux, dont le fumet et la mine nous ravissaient.

Cependant, le premier appétit passé, le premier coup de petit vin avalé, je m'occupai, ainsi que Love, d'examiner un peu la physionomie de nos hôtes.

Une chose m'avait surpris pendant que je faisais disparaître mon potage. D'ordinaire, chez les paysans, quoi qu'ils fassent, — excepté peut-être quand ils dorment, — on ne voit guère régner le silence... ce dieu sérieux qui se tient continuellement l'index sur les lèvres.

Eh bien ! là où nous nous trouvions au contraire, — et, je le répète, à notre grande surprise, — pendant tout le temps qu'on avait mangé la soupe, hormis le tintement des cuillers sur la faïence, nul bruit ne s'était fait entendre, nulle voix ne s'était élevée.

C'était à croire qu'on assistait à un repas de sourds-muets.

Nous en étions donc à chercher la cause de ce

mutisme obstiné, Love et moi, promenant, tour à tour, nos regards sur chacun de ces visages de statues à table.

Tout à coup, nous tressaillîmes malgré nous; quelqu'un venait de parler.

C'était une femme, la maîtresse de la maison, sans doute, à en juger par sa mise plus soignée que celle des autres femmes qui se trouvaient là.

— Et le petit? dit-elle, il est tard... il faut que je le couche, n'est-il pas vrai, Pierre?

Celui à qui elle s'adressait, — le fermier qui nous avait reçus, — se contenta d'incliner la tête.

La femme se leva, et alors, seulement alors, nous pûmes remarquer combien elle était pâle, combien elle semblait maigre et souffrante.

C'était un véritable squelette, à peu près vivant, que cette diaphane créature.

Elle se dirigea lentement vers l'âtre, au sein duquel reposait, vide, un petit berceau d'enfant.

Elle se baissa vers ce berceau, le prit, avec précaution, dans ses bras...

Et s'adressant à un être, invisible pour tous... excepté pour elle...

— Il est tard, mon amour, murmura-t-elle, tu sais que tu es malade? viens dormir.

Et elle disparut dans une autre pièce avec son cher fardeau.

XVII

Nous étions demeurés, Love et moi, frappés d'une secrète épouvante devant cet étrange spectacle.

Un malheur immense s'était, à coup sûr, appesanti, récemment, sur cette maison.

Mais cette mère, — car c'était bien une mère, — qui venait de jouer cette scène lugubre sous nos yeux... elle était donc folle?

— Regardez-les, me dit, à voix basse, Love, en me poussant le coude.

Paysans et paysannes, sur tous les visages, il y avait deux grosses larmes.

Quant au maître, il cachait les siennes dans ses mains.

Je me levai. J'étouffais.

Love était debout déjà.

Le fermier se découvrit la figure.

— Excusez-moi, messieurs, nous dit-il, en venant vivement à nous, je suis fâché de ne vous avoir pas prévenus.

Ça n'est pas gai de manger chez moi, pas vrai ?

Nous autres, nous y sommes habitués, depuis six semaines, mais vous...

— Comment, interrompis-je, il y a six semaines...

— Que ma femme est folle comme vous voyez. Oui, monsieur.

Ça lui prend chaque jour, à la même heure.

Toute la journée, elle cause, elle raisonne, aussi bien que vous et moi.

Puis, quand vient le moment... où elle avait coutume d'aller prendre, dans son berceau, près du feu, pour le porter dans notre chambre...

Ce pauvre petit que le bon Dieu nous a enlevé...

Après nous l'avoir fait malade bien longtemps.

La tête n'y est plus... cette brave femme !...

Elle se figure que le petit est encore dans sa barcelonnette... elle lui parle... elle l'embrasse, comme si elle le voyait...

Et elle va le mettre, comme autrefois, au chevet de notre lit...

En lui disant : « à demain ! »

XVIII

— Pauvre femme ! pauvre mère !

Me répétait Love, d'une voix saccadée, en sortant de la maison du laboureur.

Elle en mourra ! oh ! oui, elle en mourra ! Elle a déjà la mort peinte sur la figure.

Oh ! aimer ! aimer ! on peut donc mourir d'amour !

— Pour son enfant, oui.

Pour son enfant, cela est noble et beau, Love.

Love me lança un coup d'œil sardonique.

Il me devinait, comme je l'avais deviné.

— Mais pour une maîtresse, c'est bête, n'est-ce pas? reprit-il.

Surtout, pour une maîtresse telle que la mienne.

Je me tus, peu soucieux de continuer la conversation sur ce sujet.

Mais le coup était porté.

Love avait pleuré à ce tableau d'une mère prodiguant ses plus douces caresses à l'ombre de son enfant.

C'en était fait de la gaîté factice qu'il s'était imposée depuis quelques jours.

Une larme l'avait rendu tout entier à son amour, comme un souvenir vous reporte parfois, tout entier, vers le passé.

— Quand partons-nous? me dit-il, après quelques instants de silence. Est-ce que vous comptez rester encore longtemps à chasser ?

— Du tout ! S'il vous plait de revenir à Paris ; je l'ai quitté avec vous, j'y retournerai avec vous.

— Oh ! vous êtes bien aimable.

D'ailleurs, il pleut à verse tous les jours.

Vous vous rendriez malade, à ce métier-là !

XIX

Hélas ! Le métier qui rend malade, le métier qui tue !

Quand on l'exerce à la façon de Love.

C'est celui d'amoureux.

Revenu à Paris avec moi, le premier soin de Love, on le pense bien, fut de courir chez Flora.

Qui n'avait jamais quitté Paris, elle, quoi qu'il m'en eût dit.

Mais qui, lorsqu'il était venu me trouver pour m'accompagner à la chasse, avait bel et bien mis, la veille, le pauvre garçon à la porte...

Parce qu'elle était amoureuse folle, à ce moment, d'un écuyer de l'Hippodrome.

Qu'elle craignait de rendre jaloux.

XX

Le soir, je rencontrai Love sur les boulevards; il était pâle et défait.

— Comprenez-vous qu'elle n'a pas même voulu me dire bonjour ce matin? me dit-il en courant à moi.

Elle est fâchée parce que je me suis absenté quelques jours de Paris...

Et il ajouta avec un sourire amer :

— Comme si, parfois, il ne vaudrait pas mieux que je fusse en Chine, plutôt que d'être près d'elle!

— Mais vous souffrez, Love? lui dis-je, en remarquant qu'il frissonnait en parlant

— Oui... je ne sais pas ce que j'ai... depuis ce matin... un peu de fièvre, je crois.

— Il faut rentrer chez vous.

— Rentrer! Ah! bien! par exemple! Vous plaisantez! Elle joue ce soir, et elle m'a promis que, *peut-être*, je la reconduirais.

Je vais boire de l'absinthe, du vermouth, du café... ça me remettra.

Adieu.

XXI

C'était le dernier mot que je devais entendre de Love.

Le soir, après avoir, dévoré de fièvre, attendu, deux mortelles heures, sa maîtresse, à la porte du théâtre...

Il l'aperçut enfin, venant à lui, son voile soigneusement abaissé sur son visage.

— Flora ne voulait jamais que Love la reconduisît ostensiblement chez elle.—

— Prenons une voiture, dit-elle.

— Volontiers, répliqua-t-il, car je suis brisé, ce soir, je crois que je ne pourrais pas aller à pied.

— Si vous êtes si brisé que cela, mon cher, vous feriez mieux de coucher chez vous, il me semble.

— Oh non ! il y a si longtemps que je ne t'ai embrassée !

On monta en voiture.

Mais en dépit de tous ses efforts pour être joyeux, aimable, Love ne put cacher à Flora ce qu'il éprouvait.

Sa tête était brûlante, ses mains étaient glacées, ses dents claquaient, tout son corps s'agitait, à chaque instant, sous un tremblement convulsif.

— Mais, décidément, vous êtes malade! s'écria Flora.

Et, se penchant par la portière :

— Cocher, rue d'Enghien, 17.

C'était là que demeurait Love.

— Alors, tu resteras un peu près de moi, n'est-ce pas? fit-il d'une voix suppliante.

— Sans doute! sans doute! il n'est qu'onze heures; je resterai avec vous jusqu'à minuit.

— Merci! oh! tu es bonne!

XXII

On porta Love jusqu'à son appartement.

Car, en voulant descendre du fiacre pour tendre la main à Flora, il était tombé, presque sans connaissance, sur le pavé.

A peine fut-il au lit que le délire, un délire terrible le prit...

— Il ne me reconnaît plus, ce pauvre ami, dit Flora au domestique de Love, ce n'est donc pas la peine que je reste près de lui.

Soignez-le bien. Je reviendrai demain.

XXIII

Mais elle ne revint pas le lendemain.

Elle avait un déjeuner en ville, ce jour-là.

Ah ! Soyons juste, cependant ! elle envoya la bonne demander des nouvelles du malade.

Le malade n'était plus malade.

L'homme n'était plus fou.

L'amant n'était plus malheureux.

Le caniche était mort.

III

LE KING'S-CHARLES.

I

Qu'il est joli, qu'il est gracieux, qu'il est mignon! ce cher Trilby! Le ciel l'a mis au monde, à coup sûr, pour être aimé! Aussi comme on l'aime! Toutes ces dames se l'arrachent! C'est à qui, parmi elles, lui offrira une bague par-ci, une épingle par-là... une douzaine de chemises de Hollande, une cravate, un porte-cigares de prix... voire même une paire de bottes... quand il n'en a plus... ce qui lui arrive quelquefois. Mais Trilby est si mignon, si gracieux, si joli! Pas toujours aimable, il est vrai, oh! non! Trilby grogne souvent... mais on l'apaise avec une gimblette! Rarement spirituel... mais, sur ce point, la plupart de ces dames n'y voient que du feu... D'ailleurs, elles n'y tiennent pas à l'esprit, ces dames... à quoi cela sert-il l'esprit? Parlez-moi de la broche de *Médor*, des dents blanches de Trilby, à la bonne heure!

Trilby flotte, d'ordinaire, comme âge, entre vingt et vingt-huit ans. A trente ans sonnés, Trilby n'est plus un king's-Charles, il passe au danois ou au lévrier, par hasard au chien de chasse... — par hasard !... quand on a été fêté longtemps pour soi-même, on a peu de goût, ensuite, à n'être plus hébergé que pour son argent.

Quant à tourner jamais au caniche, il n'y a pas d'exemple qu'un Trilby en soit tombé là. Il affectionne trop sa petite santé pour la compromettre sottement par amour ! C'est bien assez de risquer, par complaisance, un échauffement de poitrine en croquant trop de truffes ou trop de bonbons...

Aux doigts rosés de sa maîtresse.

D'où sort Trilby? En général, on n'en sait trop rien. Néanmoins, comme il y a de la race en lui, je supposerais assez qu'il est né dans quelque niche parisienne. Oui, oui, tout bien réfléchi, il n'y a que Paris pour donner des Trilbys au monde !

Quelle est sa position sociale? de quoi vit-il?

De quoi il vit, mais je viens de vous le dire : il vit dans les boudoirs... de ses yeux, de ses dents, de ses cheveux, de son pied, de toute son agréable personne, enfin.

Comme position sociale, ah ! ma foi ! ceci est assez scabreux à désigner. J'ai connu un Trilby journa-

liste, — et qui se battait même, au besoin, assurait-on, quand on lui marchait sur la patte ! une espèce de Trilbys rageuse, vous voyez. — J'en ai connu un autre vaudevilliste. Ah ! qui ne faisait que semblant de se battre, celui-là !... mais qui n'en avait pas moins un air impertinent à le caresser tout de suite à rebrousse-poils.

Il y a des Trilbys qui jouent à la Bourse... il y en a d'autres qui ne jouent qu'aux cartes... ou que du piano.

Somme toute, la plupart des Trilbys sont acteurs..... petits acteurs..... s'entend ! mauvais acteurs ! —Tout talent, par cela même qu'il est talent, sait se respecter lui-même en même temps que se rendre respectable aux autres.

Et je saisis cette occasion pour bien faire remarquer au lecteur que si, pour rendre mes portraits plus ressemblants, je prends, au courant de la plume, mes modèles dans toutes les classes....

C'est aux exceptions que je m'adresse...

C'est elles seules que je raille ou que je fustige.

Dieu me garde de rendre la société solidaire des taches, des ridicules ou des folies que je puis remarquer sur quelques-uns de ses enfants !

Ceci dit une fois pour toutes.

Passons à notre histoire de Trilby.

Elle fait parfaitement suite à celle de Love.

Le premier aimait trop.

Le second n'aime pas du tout.

Il y a balance.

II

A peine au sortir de l'enfance...

Et déjà gracieux, mignon et joli...

Trilby fit connaissance, à la campagne, d'une lorette de seconde classe.

Cette dame, d'ailleurs sous la domination d'un *chien de berger.....*

— Voir plus loin la définition du *chien de berger.*

Cette dame, disons-nous, peu libre de ses actions et, de plus, commençant à revenir des vanités de ce monde...

— Elle avait trente ans, et elle était blonde ; pour une lorette vous concevez qu'elle devait se faire vieille. —

Cette dame, enfin, — je me résume, — *pot au feu* par raisonnement ; sage parce que cela ne l'amusait plus d'être folle.

Tout en souriant, par habitude, aux pirouettes naissantes de Trilby...

Ne s'en préoccupait cependant, que lorsqu'elle n'avait rien de mieux à faire.

— Vous êtes gentil, mon enfant, disait-elle à Trilby, très-gentil...

Mais à quoi cela nous servirait-il de nous aimer ?

Si *monsieur* l'apprenait...

Il me quitterait.

Et il vous battrait.

Tenez, voyez-vous, petit, il vaut mieux ne plus revenir vous pelotonner, comme un câlin, sur mon canapé, la tête entre mes bras... et me contant, avec de doux regards, une foule de doux propos !

Vous trouverez d'autres femmes qui vous adoreront...

Allez vous faire adorer ailleurs.

Et laissez-moi mettre des sous de côté pour mes vieux jours.

III

Et cependant, Trilby revenait, chaque matin, chez madame Sorrelle.

La lorette au chien de berger.

— C'est que Trilby tenait à prendre ses premiè-

res inscriptions de bachelier ès king's-Charles, près de cet émérite professeur. —

D'abord, il n'avait pas le choix : madame Sorrelle était la seule femme à aimer dans le pays

Et madame Sorrelle ne pouvait se résoudre à mettre Trilby à la porte.

— C'est qu'à défaut de passion la lorette avait encore pour elle le souvenir.

Trilby lui rappelait un amant chéri...

Trilby lui disait : je t'aime, aime-moi.

Comme le lui avait dit, jadis, cet amant.

IV

Pressée, suppliée, conjurée, madame Sorrelle avait fini par accorder une promesse à Trilby.

Celle d'être à lui, tout à lui, bien à lui, tel jour, à telle heure...

Une heure et un jour, pendant lesquels on ne pouvait avoir à craindre l'irruption du chien de berger.

A jour convenu, à heure dite, Trilby arrivait donc chez la cruelle.

Plus pimpant, plus coquet, plus charmant que amais !

Mais, ô douleur ! ô déception ! Madame était cou-

chée dans un grand fauteuil, le visage entouré d'un énorme mouchoir.

Elle s'était fait arracher une dent le matin.

Allez donc *combler les vœux* d'un amant, fût-il beau comme Bacchus et amoureux comme Léandre...

Lorsque vous êtes affligée d'une quasi-fluxion!

Trilby bondit au plafond en entendant la lorette lui dire :

— Oh ! je suis trop souffrante aujourd'hui, petit ; je n'ai envie que de dormir !

Ne m'en veuillez pas et au revoir !

— Au revoir ! Jamais ! fit Trilby.

Vous vous moquez de moi, madame ; je renonce à vous !

— Comme il vous plaira.

— Adieu donc !

— Adieu.

Et, déjà, Trilby prenait son chapeau.

A ce moment une dame entra.

C'était une amie de madame Sorrelle.

Qui venait, pour la première fois, lui demander à déjeuner à sa campagne.

Cette amie, qui avait nom Blanche Bury, était une belle brune de vingt-trois à vingt-quatre ans...

Avec une poitrine à modeler.

Et une taille à emprisonner dans un bracelet.

— Bonjour, Blanche, s'écria madame Sorrelle en tendant la main à son amie.

C'est aimable de te décider, enfin, à venir voir une pauvre campagnarde!

Tiens! tu arrives bien! Ah! ah! Tu vois monsieur?...

Et madame Sorrelle montrait, à Blanche, Trilby demeuré, son chapeau sous le bras, près de la porte.

— Eh bien! ah! ah! ah! c'est trop farce! Figure-toi... ah! ah! ah! que nous nous disputions quand tu es entrée et qu'il s'en allait... ah! ah! ah! parce qu'il ne veut pas comprendre que lorsqu'on s'est fait arracher une dent le matin on n'est pas disposée à être amoureuse le soir.

Blanche Bury considéra, un instant, Trilby.

De son côté, Trilby examinait beaucoup, en dessous, Blanche Bury.

La brune se pencha en riant, vers la blonde.

Je ne sais pas ce qu'elles purent se dire tout bas.

Mais elles terminèrent ainsi tout haut :

—Par conséquent, vrai! ça ne te fâche pas, Amélie?

— Mais puisque je te répète que ça m'oblige, au contraire, ma chère Blanche.

— Ah! c'est que, tu sais... moi!... je ne prendrais pas un démêloir à une amie sans le lui demander!

Et Blanche jeta encore un coup d'œil sur Trilby.

Qui ne bougeait toujours pas.

Je soupçonne que le rusé compère tenait déjà le fil du galant complot qu'on avait tramé contre son cœur.

Blanche alla à lui.

Et, lui souriant avec grâce :

— Allons, monsieur, lui dit-elle, il ne faut pas bouder cette bonne Amélie pour un enfantillage!

Est-ce sa faute si elle est malade, voyons?

Tenez! pour lui prouver que vous ne lui en voulez pas, restez à déjeuner avec elle... et avec moi?

Acceptez-vous?

— J'accepte, reprit, sans hésiter, Trilby.

V

Madame Sorrelle n'avait que faire d'un king's-Charles.

Blanche Bury était enchantée d'en trouver un.

Rien de plus simple.

Oh ! ce déjeuner entre les deux lorettes et le jeune homme !

En vérité, il n'y a que chez ces dames qu'on rencontre tant d'abnégation...

Et tant de tendresse !.

Tout d'un coup.

Pour Trilby, il était entré résolument, tout de suite, dans son rôle.

La droite lui manquait, il prenait la gauche.

L'une refusait ses baisers depuis deux mois...

L'autre les appelait au bout de deux heures à peine...

D'ailleurs, il ne perdait pas au change.

Comme beauté, comme jeunesse, comme éclat, Blanche Bury valait vingt Amélie Sorrelle !

VI

Aussitôt le déjeuner achevé, Blanche, qui tenait à jouir de son trésor tranquillement, s'enfuit, emportant presque Trilby dans ses bras jusqu'à sa voiture !

Trilby se laissa admirablement emporter.

Sans même dire adieu à celle *qu'il avait tant aimée !*

Mais il ne faut demander aux king's-Charles ni reconnaissance, ni regrets.

Ils n'ont pas plus d'âme que de nez.

VII

Le lendemain, vers les midi, tandis que Trilby, fatigué de bonheur, dormait encore dans la couche de sa belle...

Celle-ci, faisant entrer, en *catimini*, une intime, lui disait, en lui montrant son jeune amant :

— Mais regarde-le donc, ma chère ! est-il assez beau, hein ! Avec ses grands cils, son teint blanc et sa petite bouche rose ?

— Et est-il aimable ?

— Oh ! un enfant encore, tu comprends ! mais il sera charmant, j'en suis sûre !

Aussi je ne veux pas qu'on me le prenne !

Merci ! Ernestine Picquot et Charlotte Houdard qui disent que leurs amants sont jolis ! je leur en souhaite, des amants comme celui-ci !

Voyons, ai-je raison ?

L'amie intime se pencha un peu plus vers Trilby, sans doute pour mieux juger des charmes de la physionomie du jeune homme.

Et comme elle le regardait ainsi, elle remarqua chez le soi-disant dormeur, un étrange clignement d'yeux.

L'amie intime, qui était une charmante petite roussotte, assez spirituelle...

Et qui aimait beaucoup aussi les king's-Charles.

L'amie intime supposa qu'il était prudent de sa part de ne pas compromettre l'avenir...

En donnant, comme elle en avait eu envie d'abord, par malice, un léger coup d'épingle dans la joie de Blanche.

— Une ravissante tête, positivement ! murmura-t-elle donc.

Un faible sourire glissa sur les lèvres de Trilby.

Ce sourire disait à la petite roussotte :

— Je suis content de vous.

Nous en recauserons.

VIII

Voilà donc Trilby passé à l'état de parfait king's-Charles.

Le matin, la femme de chambre de madame apporte à Trilby son déjeuner dans le lit.

A midi, si *monsieur* ne doit pas venir chez ma-

dame aujourd'hui, madame s'en va avec Trilby à la promenade.

Et comme elle s'occupe alors de la toilette du bijou !

Le coiffeur de madame doit, avant tout, s'il tient à sa cliente, déployer ses talents dans les boucles ondoyantes de Trilby.

Le coiffeur a achevé sa tâche, madame passe à la sienne.

Elle bichonne elle-même son king's-Charles.

Elle le passe à la poudre de riz.

Elle lui fait les ongles.

Elle lui ferait des veines et des grains de beauté...

S'il n'était doué, déjà, par la nature, à profusion, de tous ces enjolivements.

A la promenade, Trilby se couche nonchalamment dans le coupé près de madame, en fumant son cigare.

Un *londres* parfumé...

Que *monsieur*, — qui a des connaissances à la Havane, — fournit, sans s'en douter, au petit chien de madame.

On revient du bois à l'heure du dîner. On se met à table.

Madame charge de blancs de volaille l'assiette de Trilby. Il est fou des sucreries, des crèmes, des

glaces. Tous les jours on lui sert sa petite charlotte russe, son nougat ou ses *éclairs*... en ayant soin de varier, bien entendu ; cela l'écœurerait, ce cher enfant, de manger toujours la même chose.

Il a pris son café et ingurgité son marasquin.

— Où allons-nous ? En soirée ? au théâtre ?

En soirée, si l'on danse, madame aura soin que Trilby ne s'égare pas loin d'elle dans quelque salon !

Il serait si vite volé !

Si l'on joue... — et Trilby est fou du jeu comme des friandises ! — Trilby peut perdre ; on lui prête sa bourse.

S'il gagne, c'est différent ; Trilby est bien maître d'employer, comme il lui plaira, son argent ! madame n'est pas femme à rien accepter de Trilby.

Va-t-on au théâtre, on a envoyé louer d'avance une avant-scène ! On tient à être en vue avec son adorable petit chien. Les femmes en crèveront de jalousie.

Trilby, tout le temps qu'on joue, tourne le dos à la scène. C'est un genre qu'il a pris pour se faire remarquer. Aux plus intéressants moments de la pièce, il se mouche, ou il laisse tomber ses lorgnettes... encore un moyen d'appeler l'attention sur lui. Cela ennuie bien parfois le public... et les acteurs... qui

connaissent tous leur Trilby sur le bout du doigt... mais qu'importent ces ignares de gens qui ont payé pour entendre ou ces histrions qui se permettent d'être intelligents, grands, sublimes !

Madame est enchantée... Trilby a fait de l'effet.

IX

Si nous avons dit que Trilby s'en allait souvent, attaché par une faveur rose, se promener partout avec sa maîtresse...

Historien fidèle, nous devons dire encore que souvent, aussi, Trilby a ses petits moments d'abandon...

Auxquels il faut qu'il se résigne...

S'il ne préfère chercher ailleurs d'autres canapés pour s'étendre...

D'autres sucreries pour se rendre malade.

Et d'autres caresses pour se distraire.

Ah ! c'est que tout ravissant qu'il soit de posséder un king's-Charles, que toutes vos bonnes amies vous envient, il faut reconnaître pourtant, que rien qu'avec un king's-Charles il serait impossible de se procurer ces magnifiques robes de soie qui se tiennent si joliment debout, toutes seules...

Et ces carrés longs de papier... artistement gravés...

Qui font si bien dans un porte-monnaie.

X

Depuis quelques jours madame est songeuse.

Monsieur ne vient plus.

Monsieur ne veut plus venir.

Madame a perdu son *Danois*, enfin.

Et elle en désirerait bien un autre.

Madame est toujours aux petits soins pour Trilby.

Ce cher petit n'est pour rien dans ses peines... de bourse à elle!

Cependant on joue, on rit, on cause moins avec Trilby.

Et Trilby, qui comprend la cause du chagrin de sa maîtresse.

Trilby est triste aussi...

Il va falloir, peut-être, qu'il se trouve une autre condition.

XI

On a sonné.

La femme de chambre annonce madame Bocquillon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Trilby à madame, qui a laissé échapper un mouvement de joie.

— C'est cette femme... tu sais... cette marchande à la toilette dont je t'ai parlé plusieurs fois.

— Ah ! bon !

Trilby prend un livre.

— Faites entrer, dit madame à sa camériste.

Madame Bocquillon paraît.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, cette vieille qui, dans *La dame aux camélias*, vient, tous les jours, emprunter de l'argent à Marguerite Gautier ?

Eh bien ! comme tournure, comme langage, madame Bocquillon ressemble à cette vieille-là.

Seulement, au lieu d'emprunter de l'argent à ces dames, elle fait profession de leur en procurer.

Cette sorte de métier a un nom... que les Grecs et les Romains employaient sans se gêner, sur leurs théâtres...

Mais comme nous ne sommes ni des Romains ni des Grecs...

Nous nous priverons de donner à madame Bocquillon le nom qu'elle mérite.

XII

Madame Bocquillon a reculé en apercevant un homme dans le boudoir de Blanche.

Blanche se hâte de sourire en disant à la vieille femme :

— Oh ! ça ne fait rien, vous pouvez parler devant lui.

— Bon ! pense madame Bocquillon, qui connaît son monde, c'est un king's-Charles.

Et elle se met à parler, en effet, à parler beaucoup. L'affaire qu'elle a à proposer à Blanche est superbe. Elle lui en déroule tous les avantages. Un avocat plaidant la cause d'un condamné à mort n'est pas plus éloquent, plus chaleureux, plus touchant que madame Bocquillon énumérant les qualités de son danois.

Néanmoins Blanche demeure incertaine.

Ce danois est si laid ! si vieux ! si bête !

Madame Bocquillon voit qu'il faut frapper un grand coup.

Elle se tourne vers Trilby :

— Mais dites donc avec moi à cette chère Blanche qu'elle a tort d'hésiter, crie-t-elle au jeune homme. Oh ! je suis certaine que vous adorez madame, monsieur... vous êtes trop joli garçon pour ne pas avoir de cœur ! Eh bien ! n'est-il pas vrai que c'est une niaiserie à une femme de rester comme Blanche le fait depuis un mois, sans le sou, quand elle n'a qu'à ouvrir la main pour y voir tomber des mines d'or ? mon Dieu, ça n'empêche pas de s'aimer, d'être riche, au contraire, n'est-ce pas, monsieur ? les jolies femmes n'ont qu'un temps, qu'elles en profitent, ou sinon, bonsoir !

Allons ! ma petite Blanche, vous le voyez, monsieur est plus raisonnable que vous ! il ne dit pas ci, il ne dit pas ça... il a du bon sens lui !

Que répondrai-je à M. le Comte ?

Trilby, qui a considéré, un instant, Blanche, pour voir ce qu'elle pense des offres de service de madame Bocquillon,

Trilby s'est rejeté dans sa lecture.

Comme si ce qui se passe là ne le regardait pas.

Blanche, qui balançait encore à se prononcer.

Non pas parce que Trilby est près d'elle...

— Trilby ne compte pas dans ces sortes d'affaires. —

Mais parce qu'en effet le danois en question lui déplaît souverainement.

Blanche prend un parti, enfin.

— Eh bien c'est convenu, ma bonne, dit-elle à madame Bocquillon, vous dites que le Comte sera demain à la soirée de Charlotte Houdard.

J'irai aussi chez Charlotte.

Madame Bocquillon lève au ciel des yeux humides.

— Charmante fille, murmure-t-elle, avec émotion, en ramassant son carton sacramentel.

Qui contient, depuis cinq ans, les mêmes foulards et la même pommade.

— Ah! c'est fichu! mais vous êtes faite pour vous rouler sur des millions, voyez-vous, ma chère!

Au revoir! à demain soir, chez Charlotte..... ne l'oubliez pas.

Adieu, monsieur. Aimez-la bien toujours, cette bonne petite!

Elle est digne de tous vos respects.

XIII

Le lendemain soir, Trilby, qui a été tout seul s'ennuyer au théâtre...

Trilby se couche seul encore, chez sa maîtresse.

En se mettant au lit, à la clarté d'un feu splendidement apprêté par la femme de chambre, Trilby trouve sur son oreiller ce billet :

« Mon petit chien, pense à moi et dors bien ! je tâcherai de pas rentrer trop tard.

« Ta femme qui n'aime que toi,

« BLANCHE. »

P. S. Ah ! si tu veux boire un verre de muscatelle, avant de te coucher, on m'en a envoyé ce soir un panier de vingt-cinq bouteilles, et il y en a une d'entamée dans le buffet. »

Trilby chausse ses pantoufles et va au buffet prendre un verre de muscatelle.

Il goûte le vin et, trouvant une odeur de bouchon à cette bouteille, il en entame une autre.

Puis il court se fourrer sous l'édredon.

Avant de fermer les yeux il lit quelques passages d'un roman d'*Alexandre Dumas*.

C'est le troisième volume des *Mousquetaires* qu'il tient... il n'a pas lu les deux premiers... ça lui est bien égal !

Trilby ne lit pas pour comprendre.

On lui donne de l'*Alexandre Dumas.*
Il prendrait aussi bien de l'Almanach *Bottin.*
Il va dormir avant trois minutes.

XIV

Tandis que Trilby dort, chez elle, du sommeil du juste, Blanche au raout de Charlotte Houdard, achève de tourner la tête au comte de..., le *danois.*

Blanche s'est armée en guerre pour se rendre à cette soirée, c'est-à-dire qu'elle a fait provision de ses sourires les plus séducteurs et de ses œillades les plus assassines.

Joignez à cela qu'elle a eu soin de se mettre avec un goût, un charme, une élégance, un luxe...

Elle joue *avec tous ses diamants*, ce soir-là.

— Comme jadis, mademoiselle George, — sur les affiches de la direction Harel.

Le comte de... est donc enchanté de Blanche... et de ses diamants.

Il est seul un instant avec elle, dans le boudoir de la maîtresse de la maison.

Il commence par débiter une infinité de banalités prétentieuses...

C'est sa manière d'entamer une liaison.

Et Blanche lui sourit, tout le temps, sans l'écouter.....

Elle songe à Trilby.

Enfin il parle de son amour... et il parle bien...

C'est-à-dire qu'il parle de sa fortune, de ses chevaux, de son hôtel, de ses terres...

Allons; madame Bocquillon avait raison ! ce danois est un homme bien élevé.

Qu'il ne soit pas trop jaloux, par-dessus tout cela, et on lui passera ses favoris teints et son haleine au cachou.

M. le Comte a porté la main de Blanche à ses lèvres en murmurant :

— A demain, n'est-ce pas, chère belle ; vers les deux heures je serai chez vous ?

— Je vous attendrai, M. le Comte.

Et Blanche s'en va, par une porte secrète, rejoindre tout le monde au salon.

Tandis que que M. le Comte, certain qu'on ne peut le voir, se contemple avec complaisance, devant une glace, pendant cinq minutes...

En se disant qu'il est bien doux d'être jeune.

XV

Un bonheur ne va jamais seul.

Blanche, très-satisfaite de son entrevue avec le Comte, est allée, en sautillant, en chantonnant, à une table de lansquenet...

Risquer cinq ou six louis qu'elle avait apportés à tout événement.

La chance la favorise.

Dès le début elle a une *main* magnifique.

Elle passe huit fois. A un demi-louis au départ, c'est assez honnête.

Bientôt des piles de pièces d'or diaprées de quelques billets de banque, s'élèvent devant la lorette.

Quelques amies ébrèchent bien, de côtés et d'autres, sa fortune, par des emprunts... auxquels Blanche ne peut se soustraire.

Le bonheur rend si généreux !

— Les gens qui ont l'habitude de l'être, surtout ! —

M. le Comte, qui est venu s'asseoir devant le tapis vert... et qui perd, lui...

— Heureux en amour, malheureux au jeu !

Lui dit, tout bas, Charlotte Houdard. —

M. le Comte sourit à Charlotte et sourit à Blanche.

Je ne sais pas, s'il réfléchit, cependant, le cher homme, que si le proverbe qu'on lui roucoule est juste...

Blanche, qui est si heureuse au jeu, ce soir-là, doit être bien à plaindre alors d'avoir accepté son amour...

XVI

Mais l'horloge chante trois heures... le petit jour commence à poindre.

Blanche est assez gorgée d'or. Elle veut s'en aller.

D'ailleurs son Trilby ne l'attend-il pas chez elle? couché tout seul, comme un pauvre petit chien...

M. le Comte s'offre pour reconduire sa conquête...

Elle accepte...

C'est si amusant de dire adieu à son danois en bas, quand on sait son king's-Charles en haut.

Blanche s'était munie d'une clef; elle traverse son appartement avec précautions, elle entre à pas de loup, dans la chambre à coucher...

Trilby ronfle... cher ange! Il s'est endormi dans une fausse position... c'est pour cela qu'il ronfle!

Il fait peut-être de mauvais rêves!

Ah ! une idée !

Oui, c'est cela ! il ne pourra se mettre en colère ; on n'a pas souvent de ces réveils-là !

Blanche prend, à poignées, l'or qui gonfle ses poches... elle l'épand, en riant aux éclats, dans le lit.

Trilby ouvre les yeux... grogne un peu...

Mais, à la lueur des bougies, il aperçoit tous ces jaunets éparpillés sur le lit, comme des pervenches sur de la neige...

Les louis ont roulé partout, Trilby en a sous le cou, sous la tête, sous les jambes... partout, vous dis-je.

Comme Danaé, il repose sur une couche d'or.

Blanche rit toujours.

XVII

Ab uno disce omnes.

Ce qui signifie, mesdames, que quand on voit un kings'-Charles avec une maîtresse, il est absolument superflu, comme étude, de le voir avec une autre.

C'est toujours, absolument, de la part de ce petit chien, même câlinerie, même gourmandise.

Et même amour de soi-même.

Partout.

Je n'entreprendrai donc pas de suivre Trilby, sautant du boudoir de Blanche dans celui de la *Roussotte.*

Vous vous souvenez? cette amie intime de Blanche, envers laquelle il avait pris des engagements?

Après la Roussotte, Trilby appartint à Charlotte Houdard. Après Charlotte Houdard, il demeura quelque temps à l'attache près d'Ernestine Picquot.

Bref, en moins de cinq ans, toutes ces dames se disputant, à l'envi, ce kings'-Charles ravissant, Trilby avait fait soixante boudoirs...

Occasionné soixante disputes...

Et collectionné soixante portraits...

Plus ou moins enrichis de brillants.

Terminons cette esquisse en racontant comme quoi... — si ces dames ne tiennent à rien pour plaire à leur kings'-Charles, quand ce kings'-Charles sait leur plaire...

Elles se montrent cruelles aussi pour ces malheureux petits chiens...

Quand ils ont démérité... non pas de la patrie.

Il n'y pas de patrie pour ces bêtes-là.

Mais des beaux yeux de ces dames.

XVIII

Fatigué des amours du quartier Bréda,

Trilby s'était lancé dans les amours de théâtre...

Comme premier fleuron de sa nouvelle couronne, Trilby vécut d'abord, dans l'intimité de mademoiselle Chachoin, grande coquette d'un petit théâtre; une femme qui a fait beaucoup parler d'elle, non-seulement à cause du nombre prodigieux de ses passions sur tous les degrés de l'échelle sociale, mais aussi parce qu'elle a possédé, de temps immémorial, une excentricité de langage — dont elle doit la forme à un poëte de ses amis, — qui, pour les amateurs, est dans la bouche d'une jolie femme, la chose la plus curieuse, la plus étourdissante qu'on puisse imaginer.

Or, cela n'inquiétait guère Trilby que mademoiselle Chachoin, grâce à son penchant forcené pour le réalisme, appelât, quand l'idée lui en passait, fût-ce devant vingt personnes...

Un chat, un chat, et Rollet un fripon...

Trilby n'était pas un king's-Charles de la veille pour se formaliser de si peu!

Mais mademoiselle Chachoin — qui, outre ses

idées arrêtées sur quelques préjugés des gens du monde, avait encore, à ses moments perdus, ses prétentions au bel esprit ! —

Mademoiselle Chachoin au lieu d'emmener, selon l'usage, son king's-Charles au théâtre, pour lui faire tourner le dos à la scène...

Ayant voulu, au contraire, un soir de première représentation, juger avec lui, et tout haut, et la pièce, et les acteurs...

Trilby secoua les oreilles et partit...

En prétextant dans une lettre à sa maîtresse, qu'elle était affligée de deux défauts trop graves pour qu'il demeurât plus longtemps avec elle :

Elle additionnait, elle-même, le compte de sa blanchisseuse.

Et, quand elle sortait sans Trilby, elle emportait la clef de l'armoire aux confitures.

XIX

Après une chanteuse — qui ne chantait plus.

Et une comédienne — qui ne parlait guère...

Trilby eut pour maîtresse une danseuse.

Sans talent mais jolie... l'air désagréable... —

et méchante, en effet, comme une lorette mariée — mais riche.

— Elle possédait près de quinze mille livres de rentes !

Que d'entrechats ! —

Telle était Augusta Pommier.

Jusqu'au jour où elle connut Trilby, Augusta Pommier n'avait jamais beaucoup aimé les king's-Charles... elle disait que ces petits animaux ne servaient à rien.

Du moment où Trilby fut entré dans son boudoir, Augusta ne voulut plus qu'il en sortît.

Voyez comme la nature de ces dames est variable !

Trilby fut donc adoré de sa nouvelle maîtresse, mais adoré !... comme il ne l'avait jamais été !

C'est-à-dire, que tour à tour Augusta le caressait et le battait, l'embrassait et l'égratignait, lui souriait ou le menaçait...

Jalouse comme une tigresse de son bien, s'il avait le malheur, à ses côtés, de regarder une autre femme, c'était une scène... Voulait-il sortir sans motif, encore une scène... Désirait-il rester au coin du feu... toujours une scène !

Ce pauvre Trilby en perdait le peu de tête qu'il possédât !

Parfois même, l'idée de se soustraire à une tendresse trop nerveuse le tourmentait...

Mais Augusta avait un si splendide appartement à Paris...

Et une si délicieuse maison, entre cour et jardin, à Auteuil !

Deux si bons chevaux à son coupé... si bien suspendu !

Une femme de chambre si soigneuse !

Et une cuisinière si habile !

Ah ! tout cela était bien fait pour arrêter Trilby, sur le point de commettre quelque cascade !

Et puis, Trilby se faisait vieux... il frisait ses vingt-sept ans...

Écoutez donc : à vingt-sept ans un king's-Charles n'est plus un petit chien inconstant et folâtre !

XX

Trilby, quoique pincé, battu ou mordu à chaque instant de la journée, continuait donc d'être l'amant adoré et adorable d'Augusta...

Mais, comme il était écrit, sans doute, que la jolie danseuse, qui avait peu pratiqué le king's-Charles, ne devait pas se conduire comme toute autre avec cette espèce de petits chiens...

Voilà qu'un beau jour Augusta dit, tout d'un coup, à Trilby :

— Trilby, mon ami, tu ne sais pas, notre situation aux yeux du monde n'est pas claire...

Illuminons-la.

Je suis à mon aise, tu n'as rien !

Peu importe !

Nous allons nous marier.

Veux-tu ?

Trilby se pinça, lui-même, cette fois, le petit doigt pour s'assurer qu'il ne dormait pas.

Une proposition de mariage, à lui !

Il en ouvrait les yeux comme des portes cochères.

— Eh bien ! reprit Augusta, est-ce que tu ne m'as pas entendu ?

— Si fait.

— Alors pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— C'est que... cela est si singulier ! nous marier ! nous !

— Qu'est-ce que cela a de singulier, monsieur ? vous m'aimez, je vous aime, nous nous unissons à la vie, à la mort, rien de plus simple et de plus honorable en même temps !

Ah ! je conçois ! c'est que monsieur avait envie de me quitter un de ces matins, peut-être ?

Et Augusta se mordait les lèvres...

— Il fallait toujours qu'elle mordît quelque chose, cette femme-là! —

— Monsieur a horreur des chaînes, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas cela, chère amie.

— Alors monsieur me trouve trop laide pour m'épouser.

— Ah! peux-tu penser! tu es charmante.

— Ou bien monsieur ne juge pas une danseuse, digne de devenir sa femme!

Et Augusta commençait à taper.

— Aïe! aïe! mais non! mais non! chère Augusta, tu es très-digne! j'épouserais vingt danseuses comme toi sans me gêner!

— Vingt danseuses, maintenant! vous êtes un polisson! Je ne vous demande que d'en épouser une.

— Aïe! aïe!... et je l'épouserai, je te le jure.

— A la bonne heure! vous êtes gentil... embrassez-moi.

Ah! c'est que je t'aime tant, mon Trilby! je ne veux pas te perdre, vois-tu! Pauvre chien! je t'ai fait du mal, hein! je t'en demande pardon.

Mais pourquoi es-tu méchant, aussi!

Nous nous marions donc? c'est juré!

— C'est juré!

XXI

Les bans d'Augusta et de Trilby étaient publiés.

Les vêtements de noce achetés.

Les festins — dîner et souper — commandés ; les amis invités.

Tout le monde — le monde galant de Paris ; et il tient bien sa petite place ! — tout le monde ne parlait que de ce mariage.

— Concevez-vous Augusta qui épouse Trilby ? — Mais vous devriez dire plutôt : concevez-vous Trilby qui épouse Augusta ? — Mais elle est riche, au moins, elle ! — Mais il est beau garçon, lui ! — Ah il est beau gaçon ! laissez donc !... Tenez, demandez à Charlotte; n'est-ce pas, Charlotte, que, le matin, Trilby a une patte d'oie ? — Ah ! moi, ma chère, je ne sais pas *débiner* les gens que j'ai aimés... et comme j'ai beaucoup aimé Trilby ! — Qu'elle est bête ! on ne *débine* pas parce qu'on dit la vérité. Enfin, c'est égal... je trouve qu'Augusta fait une fière sottise ! Peuh ! quand on est jeune encore se marier... se lier pour toujours... et à qui ! — Vous êtes trop sévère, Hermance, Trilby est d'une bonne famille. — Ah ! Hector Moulin qui vient défendre son ami ! — Oui, mademoiselle, Trilby est mon ami,

et je m'en vante! — Parce que vous allez, tous les samedis, dîner avec lui chez sa maîtresse! — Quand cela serait! les gens chez qui l'on dîne sont rares, mademoiselle, il faut les vénérer. — Dites donc, est-ce vrai qu'elle bat son amant, Augusta? — Devant moi elle ne l'a jamais qu'égratigné, madame. — Ah! ah! quand il sera son mari elle le coupera par morceaux!... Eh bien! un pari! vingt louis que ce mariage-là ne se fait pas? — Laissez donc! Il a lieu demain. — Je ne vous demande pas ça... tenez-vous mes vingt louis? — Je ne les *tiendrais* jamais! — Vous ne... oh! que c'est méchant! monsieur doute de ma parole! — Non je doute de votre porte-monnaie. — Alors vingt baisers, le voulez-vous? — Contre quoi? — Contre un cachemire. — Au moins je suis sûr de gagner toujours quelque chose. J'accepte. — Vous acceptez? Il accepte! Mesdames et messieurs, vous êtes témoins qu'il accepte!

XXII

Comme Trilby montait vivement la rue Saint-Georges, où demeurait Augusta.

Tout entier à une nouvelle combinaison de nœud

de cravate, qu'il avait découverte et qu'il voulait essayer pour son mariage.....

Il n'aperçut pas, sur le trottoir, un porteur d'eau qui arrivait devant lui.

Et il se heurta violemment la figure contre un des seaux pleins que l'Auvergnat portait sur son épaule.

L'Auvergnat cria gare!

—Gare! fit Trilby, avec colère, il est bien temps, animal, maintenant que j'ai le nez en sang!...

Si je ne me retenais!

Mais Trilby se retint.

Et, son mouchoir sur sa figure, il rentra chez sa maîtresse.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? dit Augusta, en voyant le jeune homme s'asseoir à ses côtés en poussant des gémissements sous une batiste à vignettes.

— Ce que j'ai! tiens ce qu'un brigand de porteur d'eau m'a fait!

Augusta poussa un cri d'horreur. Son king's-Charles était affreusement détérioré. Il avait le nez coupé par le milieu comme un chien de chasse d'espèce rare.

— Ah! mon Dieu! fit-elle, mais vous êtes horrible ainsi, mon cher! vous avez deux nez! vous ne

pouvez pas m'épouser avec deux nez! Dieu! que ça vous va mal, ces deux nez! allez donc bien vite faire arranger ça par un médecin!

— Mais, il me semble qu'il serait plus simple d'en faire venir un!

— Du tout! J'attends du monde.

— Quel monde?

— Vous êtes bien curieux!

La tête basse, le cœur serré, Trilby courut chez le premier docteur venu se faire recoudre ses deux nez en un seul.

Quand il revint, en toute hâte, chez Augusta...

— Car ce mot : j'attends du monde! l'avait frappé d'une secrète inquiétude. —

Un fort joli garçon, à la physionomie étrangère, quittait le boudoir de la danseuse.

— Quel est ce monsieur? demanda Trilby à sa maîtresse. D'où sort-il? que veut-il?

— Ce qu'il est? un Havanais, mon bon. D'où il sort? de son hôtel. Ce qu'il veut? m'aimer.

Il y a longtemps qu'il désirait se présenter chez moi.

Et certes, sans votre accident, je ne l'eusse pas reçu.

Mais, comme tout bien réfléchi... — regardez-

moi donc ! Ah ! vous aurez éternellement deux nez, mon cher.

Comme, tout bien réfléchi, — oh ! à quelque chose malheur est bon ! — je crois que notre mariage est une sottise.

Je vous rends votre liberté, Trilby.

Et je me laisserai aimer par mon Havanais.

Adieu, petit.

XXIII

C'est ainsi qu'un Havanais — une espèce de petit chien de la nature du king's-Charles, comme mœurs et comme intelligence, —

Détrôna un jour Trilby.

A quoi tiennent pourtant les destinées humaines !

Perdre une femme parce qu'on a gagné deux nez en rencontrant trop brusquement un Auvergnat !

De colère, Trilby s'en est immédiatement fait *lévrier*.

Quant à Hector Moulin...

Il s'est exécuté. Il a payé le cachemire qu'il avait perdu.....

Et pris, en échange, les vingt baisers.

Morale de cette histoire :

Un king's-Charles ne s'épouse jamais.

IV

LE CHIEN DE BERGER.

I

Jérôme Rustaud, originaire du Limousin, — la patrie de saint Éloi et des maçons, — était venu à Paris, à l'âge de dix-huit ans, et comme la plupart de ses compatriotes, il avait fait ses premiers pas un moëllon sous le bras et une *truellée au sas* sur la tête.

Simple manœuvre d'abord, puis maçon, puis contre-maître, Jérôme Rustaud était enfin passé maître au bout de cinq ans de métier.

Il venait alors d'épouser une brave fille, — née dans le plâtre aussi, — qui lui apportait une petite dot... et *des espérances*...

Des espérances! — Une affreuse antithèse qui signifie, suspendue par un crêpe noir, au bas d'un contrat de mariage :

Quand mon père ou ma mère mourra, nous aurons telle somme de plus dans notre caisse.

Son travail, sa volonté et la dot et les espérances de sa femme aidant, en moins de huit années Jérôme Rustaud fut sur le chemin de la fortune.

Bref, en 1840, c'est-à-dire à vingt-six ans de distance, jour pour jour, de son arrivée à Paris...

En sabots, et avec trois francs en gros sous dans sa poche...

Jérôme Rustaud était un des plus riches, entrepreneurs de maçonnerie de Paris.

Au reste, à ce qu'il paraît, il est avéré que tous les millionnaires ont débuté ainsi!

Voulez-vous posséder des millions? commencez, enfant, par ramasser des épingles.

— Ah! j'oubliais qu'il vous faudra aussi, durant vingt ans, vous lever tôt et vous coucher tard, piocher comme un nègre et ne manger que des pommes de terre, vous priver de tout plaisir, de toute distraction, demeurer indifférent à toutes les jouissances de l'art, sous toutes les formes; demander ce que c'est que M. Molière, supposer que Rossini est un fumiste, vu son nom en *i*, et traiter de devant de cheminée un tableau de Raphaël.

A ce compte...

Et pour peu que les faillites et les banqueroutes vous épargnent encore...

Piquez des épingles sur votre manche, enfant!

Et le Pactole est à vous!

II

En 1840, Jérôme Rustaud, — qui avait, par conséquent, quarante-quatre ans à cette époque, — était un petit homme tout gros, tout rondelet, fort comme un Hercule, simple comme un journaliste de province...

— Qui se figure qu'on s'occupe de ses articles critiques à Paris. —

Au premier abord, comme tournure, Jérôme Rustaud n'avait rien qui surprît.

On le voyait passer devant soi tout blanc, tout poudreux, tout crotté dans ses gros vêtements de drap d'Elbeuf et ses épais souliers à clous...

Et l'on se disait simplement, pour peu qu'on fût physionomiste :

— Voilà un entrepreneur de maçonnerie bien gras!

Mais si, par hasard, on avait occasion de regarder Jérôme Rustaud en face,

Toujours comme observateur, on demeurait étonné de certaine particularité, en forme de virgule, qu'on remarquait alors sur la figure du digne homme.

Et qui se trouvait là, — toute surprise sans doute, elle-même, d'y être.

Comme une épée au côté d'un croque-mort.

Cette particularité, cette virgule, n'était autre qu'une légère mouche sous la lèvre inférieure.

A quel propos l'ancien maçon, qui se faisait régulièrement raser tous les deux jours le reste du visage, conservait-il avec soin ce petit bouquet de poils roux ?

Pourquoi une mouche sans barbe, sans moustaches ? Était-ce un vœu ? Mais un vœu comporte une certaine foi et Rustaud ne croyait qu'aux écus. Était-ce comme ornement ? Oh ! Rustaud n'avait pas la moindre prétention aux effets de physique.

Satanée mouche, va ! que de fois je me suis creusé la tête en la contemplant !

Sans oser jamais demander à Rustaud la cause de son existence !

Après cela, Rustaud n'avait, peut-être, au menton, cette mouche, que parce qu'il voulait avoir une mouche au menton !

Un entrepreneur de maçonnerie peut bien se pas-

ser une fantaisie de ce genre sans en sentir l'inanité, sinon le ridicule...

Nous voyons, chaque jour, tel homme intelligent être bête dans son costume ou sa coiffure....

Qui sera bête de cette façon toute sa vie, sans s'en apercevoir.

III

Deux enfants étaient issus de l'union de Jérôme Rustaud et de Madeleine, née demoiselle Salviat.

Un garçon et une fille.

Le premier était venu au monde neuf mois et un jour après le mariage de ses auteurs.

La seconde avait attendu dix ans pour paraître sur cette terre.

Disons mieux : le garçon était le fait de quelque chose qui ressemblait à un peu de passion ; on n'avait pas songé à lui en le procréant.

La fille, au contraire, était le fruit de mûres réflexions.

Quand on avait vu sa fortune s'arrondir, on avait pu se permettre la paire d'héritiers.

Dès l'âge de huit ans, Joseph Rustaud, fils de

monsieur et madame Rustaud, fut mis au collége.

Le père voulait que *son garçon* ne fût pas un âne comme lui.

— C'était assez bien raisonné pour un ancien maçon. —

Quant à la fille, lorsqu'elle arriva, les deux époux décidèrent qu'ils la garderaient auprès d'eux.

Une fille est toujours utile dans une maison..... Quand ce ne serait qu'à repriser les chaussettes de son père !

Et puis on se saignait pour l'un, on pouvait bien se ménager pour l'autre.

IV

En 1840, voici la description exacte de ce qu'était l'intérieur Rustaud.

Description prise sur nature.

La famille occupait un rez-de-chaussée, au fond de la cour, d'une maison sise en haut du faubourg Saint-Martin.

Ladite maison appartenant à Jérôme Rustaud.

L'appartement se composait de six pièces. Un salon, une salle à manger, une cuisine, la chambre

de monsieur et madame, la chambre de Joseph, la chambre de Gervaise, la petite fille.

Le tout meublé mi en acajou, mi en noyer...

Pas élégamment à coup sûr, mais, cependant, avec quelque recherche du comfortable.

Une domestique, qui couchait dans les combles de la maison, servait ces quatre personnes, à raison de vingt-cinq francs par mois.

Sans vin.

Sans café le matin.

Mais gratifiée d'un jour de sortie toutes les quinzaines.

Dès cinq heures en été, six heures en hiver, Jérôme Rustaud se levait, s'habillait et sortait pour se rendre à ses affaires.

Il ne rentrait qu'à l'heure du dîner, — il déjeunait n'importe où et de n'importe quoi ; — se mettait à table, causait un peu avec sa femme, riait avec sa fille, questionnait son fils sur ses études, — Joseph Rustaud commençait alors son droit....

Puis il lisait son journal, — *la Patrie,* — sur lequel il ne tardait pas à s'endormir.

Et il se couchait enfin, été comme hiver, à neuf heures.

Madame Rustaud était une grande créature maigre, sèche, jaune, exhalant le renfermé dans toute

sa personne, comme tout individu condamné à ne voir le soleil qu'à travers les vitres ; au demeurant une bonne femme, veillant scrupuleusement, du matin au soir, aux intérêts de la maison, c'est-à-dire empêchant que la bonne n'écornât un meuble en balayant ou n'usât trop de charbon dans les fourneaux... Vénérant son mari comme un fétiche et lui obéissant comme à un maître, chérissant ses enfants... c'est-à-dire, s'inquiétant quand l'un d'eux toussait ou ne mangeait pas autant que de coutume...

Une sorte d'ilote enfin, comme on en rencontre tant dans les couches inférieurs de la société, ilote par tempérament, ilote par habitude, par ignorance des choses de ce monde...

Des machines humaines qui fonctionnent jusqu'à ce qu'elles s'usent, sans qu'on s'occupe jamais, tant qu'elles marchent, de la manière dont sont organisés leurs rouages, et quand elles se brisent, du motif qui a amené leur chute.

Quant à mademoiselle Gervaise Rustaud, à ce moment de notre histoire seulement âgée de six ans, c'était une petite fille bien rose, bien joufflue, bien en chair...

Qui faisait *la dinette*, une journée entière, avec une pomme...

Sans qu'on l'entendît broncher.

Une enfant charmante...

Pour des parents qui n'apprécient le bonheur d'avoir leur progéniture à leurs côtés qu'autant que cette progéniture ne troublera jamais ni leur déjeuner, ni leur dîner, ni leur lecture, ni leur sommeil.

V

Reste le fils Rustaud à vous faire connaître.

Joseph Rustaud, au physique, tenait de sa mère.

Il était grand, maigre, fluet.

Au moral, il tenait de certain grand-père, — qu'il n'avait jamais connu pourtant, — le père de Jérôme Rustaud, mort à Limoges peu de temps après que ce dernier fut venu à Paris...

Et lequel grand-père, homme intelligent d'ailleurs, avait eu toute sa vie autant de propension à faire rouler l'argent...

Que Jérôme Rustaud, son fils, devait montrer, plus tard, de passion à encaisser soigneusement et indéfiniment les bénéfices de son travail.

Joseph Rustaud était donc né prodigue à l'instar de son grand-père.

Et que cette affinité psychologique, de grand-père à petit-fils, ne vous surprenne pas.

On a remarqué que, dans une famille où elle a fait élection de domicile, la goutte sautait toujours de deux en deux générations.

Pourquoi n'en serait-il pas de même d'une vertu, d'un vice, d'un défaut ou d'une qualité héréditaires ?

Le proverbe : *A père avare fils prodigue*, n'est pas complet ; il devrait avoir cette seconde partie :

Et *à père prodigue fils avare.*

Ainsi de suite jusqu'à la fin des siècles.

VI

Tant qu'il était demeuré au collége, Joseph Rustaud n'avait guère pu faire preuve de ses aptitudes ardentes vers l'art, assez facile au reste, de faire sauter les écus.

De huit à douze ans, alors, il n'avait possédé que quinze sous, et de douze à seize, qu'un franc cinquante par semaine,

Pour ses menus plaisirs.

Ce n'était donc pas la possession de ces richesses qui avait pu apprendre à l'enfant la prodigalité.

Mais quand, ses études achevées,—et au bout de

quelques mois de vacances, — Joseph Rustaud, — dont son père voulait faire un avocat, — fut mis par ce dernier, — autant pour suivre honorablement ses cours que pour tenir dignement sa place parmi ses camarades de l'école de droit, — à la tête d'une pension de cent francs par mois...

— Et notez que Joseph était, outre cela, logé, nourri et blanchi à la maison paternelle.

Les cent francs par mois n'étaient que pour son habillement, ses livres et ses cigares...

Ou autres passe-temps... —

Joseph Rustaud, d'abord émerveillé à l'aspect de cette splendide pile d'argent que son père lui mettait régulièrement dans la main, chaque premier du mois...

Joseph Rustaud, obéissant à ses instincts, commença, peu à peu, à trouver que cette magnifique pile n'avait que des proportions assez exigües...

A en juger par la manière rapide dont elle diminuait sous ses doigts.

Bientôt, pour obvier à la modicité de ses moyens, modicité d'autant plus fâcheuse que ses désirs prenaient chaque jour plus d'ampleur, Joseph en vint aux emprunts...

Bref, à la fin du mois de février 1840, c'est-à-dire en moins de quatre ans depuis sa sortie du collége,

Joseph avait contracté de toutes parts, — au café, chez son tailleur, chez son bottier...

Et chez certain usurier bien connu du quartier latin...

Environ cinq mille francs de dettes.

Ce n'était pas encore trop monstrueux sans doute, direz-vous, pour un jeune homme dont le père possédait déjà, alors, près de vingt mille livres de rentes !

Vous avez raison; mais quand ce père aux vingt mille livres de rentes ne dépense pas deux sous par jour en dehors de sa maison...

Pour s'acheter un cure-dents.

Comment supposez-vous qu'il doive prendre la plaisanterie des cinq mille francs de dettes de son fils...

Dans des cafés...

Et chez des usuriers ?

Vous allez voir ce que fit Jérôme Rustaud.

VII

J'ignore par quel concours de circonstances fâcheuses Jérôme Rustaud fut mis au courant des désordres de son fils...

Ce que je sais seulement, c'est qu'un jour l'entrepreneur rentra chez lui, contre l'ordinaire, deux heures avant de dîner.

Il avait le visage rouge et boursoufflé, les yeux étincelants, les sourcils rapprochés de l'homme en proie à une sourde colère.

— Madeleine, fit-il, avec un geste brusque, à sa femme, — qui le regardait, tout étonnée de le voir sitôt, assise avec sa bonne et sa fille près de la fenêtre de la salle à manger.

L'esclave se leva et suivit son maître.

Sais-tu ce que j'ai appris ce matin? poursuivit Jérôme Rustaud quand il fut seul avec sa femme, eh bien! notre fils est un chenapan, un drôle, un misérable, qui mourra sur l'échafaud si je n'y mets bon ordre tout de suite.

— Ah! mon Dieu! exclama la pauvre mère.

— Il n'y a pas de : Ah! mon Dieu! ce que je te dis là est la vérité pure; au lieu de travailler, de *bûcher* à son école, comme un honnête garçon qu'il devrait être, monsieur joue au billard toute la journée, gobichonne chez les traiteurs, va au spectacle chaque soir et vit avec des femme... oui... oui! vit avec des femmes!

Quand nous le croyons tranquillement couché

dans sa chambre, monsieur s'en va, la nuit, chez une baladine, sa maîtresse !

— Ah ! mon Dieu ! répéta Madeleine, que ce mot *baladine* frappa plus que tout le reste.

Quoiqu'elle ne ne le comprît pas.

— Heureusement, continua Jérôme Rustaud, qu'il est encore temps d'arrêter monsieur notre fils sur la mauvaise route qu'il a prise !

Je n'ai pas envie d'avoir un garçon qui me ruine !

Je n'ai pas envie d'avoir travaillé toute ma vie et de travailler encore tous les jours, pour qu'un de ces matins ces corbeaux d'huissiers me tombent sur le dos...

Par la faute d'un gueux sans corps ni âme.

Je lui avais choisi un beau métier.

Il n'en veut pas... puisqu'il ne travaille pas !

Eh bien !

— Eh bien ? murmura la mère.

— Eh bien ! il sera ce qu'il voudra un jour... quand la raison lui sera venue...

En attendant, il mangera de la vache enragée.

— Mais, fit timidement la mère, mais... mon ami... tu ne comptes pas pourtant empêcher absolument Joseph de continuer ses études ?

Jérôme Rustaud devint ponceau.

— Ses études ! beugla-t-il, ses études ! Qu'est-ce

que tu me chantes, toi, avec ses études ! Puisqu'il ne s'en occupe pas, encore une fois, de ses études, à quoi veux-tu que ça serve de le laisser continuer ses études ?

— Mais...

— Allons, silence ! on ne te demande pas ton avis !

Tu sais bien que lorsque j'ai quelque chose dans la tête, ça y est !

Retourne à ton ouvrage !

Quand monsieur notre fils va rentrer, tu verras comment je le recevrai !

VIII

Les anciens disaient :

Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre.

J'ignore si Jupiter voulait perdre Joseph Rustaud.

Mais, ce qu'il y a de positif, c'est que, ce jour-là, Joseph était fou...

Fou d'amour !

Si fou, qu'il en avait oublié, toute la journée, l'école de droit.

Et, quand trois heures avaient sonné...

Qu'il avait l'habitude, depuis quatre ans, sans y avoir manqué une seule fois...

De dîner tous les jours à la table paternelle.

Ah ! si Joseph n'eût pas ajouté à toutes ses fautes, ce jour-là, celle de se faire vainement attendre à dîner...

Par un père qui laissait couver, depuis le matin, contre lui, l'explosion de sa colère !

Qui sait ! mon Dieu, peut-être cette explosion se fût-elle passée en bruit, en cris, en injures...

Sans rien briser, sans rien anéantir !

Mais Jérôme Rustaud avait mangé sa soupe froide, en attendant son fils.

Son bœuf desséché... en attendant son fils.

Et ses épinards brûlés... en attendant son fils.

Le dîneur ne se connaissait plus, l'entrepreneur de maçonnerie était exaspéré, le père n'avait plus la tête à lui !

— Ah ! s'écria-t-il, au moment où on lui servait son café...

— Tari de moitié, parce qu'il bouillottait depuis deux heures. —

— Ah ! ce monsieur se moque de moi, encore !

Ah ! notre cuisine ne lui convient plus, sans doute !

Eh bien! je m'en vais lui en donner une autre, de cuisine!

Dans une gamelle!

Et, prenant son chapeau :

— Il faut que je le trouve, et je le trouverai, dit-il.

Et il sortit précipitamment.

IX

A cette époque le théâtre Beaumarchais était ouvert.

Ne riez pas! ça lui arrive quelquefois d'ouvrir, quoiqu'il lui arrive plus souvent de fermer.

Pauvre théâtre Beaumarchais, ce n'est pas une raillerie que je t'adresse, au moins! Je ne saurais, sans ingratitude, railler ces planches qui me furent si souvent hospitalières et sur lesquelles j'obtins des succès... que d'autres planches, plus ou moins élevées, ne m'eussent certes pas rendus aussi faciles!

Que certains de mes confrères fassent donc fi! de toi, Beaumarchais, toi dont l'affiche a compté, pourtant, comme une autre, bien des noms célèbres!

Toi qui as donné au monde théâtral plus d'artistes de talent...

Que toute la province réunie...

Ah ! si je voulais conter pourquoi tel qui semble te mépriser si haut devrait au moins, par pudeur, se taire sur ton compte !

C'est que je connais à fond ton histoire, pauvre petit théâtre !

Mais n'appelons pas contre nous les grincements de dents de tous ces petits grands hommes...

Qui n'en ont pas déjà trop, de dents, pour mordre...

Théâtre Beaumarchais, je termine par un souhait à ton adresse :

Puisses-tu, un jour, comme ton confrère, jadis, en moqueries, l'Odéon, t'épanouir à la douce chaleur d'une petite subvention !

— Rien qu'un billet de mille francs par mois ! —

Et devenir une école de drame.

Et l'on verra quels services tu saurais rendre !

X

Pardon de la digression, lecteur.

Tout ceci était pour vous dire que la *baladine*, dont Joseph Rustaud était amoureux, était une petite actrice de Beaumarchais.

C'était avec Finette que Joseph passait tous ses moments, diurnes ou nocturnes, depuis un mois.

C'était avec Finette qu'il allait, chaque soir, au théâtre — quand elle n'était pas occupée au sien.

C'était pour Finette qu'il s'était endetté un peu plus.

C'était pour Finette qu'il avait négligé, ce jour-là... — ô malheur ! — les épinards paternels !

Finette n'était pas jolie, cependant.

Mais un homme de vingt ans ne trouve-t-il pas jolies toutes les femmes ?

Finette était brune ; je pourrais même dire noire... à rendre jalouse une Africaine !

Mais il y a des brunes, des noires même, très-séduisantes !

Eh ! mesdames, au teint de lys et de roses, ne vous en déplaise, l'ébène trouve aussi ses adorateurs...

Voire même ses poëtes...

A preuve ces jolis vers inscrits par le chevalier de Morangles sur l'album d'une négresse :

Qu'importe la couleur, si la forme divine,
Sous tes voiles jaloux, se sent ou se devine,
Et si, de la beauté, le charme souverain
Se révèle aussi pur dans le marbre ou l'airain.
Comme nous, amoureux des voluptés secrètes,
Eros préfère aux lys les noires violettes !...
Et, négligeant d'Iris les attraits captieux,
En touchant au bonheur, Vénus ferme les yeux.

XI

Joseph, à la suite d'un modeste dîner avec elle dans un modeste restaurant du quartier Saint-Antoine, avait accompagné Finette — qui jouait, ce soir-là, — à son théâtre.

Assis à l'orchestre il s'était enivré, pendant quelques heures, de cette joie si délicieuse pour tant d'amants...

— Qu'ils la savourent à Beaumarchais, dans une stalle au velours rapé, ou dans un commode fauteuil, à l'Opéra : —

La joie de voir la femme aimée déployer ses talents ou ses charmes, dans un joli costume...

Devant un public plus ou moins *idolâtre.*

Sa tâche accomplie, Finette s'était, en un clin d'œil, déshabillée, pour rejoindre son Joseph !

C'est que Finette l'aimait véritablement, son Joseph !

Quoiqu'il n'eût pas le sou.

Il est vrai que Finette n'était encore qu'une actrice de Beaumarchais.

Et qu'elle n'avait que dix-sept ans.

Bras dessus, bras dessous, bien serrés l'un contre

l'autre, Joseph et Finette s'en allaient, par les boulevards, se parlant bas, comme deux amoureux qu'ils étaient...

Désireux d'être déjà rentrés dans cette petite mansarde de la rue Vendôme...

Où le soleil ne pénétrait jamais...

Mais où, depuis quelque temps, le bonheur rayonnait toujours.

Hélas! trois fois hélas!

Nos pauvres enfants ne se doutaient pas qu'un courroux terrible — le courroux d'un père! — suivait, à ce moment, leurs tendresses à la piste!

Depuis leur sortie du théâtre.

Ah! un père — même maçon, — est bien adroit, décidément, quand il s'agit, pour lui, de remettre son fils dans le chemin de l'honneur!

Comme Joseph et Finette s'arrêtaient devant le n° 7, rue Vendôme...

La maison à la mansarde...

Comme Joseph, poussant une porte cochère, s'apprêtait à faire passer sa belle devant lui...

Tout à coup il jeta un cri de surprise et de douleur, tout à la fois.

Cinq doigts de fer l'avaient saisi brutalement par le bras.

Il se retourna pour faire face à son agresseur...

Mais sa main levée retomba aussitôt... Le cri qui allait lui échapper s'éteignit dans sa gorge...

Son père était devant lui !

— Ah ! ah ! s'écria Jérôme Rustand, — en faisant pivoter le jeune homme comme un simple tonton, — ah ! tu vis avec des femmes ! ah ! tu entretiens des femmes ! ah ! tu t'endettes pour des femmes !

Ah ! cette donzelle !

Je ne sais ce qui me retient...

Et Jérôme Rustaud fit un pas vers Finette, demeurée immobile et stupéfaite.

Mais Joseph s'élança, plus vivement que son père, vers la jeune fille.

— Va-t'en ! s'écria-t-il en la poussant sous la porte cochère entr'ouverte.

Finette disparut. La porte se referma. Le père et le fils étaient seuls, en présence.

Jérôme Rustaud laissa échapper un ricanement.

— Saprelotte ! fit-il, tu as peur pour tes amours, à ce qu'il paraît, mon garçon !

— J'ai peur qu'un moment d'emportement ne vous fasse commettre quelque action que vous vous reprocheriez ensuite.

Oui, mon père.

Le père marcha sur le fils.

— Tu veux me faire de la morale, je crois, gredin!

Le fils ne répliqua pas.

— Allons! suis-moi, ce n'est pas dans la rue qu'on lave son linge sale!

Jérôme Rustaud marcha devant.

Joseph jeta un regard, en haut, sur la mansarde, — le nid d'amour.

Une seconde, il hésita à obéir à son père...

Mais une seconde seulement.

Quand, au bout de quelques pas, Jérôme Rustaud tourna la tête, son fils était derrière lui.

Le père et le fils marchèrent ainsi, depuis la rue Vendôme, jusqu'au haut du faubourg Saint-Martin, sans échanger une parole.

L'un ruminait sa colère.

L'autre s'armait de courage pour recevoir, sans broncher, le coup, quelque cruel qu'il pût être.

Madeleine Rustaud avait attendu le retour de son mari et de son fils.

En les voyant paraître ensemble, la chère femme eut un mouvement de joie.

Mais la contenance sombre de son mari, la pâleur de son enfant brisèrent, dans son élan, ce geste tout instinctif.

L'ilote comprit qu'il lui était défendu de se réjouir.

Cependant Jérôme s'assit dans le salon.

— Monsieur, dit-il à Joseph, — avec un accent qui ne manquait pas de certaine solennité, — monsieur, j'avais voulu faire de vous un honnête homme... et un homme utile....

Vous ne nierez point que, pour arriver à cette fin, je ne vous aie donné l'exemple, d'abord...

Et les moyens, ensuite?...

Joseph inclina la tête.

— Et, pourtant, comment me récompensez-vous de mes peines? poursuivit Jérôme.

A quoi sert tout l'argent que j'ai dépensé pour vous depuis votre enfance?

Tout l'argent que je dépense encore?

Puisque vous ne travaillez pas.

Pis que cela, puisque vous vous conduisez mal.

Joseph garda le silence.

— Vous ne répondez pas, reprit Jérôme, très-bien! C'est-à-dire, sans doute, que vous trouvez justes mes reproches?

Il y avait, en effet, un peu de cette conviction de la part du jeune homme.

Mais le motif pour lequel il se taisait reposait, surtout, sur cette pensée, que tout effort qu'il tenterait

pour atténuer ses torts, aux yeux de son père, serait inutile.

Joseph connaissait bien son père.

Condamné d'avance, il le savait, il s'était donc aussi résigné d'avance.

Sans vouloir s'abaisser à un mot de justification ou de prière.

S'abaisser! comme si un fils pouvait s'abaisser devant son père!

Mais voilà ce qu'enfantent ces paternités au front et aux lèvres de marbre!

A force de faire douter de leur cœur...

Elles finissent par empêcher, à l'occasion, des cœurs aimés, pourtant, de voler vers elles.

Jérôme Rustaud se leva, le sang dans les yeux...

Le silence de son fils l'irritait davantage. Non pas, Joseph l'avait deviné, — non pas qu'il eût été disposé, un instant, à pardonner, si Joseph l'eût supplié!

Jérôme Rustaud se faisait des résolutions inébranlables...

Comme les maisons qu'il bâtissait.

Mais parce qu'il croyait voir une bravade insolente, là où il n'y avait, en réalité, qu'une soumission orgueilleuse.

— Allons! dit-il, d'un ton amer, en frappant sur

l'épaule de Joseph, je suis bien aise, du moins, garçon, que tu conviennes ainsi, à ta façon, de tes fautes...

Ça me prouve que tu sauras, aussi résolument, en supporter la punition.

Et cette punition, la voici :

C'est dans quinze jours, tu le sais, que tu tires à la conscription, l'ami. Or, il était convenu, hier encore, que s'il prenait un mauvais numéro, je devais, tout naturellement, acheter un remplaçant à l'avocat.

Maintenant, minute ! c'est une autre paire de manches...

Puisqu'il n'y a plus d'avocat, je n'achète plus de remplaçant, maintenant, moi !

Mieux que cela !

Bon ou mauvais, quel que soit le numéro que tu amènes, tu seras soldat, tu entends...

Je le veux !

Joseph chancela et blêmit.

Quelque sévère qu'il eût supposé la punition que lui réservait son père, il faut l'avouer, il ne se l'était pas encore imaginée de cette force-là.

Madeleine se prit à pleurer dans un coin.

Jérôme Rustaud feignit de ne pas entendre les

sanglots de sa femme, mais il fut ravi de montrer à son fils qu'il s'apercevait de son émotion.

— Ah! ah! fit-il, ça n'a pas l'air de t'amuser, garçon, mon idée de te faire soldat.

— Mon père, murmura Joseph, — dont toute l'assurance s'évanouit devant cette pensée : ne plus revoir Finette! — Mon père! me permettez-vous un mot, un mot seulement?

— Comment donc! un mot, trois mots, dix mots... pourvu qu'ils ne soient pas trop longs, pourtant, parce que je veux aller me coucher. Je travaille, moi, et je suis fatigué.

— Eh bien! mon père, fit Joseph, je trouve, puisque vous me permettez de vous le dire, que tuer l'avenir d'un homme parce qu'il aime... c'est bien rigoureux de la part d'un père!

— Bien rigoureux! vocifèra Jérôme, en bondissant jusqu'à son fils, ah! drôle! ah! misérable!

Tu te redresses, enfin, serpent!

Bien rigoureux! Eh bien, moi, je trouve que j'ai été trop bon, au contraire, de ne t'avoir pas cassé bras et jambes quand je t'ai surpris, tout à l'heure, auprès de ta baladine!

Avec qui tu mangeais l'argent que tu me volais!

— Mon père! fit le jeune homme, en relevant la tète.

— Qu'est-ce que c'est! hurla le maître-maçon, qui sentit une menace dans un mouvement de désespoir.

Et il leva le poing sur son enfant.

— Jérôme! s'écria Madeleine, retrouvant, par hasard, à cette heure suprême, un cri de mère.

Jérôme ne frappa point. Il considéra, une seconde, cette jeune tête immobile et fière encore; cette femme agenouillée à quelques pas....

Puis il se dirigea lentement vers la porte, et avant de sortir :

— Oui, je le veux! tu seras soldat! dit-il à son fils.

— Soit! mon père, répliqua le jeune homme, d'une voix sourde, je serai soldat.

Mais, plaise à Dieu que vous ne vous repentiez pas, un jour, d'avoir été si impitoyable pour votre enfant!

XII

A un mois de distance de cette soirée, Joseph Rustaud partait pour Boulogne, simple fusilier dans l'infanterie de ligne.

L'histoire ne dit pas si Finette mourut de chagrin, à la suite du départ de son amant.

Dénoûment peu probable, au reste.

Mais, ce que dit l'histoire, c'est que Madeleine Rustaud pleura, de toutes ses larmes, sa séparation d'un enfant...

Que la pauvre mère ne devait plus revoir.

Joseph était parti au printemps.

Dans le courant de l'automne, un matin que Jérôme Rustaud s'apprêtait à se rendre à ses travaux.....

Une lettre du ministère de la guerre arriva, cachetée de noir, au maître-maçon.

Et après avoir lu cette lettre, Jérôme Rustaud tomba anéanti sur un siége.

En promenant, autour de lui, des regards d'épouvante, comme s'il eût vu, sur les murs, en caractères de feu, ces mots fatidiques dont il se souvenait alors :

« Plaise à Dieu que vous ne vous repentiez pas, un jour, d'avoir été si impitoyable pour votre enfant ! »

Son enfant était mort.

Mort à l'hôpital, en huit jours, d'une fluxion de poitrine.

XIII

Dix ans se sont écoulés, depuis les événements que nous venons de raconter.

Nous sommes dans une rue sombre, sale, étroite.

La rue des Fossés-du-Temple.

Il est deux heures de l'après-midi.

A quelques pas de la porte particulière d'un de nos plus petits théâtres, une voiture élégante — attelée de deux chevaux, cocher à livrée bleue, — stationne depuis déjà près de vingt-cinq minutes.

Dans cette voiture il y a un gros homme, d'une cinquantaine d'années...

Qui lit un journal...

En s'interrompant à chaque seconde, dans sa lecture, pour lancer un coup d'œil sur cette porte des artistes...

Qui tarde tant à s'ouvrir sur *elle.*

Enfin, la voilà! le gros homme devient radieux.

Comme un chat qui voit venir sa pâtée.

Elle, c'est une femme de vingt-cinq à vingt-huit ans, grande, mince, un peu sèche... pas jolie, pas fraîche, l'air peu aimable, plutôt, même, impertinent...

Mise d'ailleurs avec un luxe éblouissant... un luxe de femme entretenue d'hier.

Elle a sauté dans la voiture près du gros homme.

— Je t'ai fait attendre, mon *loulou*, lui dit-elle, ce n'est pas ma faute... on n'en finissait pas de répéter!

Mais, aussi, je suis libre, maintenant, toute la journée et la soirée! nous pouvons aller où nous voudrons!

— Eh bien! décidément, où allons-nous alors? Est-il convenu que nous voyons à Nogent s'il y a quelque chose qui te plaise?

— Oui, oui, voyons à Nogent! Fœdora m'a dit que j'y trouverais mon affaire.

Une maison à deux étages, toute meublée, un jardin de huit arpents...

La vue sur la rivière.

Et tout cela pas trop cher..... vingt-huit mille francs, n'est-ce pas, ce n'est pas trop cher, gros loulou?

— Dame, si ça te plait!

La voiture roule sur les boulevards, traverse le faubourg Saint-Antoine, Saint-Mandé, le bois de Vincennes...

Nos voyageurs sont, enfin, à Nogent-sur-Marne.

On s'informe de la rue où se trouve située la maison qu'on va voir...

C'est de ce côté; la voici; on y entre...

Loulou donne le bras à sa chère Faustine... — C'est le nom de l'actrice.

Et Loulou veille à ce qu'en marchant Faustine ne heurte pas ses pieds mignons contre quelque grossier caillou.

En parcourant ce parc, qui va lui appartenir, en respirant le parfum de ces fleurs, qui vont être siennes... en examinant, petit à petit, cette charmante habitation où, demain, elle pourra dire : je suis chez moi...

C'est singulier, mais Faustine semble plus jolie que lorsqu'elle sortait tout à l'heure de la répétition.

C'est que, tout à l'heure, Faustine — qui ne considère l'art que comme un moyen, — s'ennuyait.

Tandis que, maintenant, elle est heureuse.

Et Loulou, quelle espèce d'homme est-ce ?

— Assez laide, une physionomie commune, une mise plus que simple, de grosses bottes, pas de gants, un chapeau bossué, des pieds énormes, des mains affreuses... une démarche de charcutier qui sort le dimanche...

Et, par-dessus tout cela, exhalant une odeur de

pipe, dans toute sa personne, à renverser vingt-cinq petites maîtresses à quinze pas.

Le jardinier, chargé de faire visiter la maison de campagne, a rempli sa mission en paysan qui a promesse, au bout de ses peines, s'il réussit, d'une dizaine de louis.

Faustine est enchantée de tout ce qu'elle a vu.

Elle brûle de posséder sa *propriété...*

Loulou, sur un clignement d'yeux de sa dame, a donné cent sous au cicérone, en prenant, en échange, l'adresse du notaire auquel il faut s'adresser à Paris, pour l'achat de l'immeuble.

On remonte en voiture et l'on retourne à Paris.

Chemin faisant, Faustine est ravissante avec son loulou ; ce sont des *m'amours,* des *bécots,* des *ronron,* à n'en plus finir. Loulou se laisse bécoter, adorer, ronroner en faisant le gros dos.

Comme on approche de la rue Lepelletier où demeure Madame...

—Tu ne sais pas, chéri, dit-elle à son compagnon, me doutant bien que tu ne me refuserais pas un cadeau que je rêvais depuis si longtemps, j'ai invité quelques personnes à dîner avec nous, ce soir... car tu me restes à dîner, n'est-ce pas ?

— Oui, mais qui as-tu donc invité ?

— Oh ! des femmes, rien que des femmes ! D'a-

bord, je ne connais pas d'hommes, et puis, j'en connaîtrais... est-ce que je voudrais être désagréable à mon loulou ! qui est si bon, si *nantil* pour moi !

Hum ! gros jaloux, va ! comme si l'on ne se reprocherait pas, toute sa vie, de tromper un amour d'homme pareil !

Mais aussi, vous, monsieur, tâchez de ne pas trop faire le galant avec mes amies, hein ! ou je vous arrache les yeux !

C'est que ça vous est arrivé déjà !

Ces dames ne seraient pas fâchées de me prendre mon loulou, si elles pouvaient !

Loulou essaye de grimacer une mine libertine...

Qui lui sied comme une rose sur la tête d'un âne.

L'appartement de Faustine, rue Lepelletier, a coûté vingt-cinq mille francs à Loulou.

C'est vous dire, je pense, qu'il est assez proprement meublé.

Loulou, marchant sur ces tapis d'Aubusson ou s'asseyant sur ces causeuses de brocard, ressemble à une mouche dans de la crême.

Mais le dîner est servi ; quatre piquantes filles sont assises à la table de Faustine, jacassant, bavardant, pépiant, sans paraître se souvenir, la plupart du temps, que Loulou est au milieu d'elles...

Il est vrai que Loulou — que sa maîtresse accusait de faire le galant avec ses amies, — n'ouvre la bouche, tout le temps du dîner, que pour manger.

Au café, ces dames se livrent à la cigarette de Maryland.

Loulou a tiré de sa poche une atroce pipe, courte, noire, suintant par tous les pores le jus de tabac ; — ce qu'on appelle vulgairement un brûle-gueule, — il la bourre de caporal et, bientôt, des bouffées épaisses de fumée emplissent la salle à manger...

Pas une de ces dames ne se permettrait de tousser, pourtant, tandis que Loulou fume.

Enfin, elles se lèvent, les unes vont au théâtre, les autres au bal.

— Et toi, petite, que fais-tu, ce soir? disent-elles à leur hôtesse.

— Moi, répond Faustine, en souriant au fumeur, je reste ici avec mon loulou!

XIV

Ah! mademoiselle Faustine! mademoiselle Faustine! il faut que vous aimiez terriblement les voitures à deux chevaux, les beaux appartements, les diamants et les maisons de campagne.

Car, quoi que vous fassiez, vous ne me persuaderez jamais que vous aimiez votre Loulou!

O honte! et cette femme a été passionnément adorée d'un jeune homme de lettres... aussi beau... aussi distingué... ausi spirituel...

Que Loulou est commun, laid, et bête!

Mais l'homme de lettres n'avait que sa plume à mettre dans les cheveux de Faustine, lui!

XV

Mais il est neuf heures; Loulou s'endort toujours à neuf heures...

Vénus, elle-même, descendît-elle de l'Olympe pour prier le maçon de veiller encore.

Un adieu à Faustine.

Et il s'en va se coucher.

Il pleut, il vente, il fait un temps horrible.

Mais Loulou ne veut pas prendre de voiture; ça coûte de l'argent, une voiture!

Ruisselant d'eau, crotté jusqu'à l'échine, il arrive chez lui.

Loulou a une femme et une fille... — car Loulou est marié.

Il dit à peine bonsoir à sa femme, — habituée, d'ailleurs, à ce qu'il la traite ainsi.

Il se laisse donner un baiser timide par sa fille.. une pauvre jeune personne de vingt ans.

Qu'il songera, peut-être, à marier un de ces jours qu'il n'aura rien de mieux à faire.

Ah ! j'oubliais :

Et si Faustine lui laisse de quoi marier sa fille !

XVI

Ce Loulou, vous l'avez reconnu, n'est-ce pas ?

— C'est Jérôme Rustaud ?

— Oui, c'est Jérôme Rustaud.

— Mais vous vous trompez ! comment ! ce Rustaud, jadis si laborieux, si rangé, si économe, si avare même, ce serait cet homme que vous venez de nous montrer, achetant des villas de vingt-huit mille francs à une actrice !

— Rien de plus vrai ! Ce Rustaud, jadis si rangé, si laborieux, si économe, si avare, même...

Ce Rustaud qui envoyait son fils mourir à l'hôpital, parce que son fils dépensait cent sous par jour avec une *baladine* !

C'est le Rustaud qui entretient aujourd'hui, une

baladine, à son tour, mais à raison de vingt mille francs par an, lui !

C'est le Rustaud qui donne à sa maîtresse des chevaux, des voitures, des domestiques...

Un mobilier qui sort des magasins de *Monbro.*

Et une maison à la campagne.

— Comment cela s'est-il fait ?

Bien simplement, allez !

XVII

On connaît peu les chiens de berger, à Paris.

— D'abord, parce que, de sa nature, cette espèce de chiens ne se soucie guère de se montrer en public.

Et puis, parce que ces dames, à qu'ils appartiennent, n'en font point parade.

C'est tout au plus si elles le laissent voir, quelquefois, à une ou deux amies intimes. —

Cependant les chiens de berger sont plus communs qu'on ne pense.

Après avoir travaillé trente ans de sa vie...

Et, presque toujours, possédant, alors, une famille qui a partagé scrupuleusement, jusque-là, ses peines, ses fatigues et ses petits plaisirs...

Un jour, tel charpentier, tel maître-maçon, tel paveur enrichi, qui s'est, par hasard, fourvoyé à l'orchestre d'un petit théâtre, se prend, en regardant jouer quelque actrice de troisième classe — il n'oserait pas lever les yeux trop haut, — ou quelque lorette, — de quatrième catégorie, — assise à ses côtés...

A se dire : Tiens ! tiens ! ça doit être drôle, une femme comme ça !

Le lendemain, le charpentier, maçon ou paveur, en question, confie, en se rendant à son ouvrage, à un ami, la pensée qui lui est venue au théâtre, la veille.

L'ami, qui se trouve, justement, être un gaillard très-amateur du beau sexe.

L'ami — qui possède une maîtresse, — sans que personne dans la *partie* s'en doute ! — Il ne faut pas que les plaisirs nuisent aux affaires. —

L'ami, — enchanté de faire preuve de sa supériorité galante, en face d'un profane qui désire passer néophyte.

L'ami se hâte de répondre à ce dernier :

— Cette petite t'a plu, mon vieux ! Ah ! gredin ! toi aussi, tu en as plein le dos de la soupe et le bœuf !

Tiens ! au fait, nous sommes assez riches, pas vrai, pour nous amuser aussi à la friandise !

Eh bien ! qu'est-ce que tu dirais si, demain, je te faisais collationner avec ta passion ?

— Pas possible !

— Pas possible ! eh ! bêta ! parce qu'il ne sait rien il se figure que les autres ne peuvent rien savoir !

Veux-tu venir demain, dîner avec moi, Bineteau et Cannet ?

— Comment ! Bineteau... et Cannet !

— Non ! ils se gênent ! Tiens ! Bineteau, sa femme n'a plus de cheveux, et Cannet est veuf, lui !

Voyons ! viendras-tu ?

Nous dînons à six heures, chez Deffieux.

Si tu dis oui, je me charge de t'avoir ta dulcinée...

— Oui.

— A demain, donc ! A cette heure, combien que tu veux me vendre ta chaux, décidément ?

XVIII

L'ami ne s'est pas trop avancé près de son camarade.

Le lendemain, en arrivant chez Deffieux, ce dernier, indépendamment des maîtresses de ses confrères, aperçoit aussi cette jeune femme qu'il a reluquée la veille.

Oh! ces dames savent si bien se prêter aide et protection entre elles.

Il y donc là, dans ce cabinet de restaurant, quatre femmes, presque toutes gentilles, quelquefois jolies, toujours élégantes...

Et quatre hommes, presque tous laids, quelquefois affreux, toujours mal mis.

La conversation, qui se tient à ce dîner, ne s'analyse pas.

C'est un mélange de jurements et de mauvais calembours, de coups de poing sur la table et de baisers peu discrets, de plats propos et de gros rires.

Et ces dames trouvent ces messieurs charmants!

Et elles font parfaitement leur partie dans ce concert hétérogène!

Au dessert, excité par le vin, les mets, la lumière, les vas-y donc! de ses amis, le débutant s'est lancé... il fait, tout bas, des propositions à sa belle.

Celle-ci l'écoute en souriant.

— On verra, lui dit-elle.

Oui, l'on verra d'abord le chien de berger mar-

chander, à sa conquête, une piètre robe de moire antique qu'elle lui demande...

Après cette robe, il lui marchandera encore un manchon.

Mais si la sirène est adroite — au bout de six semaines de connaissance, au plus, — son chien de berger sera dressé !

Il conservera toujours son air rogue, sa mise négligée et, dans la poche de sa redingote, son éternelle pipe...

— Mais madame s'est nourrie de cet axiome : on ne décrasse pas un nègre.

Elle laisse donc son nègre tel qu'il est... au physique. —

Mais au moral ! oh ! c'est autre chose !

Le chien de berger était avare. La passion l'a rendu prodigue.

Il gardait quelques ménagements avec son passé, voilà qu'il le foule aux pieds.

Femme, enfants, il néglige, il abandonne tout, maintenant, pour sa maîtresse !

— Mais si je dépense tant d'argent, se disait-il la veille encore, il faut, au moins, que je continue d'en gagner beaucoup !

Ah bien ! oui ! sachez donc travailler encore quand on vous a si bien enseigné la paresse !

Demain le chien de berger aura un rendez-vous sérieux.

Il l'oubliera à table.

Ou dans un boudoir.

XIX

Comment finissent les chiens de berger ?

Quelques-uns, tranquillement, dans leur lit.

Laissant peu de chose, après eux...

Mais, du moins, n'ayant jamais connu ni le déshonneur, ni la ruine.

Quelques autres, au contraire...

Exemple : Jérôme Rustaud.

En six ans, Jérôme Rustaud avait mangé toute sa fortune, — toute sa fortune, entendez-vous! rentes et biens fonds, — avec Faustine.

Quand son chien de berger ne lui fut plus bon à rien, naturellement Faustine le mit à la porte.

Chassé par l'Amour, Jérôme Rustaud se tourna vers Bacchus.

C'était Madeleine, sa femme, et Gervaise, sa fille...

— Devenues, l'une femme de ménage et l'autre couturière. —

Qui fournissaient, à tour de rôle, de leur chétive bourse, aux libations de l'ivrogne.

XX

De même que son fils, Jérôme Rustaud est mort à l'hôpital.

Seulement, quelle différence entre ce lit d'hospice où le jeune soldat s'éteignait, sa main dans la main d'un ami!...

Et souriant aux consolations de la religion...

Et cette couche où seul, abruti, idiot...

Cet homme qui avait possédé un million...

Rendait l'âme, en demandant : à boire!

Avis aux chiens de berger.

Puisque ces dames vous permettent de fumer la pipe auprès d'elles...

Mais, malheureux, gardez-vous donc toujours, au moins, quatre sous pour vous acheter du tabac.

V

LE LÉVRIER ET LE ROQUET.

I

Approchez, Bob, mon svelte lévrier.

Et toi, eh! Toto! attends, roquet, je m'en vais te faire te cacher sous les meubles!...

Causons un peu tous trois, s'il vous plaît, messieurs.

Car il m'est revenu que vous vous conduisiez d'une façon assez légère!

Quant à toi, Toto, que tu ne sois qu'un vaurien, cela ne m'étonne pas!

— Physiquement et moralement, tu représentes si peu! —

Né dans la loge d'un portier, tu as fait tes études à la *mutuelle*...

A seize ans tu jouais la comédie à la salle lyrique...

A dix-sept ans, tu essayais d'écrire de méchants petits articles, dans un mauvais petit journal, dirigé par un féroce petit monsieur porteur de grosses moustaches et d'un très-léger cœur...

— Qui passe sa vie à se faire condamner en police correctionnelle, pour diffamation...

Parce qu'il n'a pas trouvé d'autre moyen de faire parler de lui que d'éreinter les autres. —

Remercié par le petit journal qui te trouvait assez de dispositions pour *empoigner.*

Mais trop peu d'orthographe.

— Ah! c'est fâcheux! Toto! mais même pour écrire que telle pièce est détestable, tel acteur affreux, telle actrice au-dessous du sens commun...

Il ne faut pas mélanger ces gracieusetés de : *je m'en rappelle,* de *enfin, bref!* de : monsieur va venir *de suite,* de : ne *m'en veux pas!*

Et autres locutions très à leur place chez tes parents à *grand cordon.*

Mais pas du tout dans les colonnes d'une feuille de chou critique qui se pique de littérature et de style. —

Enfin, bref! — aimable Toto, va! dégoûté de la profession de journaliste, tu t'es jeté dans les affaires.

Tu *travailles* à la Bourse, dis-tu, et tu ne t'en trouves pas mal, j'imagine.

Car te voilà assez requinqué, petit Toto, avec ton chapeau sans bords sur l'oreille, tes bottes vernies, ton pantalon à carreaux et ton paletot de chinchilla!

Ah! par exemple, malgré toute ta toilette, tu n'en es pas moins resté petit comme par le passé!

— L'eau-de-vie et la méchanceté empêchent les enfants de grandir, Toto! —

Tu n'es pas beau, non plus!

Qu'est-ce que ça te fait, n'est-ce pas, pourvu que tu gagnes de l'argent et que tu t'amuses?

II

Bob, mon ami, vous, au contraire de Toto, vous n'avez aucune excuse pour vous mal conduire!

Vous êtes de bonne famille.

Vous portez un nom respectable.

Vous avez reçu une brillante éducation.

La nature vous avait fait grand, élégant, distingué, agréable.

Vous n'avez jamais été très-spirituel, c'est vrai,

mais, à défaut d'esprit, vous possédiez l'usage du monde...

— Un mérite acquis dont la possession équivaut, aux yeux de bien des gens, à certaines qualités innées. —

Enfin, bref, Bob, mon ami, quelque fortune, et beaucoup de protections aidant à ces avantages que je viens d'enumérer, vous aviez tout ce qu'il faut pour tenir votre place dans le monde... le vrai monde... le monde honorable...

Et, pourtant, comment vous retrouvé-je aujourd'hui!

III

Vous avez commencé par manger ce que vous possédiez, première sottise.

Puis, au lieu de rester dans ce milieu, qui vous appartenait, par droit de naissance...

Du monde, vous vous êtes laissé glisser dans le demi-monde.

Seconde faute!

Encore, si vous aviez eu le bon sens de vous en tenir à cette glissade!

Mais, non! voilà que ne vous trouvant pas en-

core les coudées assez franches chez ces dames de la Chaussée-d'Antin...

Vous avez élu domicile éternel dans de mesquins boudoirs du quartier Bréda.

Et à quelle société vous êtes-vous accoquiné là !

Fi ! fi ! Bob ! un chien de race vivre avec des coulissiers auxquels les sergents de ville font la chasse, boulevard des Italiens !

Et des lorettes de troisième classe, qui font la chasse à ces coulissiers !

Un chien de race avoir pour ami, pour confident, un Toto !

Un roquet, que ces messieurs regardent par dessus l'épaule.

Que ces dames traitent par dessous la jambe.

Car vous ne l'ignorez pas, Bob, vous, du moins, quoique ruiné, quoique ridé, quoique fané déjà...

Vous savez encore aimer, rire, boire et jouer avec noblesse...

Tandis que Toto !... le pauvre roquet !

Il pleure quand il a perdu quinze francs aux baccarat...

Quand il veut rire, il glapit...

Quand il mange, il se rend malade...

Quand il aime...

Peuh !

Elles sont jolies, ses conquêtes !

En général, on l'emporte dans sa poche lorsque son danois est en voyage...

Son king's-Charles malade...

Et sa bonne dehors...

On ne veut pas rester seule... — Viens, roquet.

Qu'il est drôle, ce petit !

Oh ! à bas les pattes ! monsieur ! Nous verrons tout à l'heure, si vous êtes sage !

IV

Cependant, Bob et Toto, encore une fois, approchez !

Je vous ai dit que nous avions à causer ensemble; causons donc.

Est-il vrai qu'hier, aux Folies-Nouvelles, vos galeries, vous ayez causé du scandale en apostrophant insolemment une femme dans une avant-scène ?

— Ce n'est pas moi, c'est Toto ; je l'avais emmené dîner chez *Vachette*, il était gris...

En arrivant aux Folies-Nouvelles il a aperçu Héléna et l'a tutoyée un peu vivement...

—Mais Héléna était avec un jeune homme qui te-

nait à ce qu'on le respectât, si l'on ne savait pas respecter sa maîtresse...

Et Toto a reçu un soufflet du jeune homme...

Que vous avez rendu, vous, Bob...

— Dame ! ce petit ne pouvait pas atteindre à la joue de ce monsieur, j'y ai atteint, moi...

— Ce qui fait que vous vous êtes battus ce matin ?

— Non ; le jeune homme a fait des excuses sur le terrain.

— Et Toto a plumé les canards.

Que vous avez payés.

— Ce petit avait oublié sa bourse.

— Bon ! passons à d'autres explications.

En sortant des Folies-Nouvelles, hier au soir, vous avez été, tous deux, à un lansquenet, chez Ernestine Picquot ?

Et vous avez gagné quinze louis, vous, Bob.

Mais Toto a perdu huit louis, lui, — sur parole.

Les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures.

Toto a-t-il payé ?

— As-tu payé, Toto ?

— Non, ce duel ce matin, tout cela m'avait bouleversé, tu conçois...

— Il faut envoyer les huit louis tout de suite, Toto.

— Je les enverrai tout à l'heure.

— Ne mentez donc pas, monsieur Toto, vous ne les enverrez jamais, ces huit louis, vous le savez bien !

Et ce sera encore votre ami Bob qui les donnera pour vous la première fois qu'il rencontrera votre créancier.

— Oh ! je vous jure, monsieur...

— Ne jurez pas, Toto, c'est inutile.

Ça ne vous donnerait ni un pouce, ni un grain de probité de plus.

Troisième grief, messieurs :

A la soirée en question se trouvait Herminia, cette jolie blonde, qui, de temps en temps, se plaît à vous offrir une nuit hospitalière, Bob, sous son baldaquin de soie bleue.

En sortant de chez Ernestine Picquot avec Herminia...

— Ah ! permettez que je raconte l'histoire telle qu'elle s'est passée.

En sortant de chez Ernestine Picquot avec Herminia, comme j'avais faim, nous sommes allés souper à la Maison d'or.

— Suivis de Toto ?

— Sans doute ! Il avait faim aussi.

A trois heures, nous quittions le restaurant.

Et nous prenions une voiture qui nous menait chez Herminia...

— Vous et Toto?

— Il était chagrin de s'en aller coucher seul.

— Vous lui avez donc conté *le Chat botté,* tous deux, toute la nuit, pour le distraire?

— Oh ! non ! nous l'avons mis dans le salon sur un canapé.

— Et pendant la nuit, M. Toto, brûlé des feux du Champagne et du Madère, n'a rien trouvé de mieux, pour les apaiser, que de se glisser vers un cabinet où dormait la femme de chambre d'Herminia. Cette fille, sage peut-être, en tout cas peu soucieuse des amabilités d'un roquet, a jeté des cris de Mélusine en apercevant M. Toto près d'elle. A ces cris la maison tout entière s'est levée, s'est mise aux fenêtres ; le propriétaire, le portier sont accourus près d'Herminia s'informer du genre d'assassinat qui se commettait chez elle...

Résumé du compte : Vous avez passé une nuit blanche vous et Herminia, Bob, au lieu d'une nuit rose.

La femme de chambre a demandé son dividende à sa maîtresse.

Le propriétaire a donné son congé à sa locataire.

Et tout cela, encore et toujours, à cause de M. Toto.

— Eh! eh! ce pauvre petit... il se figurait que cette femme de chambre était une bonne fille!

Pourquoi a-t-elle crié comme cela, aussi, cette imbécile!

— Ah! c'est trop fort! comment! vous excusez Toto, Bob?

— Je ne l'excuse pas absolument, mais...

— Mais... Écoutez-moi, Bob.

Et vous, Toto, ne montrez pas les dents, s'il vous plaît, en me regardant!

Vous savez bien que vous ne me faites pas peur!

Et puis vos dents sont très-noires et très-mal rangées, Roquet.

V

Bob, mon ami, je ne reviendrai pas sur ce que je vous ai dit tout à l'heure.

Vous pouviez être un homme; vous vous êtes fait petit chien, cela vous regarde.

Alea jacta est, n'est-ce pas?

Mais du moins, cher lévrier, à défaut d'une sage

conduite, tâchez donc d'avoir une folie intelligente !

Peu jaloux des amours constantes, des débris de votre fortune, de votre beauté et de votre éducation, vous pouvez, quand il vous convient, tirer encore quelques succès auprès de ces dames...

Qui ne vous en demandent pas plus, au reste, que vous ne voulez leur en donner.

Eh bien ! soyez donc amoureux à votre aise au jour le jour !

Avec l'une aujourd'hui, avec l'autre demain...

Après-demain avec une troisième...

Et ainsi de suite.

Bravo ! vous accomplissez votre mission de petit chien qui ne s'attache à personne,

Et que personne ne cherche à s'attacher.

Vous êtes content, ces dames sont satisfaites, le public vous regarde en riant...

Moi j'écris vos prouesses...

Rien de mieux !

Mais, au nom du ciel, brisez donc, d'un coup de croc énergique, cette ignoble ficelle qui vous attache à ce roquet !

A ce polisson de Toto !

Que vous nourrissez...

Que vous hébergez...

Pour lequel vous vous battez !

Ce qui ne l'empêchera pas, — au premier lévrier à collier d'or qu'il rencontrera, — de vous abandonner pour lui sans vous dire seulement adieu !

En s'en allant japper partout que vous n'êtes qu'une sotte bête.

VI

Bob, pour la première fois de sa vie, peut-être, réfléchissait,

En m'écoutant.

Tout à coup, Toto, faisant une culbute, sauta sur une table...

Et là, prenant une pose excentrique, il se mit à imiter Grassot d'une façon si drôle...

Que, malgré moi, je ne pus m'empêcher de rire.

— Ah ! vous voyez bien ! s'écria Bob en venant à moi, il vous fait rire !

Eh bien ! voilà le secret de cette ficelle qui me retient à lui.

Il me fait rire, moi aussi ; il n'y a même que lui qui sache bien me faire rire.

Merci donc de vos bons conseils, monsieur, mais je ne les suivrai pas.

Toto aura ma dernière chemise, s'il le veut.

Il me quittera peut-être, lui.

Mais moi, je ne le quitterai jamais.

VII

Et Bob remit ses gants, reprit son stick, rajusta sa moustache...

Et s'éloigna, après m'avoir adressé un salut de gentilhomme.

Et le roquet, qui n'allait pas à la taille du lévrier, le suivit.

En me lançant de côté un coup d'œil qui me disait :

— Si jamais je deviens enragé, prends garde à toi !

VIII

Il y a quelque temps, ne rencontrant plus nulle part ni Bob ni son inséparable Toto, j'eus la curiosité de m'enquérir d'eux près d'une dame bien instruite d'ordinaire.

— Bob ! le lévrier, me répondit-elle, comment

vous ne savez pas ! Il a été tué en duel ces jours-ci par un danois !

— A cause de Toto, encore ?

— Oh ! non.

Parce qu'étant un peu gris, il avait dit, de la maîtresse de ce danois, qu'elle se faisait peindre les cheveux par son coiffeur.

— Et le danois s'est fâché à cause de cette révélation d'aquarelle !... Voilà un danois bien irascible ! Et Toto, qu'est-il devenu, lui ?

— Il est mort aussi.

— D'une volée de coups de canne ?

— Non, plus gaîment. On l'a écrasé.

— Écrasé !

— Mon Dieu ! oui ! Avant-hier, mademoiselle *Chose*, de l'Ambigu, entre dans sa loge ; elle était lasse, elle s'assied... brusquement ! — Elle n'est pas mince, vous savez, mademoiselle Chose ? — Elle entend un cri sous elle, elle se lève... Elle s'était assise sur Toto et le roquet était étouffé.

Mademoiselle Chose l'a fait empailler.

VI

LE BULL-DOG.

I

Pour peu que vous fréquentiez le théâtre, aux premières représentations surtout, vous devez connaître, au moins de vue, Mâchefer, le bull-dog.

C'est un garçon de vingt-huit à trente ans, aux cheveux blonds, crêpus, aux pommettes saillantes, le nez en bec d'aigle, le front large, les yeux d'un bleu d'acier, la bouche grande, mais garnie de perles...

Une légère moustache ondule sous ses narines mobiles...

Il est grand et assez élégant de formes et d'allures...

Cependant il a la main osseuse et le pied plébéien.

Toujours mis fort simplement, mais avec goût,

s'exprimant d'une voix douce et polie, si vous avez, par hasard, occasion de causer avec Mâchefer, assis près de vous à l'orchestre, vous vous direz, d'abord, en le regardant :

— Voilà un jeune homme qui n'est pas mal !

En l'écoutant :

— Voilà un jeune homme qui n'est pas sot !

Et, en effet, Mâchefer est d'une conversation agréable : musique, littérature, peinture, il a sur tout ce qui forme le fond d'un petit bavardage de rencontre, des idées justes, qu'il rend d'une façon parfois originale, jamais méchante.

II

Dans un entr'acte, vous êtes monté au foyer en vous demandant ce que c'est que ce jeune homme, qui ne vous a pas dit, comme le commun des martyrs :

Qu'Alexandre Dumas est un paresseux et un écrivain sans vergogne, qui se fait faire ses romans par des forçats libérés.

Scribe un pillard, qui signe des pièces que lui apportent de petits jeunes gens tous frais repassés.

Horace Vernet un peintre de décors.

Rachel, une tragédienne bonne, tout au plus, à chausser le cothurne à la Ristori.

. Laferrière, un comédien qui porte cent huit ans... et un corset...

Auber, un ménétrier...

Et autres balivernes, *ejusdem farinæ*...

A l'usage d'une infinité de gens à qui la parole n'a été donnée que pour dire des sottises.

III

Vous apercevez un artiste de vos amis, et, lui montrant votre jeune voisin de l'orchestre, qui se promène, de son côté, comme vous, au foyer :

— Connais-tu ce monsieur-là? dites-vous à votre ami.

L'artiste lève les yeux.

Il sourit.

— C'est Adrien Mâchefer, le peintre.

— Ah! il est peintre... et il s'appelle Mâchefer! Un drôle de nom!

— Parfaitement approprié à l'homme.

— Comment cela?

— Ah! je pique ta curiosité! Veux-tu connaître son histoire, à ce Mâchefer?

D'abord, c'est un bull-dog.

— Qu'est-ce que cela veut dire : un bull-dog?

— Cela veut dire un homme qui bat les femmes.

— Il serait possible ! un si charmant garçon ! qui me disait tout à l'heure qu'il adorait le laitage !

— Écoute, tu sais comme moi, qu'à une première représentation...

— Il est toujours convenu qu'une première représentation a toujours lieu devant un public d'élite ! —

A part quelques sommités réelles, de tous genres, la plupart des meilleures places sont prises :

Par une foule de bonshommes qui ne sont que l'élite des sots...

Et une infinité de *ces dames* de toutes classes...

Depuis la lorette à équipage jusqu'au *Camélia* fané...

Depuis l'actrice de talent, jusqu'à la figurante...

Qui chantera, l'été prochain, dans un café en plein vent.

Eh bien ! faisons d'abord quelques tours dans ce foyer.

Puis dans les couloirs.

En suivant, sans en avoir l'air, ton jeune homme qui adore le laitage...

Tu vas voir l'effet qu'il produira sur la plupart de ces dames.

IV

Votre ami avait raison.

Le cours d'observation qu'il vous a proposé, est assez curieux.

En premier lieu, en jetant un regard sur Mâchefer, vous êtes surpris de ne plus lui trouver cette physionomie aimable qui vous séduisait, en lui, tout à l'heure, lorsqu'il était à vos côtés.

Pâle, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées, il marche, maintenant, au milieu de la foule...

Comme un homme qui médite quelque mauvaise affaire.

Et, sur son passage, voici Blanche et Herminia qui s'inclinent avec une émotion évidente, — une émotion presque pénible. — Ernestine Picquot, quoiqu'au bras d'un danois, a salué aussi Mâchefer, mais en se rapprochant plus vivement de son danois. Ah ! Charlotte Houdard lui tend la main, elle, et la baronne de Lavergne lui sourit... mais toutes deux s'empressent ensuite de s'éloigner. Cependant en voici une avec laquelle il cause... C'est Félicie

Gautier... Mon Dieu! comme elle baisse la tête en l'écoutant! On dirait d'un coupable devant un juge! Il quitte Félicie Gautier pour se diriger vers Faustine... et Faustine, qui riait à ce moment, aux éclats, avec une camarade, devient, tout d'un coup, muette et sérieuse...

Ah ça! quel diable d'homme est-ce donc, que ce Mâchefer, pour jouer ainsi au *Vampire* dans un foyer de théâtre?

— Il n'est pas vampire le moins du monde. Je te l'ai dit : c'est un bull-dog.

Il n'a jamais mangé une seule femme.

Il s'est contenté d'en battre pas mal.

Et c'est le souvenir de certains moments fâcheux passés *sous sa coupe* qui amène sur le front et dans les yeux de ces dames...

Cette expression de quasi-épouvante...

Que tu as, très-bien, remarquée toi-même.

Maintenant, je t'ai promis l'histoire de Mâchefer.

Tiens-tu à rester jusqu'à deux heures du matin ici? Ça ne finira pas avant... il y a encore trois actes et six tableaux, et il est onze heures.

Si tu me dis : non; nous partons tout de suite, nous allons souper.

Et, en soupant, je te conte le Mâchefer tout entier.

— Je dis : non ! aux trois actes et six tableaux.

— Viens donc !

V

De même que le souvenir d'un passage, d'une ligne, d'un mot, seulement, de certains livres, influe, quelquefois, toute notre vie, sur notre manière de penser...

De même la mémoire d'un fait qui s'est passé, sous vos yeux, quand vous n'étiez encore qu'un enfant, agit quelquefois, toute votre vie, sur votre manière de vous conduire.

Adrien Mâchefer avait, à peine, sept ans, quand il fut témoin d'une scène qu'il n'oublia jamais.

D'autant plus qu'il eut occasion, depuis, de voir se renouveler, quelque chose comme un millier de fois, cette scène.

Sa mère, qui, d'ailleurs, était une Picarde...

Sa mère donna, un jour, une paire de soufflets à son mari...

— Son père, à lui, Adrien. —

Parce qu'il rentrait gris au logis.

Et le brave homme, cette première fois, comme

celles qui suivirent, reçut cette correction conjugale, sans broncher...

Sans répliquer le moins du monde...

Même, en intention.

Ce qui prouverait qu'il était d'humeur débonnaire...

Ou qu'il aimait bien sa femme.

VI

Voyez comme les proverbes sont menteurs!

On dit : *tel père, tel fils.*

Eh bien! autant M. Mâchefer, l'ébéniste, supportait philosophiquement les taloches de sa moitié...

Autant Adrien, au contraire, quand sa mère le battait, avait de peine à se soumettre à ce système brutal d'éducation.

Le père souriait à sa femme s'avançant, menaçante, sur lui.

Le fils, haut, à peine encore, comme une botte, reculait en rugissant comme un jeune lion, devant sa mère s'armant de verges pour le fouetter.

Un jour même — Adrien avait alors, treize ans, — cette douce madame Mâchefer, que cela ennuyait d'entendre son fils chanter dans la boutique, s'é-

tant avisée de vouloir lui lancer un rabot à la tête.

— Une façon, à elle, d'interrompre les rossignols. —

L'enfant, qui comprit le geste de sa mère avant qu'elle l'eût effectué, — sauta en même temps qu'elle, sur le rabot...

Le lança par une fenêtre dont il brisa trois carreaux.

Puis s'enfuit à toutes jambes...

Et demeura deux jours et deux nuits sans rentrer à la maison.

Il est vrai que le jour où la faim l'y ramena, madame Mâchefer prit sa revanche du rabot perdu, des vitres brisées...

Et de ce qu'elle traitait d'acte de rébellion.

Néanmoins depuis ce temps, la chère femme fut un peu plus circonspecte, comme vivacités, à l'endroit d'Adrien.

Quoiqu'elle n'en eût pas l'apparence, cette femme aimait son enfant.

VII

Donc, Adrien Mâchefer est-il né violent, presque féroce ?

On bien, cet exemple incessamment mis sous ses yeux, pendant son enfance, d'un homme, d'un père se courbant sous la férule de bois blanc d'une femme.....

Cet exemple a-t-il donné, plus tard, à Adrien, des penchants à ne pas faire — comme dit à peu près, la chanson — tout comme faisait son père !...

Mais, encore, par esprit de représailles, à prendre, justement, le contrepied de la conduite du papa Mâchefer ?

Cependant, parce que, comme fils, on a assisté longtemps au triste et niais spectacle d'un homme battu par une femme...

Est-ce bien une raison, plus tard, comme amant, de se complaire à frapper sa maîtresse !

Je ne présume pas que personne soit tenté de résoudre la question par l'affirmative.

Je conclus donc qu'Adrien est né avec de mauvais instincts...

Ceux de sa mère.....

— Seulement il les applique plus mal encore.

Elle s'adressait à plus fort qu'elle, c'était tout simplement ridicule. Il s'en prend à plus faible que lui, c'est lâche.

Mais, comme circonstance légèrement atténuante, je ferai observer que, si Adrien avait été élevé

à meilleure école, il est à espérer qu'il ne serait pas, aujourd'hui, un bull-dog.

VIII

Madame Mâchefer, qui dirigeait, naturellement tout, dans sa maison...

— Une femme qui bat son mari ne doit lui laisser que le droit de se frotter les épaules, quand il a été battu. —

Madame Mâchefer connaissait, dans le quartier, un peintre dont le nom est assez célèbre.

Elle demanda, un jour, à l'artiste, s'il voulait se charger d'Adrien comme élève.

L'artiste y consentit.

A condition qu'il trouverait, dans l'enfant, les dispositions nécessaires.

Heureusement pour lui, Adrien possédait ces dispositions.

C'est ainsi que le jeune homme, au lieu d'être un ébéniste, devint un peintre....

Qui n'aura jamais grand talent, je pense.

Ce qui ne l'aidera que mieux, je gage, à faire fortune.

IX

Habituellement, l'homme brutal avec les femmes, file doux devant les hommes.

La plupart des bull-dog, en effet, en sont là.

— C'est un chapitre de plus à ajouter *au système des compensations* de M. Azaïs. —

Cependant, je dois à la vérité de déclarer qu'Adrien, contre l'usage de ses congénères, est brave avec ses semblables. Il l'a prouvé maintes fois.

Mieux que cela, on a remarqué qu'autant il se montrait dur, hargneux et désagréable auprès d'une maîtresse...

Autant, au contraire, il était doux, aimable et poli avec ceux qu'il appelle ses amis.

Ainsi, dans toutes les occasions où il s'est trouvé mêlé à une dispute, Adrien n'a jamais lancé les premières impertinences...

Et, lorsqu'il y a eu rixe, quoique doué d'une force peu commune, le jeune peintre a constamment encore ménagé ses adversaires.

Pourquoi cette modération, d'une part ?

Et cet abus de la puissance, de l'autre ?

Je m'imaginerais assez que, dans l'esprit faussé

d'Adrien, cette manie sauvage de corriger ses maîtresses est passée à l'état d'affection chronique...

Comme celles dont sont affligés beaucoup d'hommes, quoique intelligents...

Telles que l'ivrognerie,

La paresse,

La gloutonnerie,

Et autres.

Mais Adrien comprend-il que ses façons d'agir sont, non-seulement barbares, mais, qui pis est, de mauvais goût... en plein dix-neuvième siècle... avec de pauvres petites femmes... bien plus en crinoline et en coton qu'en chair et en os?

Oui, Adrien rougit de sa conduite, quand un ami la lui reproche.

Et il promet de s'en corriger.

Mais il ne s'en corrige pas.

Autre question.

Puisqu'Adrien est connu dans certain monde pour un amant *difficile à vivre*, comment se fait-il que les dames de ce monde-là ne le fuient point de parti pris, avec une noble persistance?

Ah! ah! que vous connaissez mal ces dames, si vous vous figurez qu'elles reculent pour si peu!

Mais c'est justement parce que Mâchefer fait peur

à toutes qu'elles en sont toutes folles, l'une après l'autre, à tour de rôle !

Ces dames sont comme ces enfants qui se cachent sous les banquettes aux pièces *à coups de fusils...*

Et qui voudraient revenir *voir* ces pièces-là tous les soirs.

Tenez, je prends trois maîtresses d'Adrien Mâchefer, au hasard.

Une grisette.

Une femme honnête... — je ne dis pas une honnête femme ! — car il a eu aussi des maîtresses de cette sorte...

Et une lorette.

Écoutez et jugez.

X

La grisette — une fleuriste — était une blondinette de dix-sept ans, à peine... rose, mignonne, fluette...

A croire qu'on l'eût renversée en soufflant dessus.

Mâchefer la rencontre un soir, faubourg Saint-Denis, comme elle trottinait, reportant son ouvrage.

Mademoiselle Flavie avait perdu son amoureux, huit jours auparavant.

— Huit jours de veuvage, c'était lourd !

Elle écouta les galanteries du peintre... Elle se laissa prendre le bras... payer une bouteille de bière...

Et reconduire... Oh ! seulement jusqu'à sa porte, ce soir-là.

Mais, le surlendemain, mademoiselle Flavie se rendait, à l'heure du déjeuner, chez l'artiste...

Et elle ne songeait à sortir de cet atelier pour retourner au sien, — voir si ses camarades n'étaient pas mortes, — que cinq jours après.

Il est vrai que Mâchefer avait besoin, à cette époque, d'une tête de vierge pour une étude.

C'est extrêmement long à poser les têtes de vierge.

XI

Voilà donc mademoiselle Flavie la maîtresse en titre de Mâchefer.

Pendant un mois cela marcha comme sur des roulettes...

Mâchefer n'appelait sa blondinette que sa mignonne...

Et la blondinette n'avait d'yeux que pour son amant.

Pourtant un jour que Mâchefer travaillait...

Flavie assise à ses côtés et s'apprenant à lui confectionner des cigarettes...

Un ami, deux amis, trois amis, quatre amis entrèrent successivement chez le peintre.

Or, depuis qu'elle était la Fornarina de notre Raphaël, Flavie ne s'était jamais rencontrée avec personne à l'atelier.

Un hasard prolongé.

Aussi, au premier ami qu'elle aperçut, Flavie baissa-t-elle timidement la tête.

Mais, au second, elle la releva un peu...

Au troisième, elle se mêla à la conversation.

Enfin, au quatrième, — un assez joli garçon, — mademoiselle Flavie, — qui n'attendait que le moment de prouver qu'elle était coquette. —

Mademoiselle Flavie se mit à rire, à chanter, à danser...

Si bien, que comme, par mégarde sans doute, elle chantait, dansait et riait un peu trop près du joli brun...

— Le quatrième ami. —

Mâchefer, emmenant sa maîtresse à l'écart, sous prétexte de lui faire recoudre des boutons à une chemise blanche...

Mâchefer appliqua à la blondinette un soufflet !...

Qui la fit pirouetter deux fois sur elle-même. —

En lui disant :

— Ma chère amie, ceci est pour t'enseigner à mettre plus de tabac dans tes cigarettes...

Et moins de feu dans tes gestes en chantant le *sire de Framboisi* à mes amis.

XII

Flavie, frappée par son amant, était devenue pourpre comme une cerise, à droite..... pâle comme une morte, à gauche.

Et, — singulier effet du sang et de l'émotion ! — c'était la joue qui avait reçu le soufflet qui était pâle.

Sans regarder le peintre, sans proférer un mot, la jeune fille prit son bonnet... son châle...

Et... la porte.

Mâchefer la regarda faire silencieux également.

Puis, quand il eut entendu le bruit des pas de la grisette se perdre dans l'escalier...

Il retourna près de ses amis.

Aussi calme et souriant que lorsqu'il les avait quittés.

Et pas un ne se permit la moindre observation sur le départ précipité de la blondinette !

Ces messieurs connaissaient leur Mâchefer...

Avec ses façons de corriger ses maîtresses.

Et ils ne jugeaient ni utile ni prudent de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

XIII

Ce jour-là, en abandonnant sa palette, vers les cinq heures, Mâchefer se sentit souffrant.

Il sortit, espérant que l'air et la table lui enlèveraient son malaise.

Loin de là, après une heure de promenade...

Et un essai de dîner...

Mâchefer, la tête plus lourde qu'auparavant, rentra chez lui et se coucha.

Il avait une migraine terrible.

— Une de ces migraines qui vous peuplent le crâne, du sinciput à l'occiput, de douleurs à la fois sourdes et lancinantes à vous faire croire qu'une douzaine de forgerons, l'enclume au pied et le marteau en main, se sont installés dans votre cerveau.

Une des nombreuses mauvaises plaisanteries de la migraine est d'empêcher le sommeil, vers lequel tendent, alors, tous vos vœux, de venir à vous.

Au lit depuis près de trois heures déjà, Mâchefer

ne pouvait parvenir à fermer hermétiquement ses yeux, troublés par la fièvre.

Or, lorsqu'on souffre et qu'on ne dort pas.., à qui songer, si ce n'est aux gens qu'on aime... et qui ne sont pas près de vous?

Mâchefer n'était pas absolument épris de Flavie, sans doute.

Mais, depuis un mois il s'était habitué à elle.

Et, à ce moment, seul sur sa couche, se tournant et se retournant, comme saint Laurent sur son gril, Mâchefer se disait :

— Cette pauvre petite ! je me suis montré brutal avec elle.., Ce soufflet, c'est bête de ma part de le lui avoir donné...

Me voilà bien avancé... elle est partie... elle ne reviendra plus...

Et j'aurais tant besoin d'une tasse de tilleul... avec une feuille d'oranger dedans.

XIV

Tout à coup Mâchefer tressaillit doucement, et, s'aidant de toutes ses forces, parvint à soulever sa tête...

Dans le silence de sa chambre, il avait cru entendre un léger bruit...

Dans l'ombre, il avait cru entrevoir un petit fantôme.

Oui! oui... il ne rêvait pas.

— Au reste, Mâchefer confiant en son étoile, comme tout amant qui s'est mal comporté, avait eu le soin de laisser sa clef sur sa porte en rentrant. —

Flavie était là... tâtonnant dans l'obscurité.

Elle s'avança vers le lit et se pencha sur Adrien.

— Vous êtes donc malade? murmura-t-elle.

— Oui... j'ai une migraine affreuse.

— Voulez-vous que je vous fasse une tasse de tilleul.

— Si ça ne t'ennuyait pas trop.

— Pourquoi voulez-vous que cela m'ennuie? Attendez! la lumière vous serait pénible, n'est-ce pas?

Je m'en vais allumer un peu de braise dans la cuisine pour mettre bouillir de l'eau.

— Tu es bien gentille!

Cinq minutes s'écoulèrent.

Flavie revint, toujours dans l'ombre, apportant à son amant l'infusion désirée.

Mâchefer but d'abord, puis il prit la main de la blondinette.

— Flavie, lui dit-il, j'ai été un méchant tantôt...

— Ne parlons plus de cela, repartit la jeune fille en se mettant à pleurer.

— Au contraire, parlons-en! pour dire que cela ne m'arrivera plus, je te le jure.

— J'avais eu les premiers torts, je le reconnais.

— Peut-être aurais-tu pu, en effet, te priver de t'asseoir à peu près sur les genoux d'Eugène Forestier.

— Oh! je n'étais pas sur ses genoux, mais sur ses épaules...

— Nimporte, nous ne sommes pas mariés, chère enfant, pour que je te punisse si rudement d'un oubli momentané des lois de l'équilibre.

Bref, je te demande pardon, entends-tu, pardon de t'avoir frappée.

— Tu m'aimes donc encore?

— Mais ce serait à moi de t'adresser cette question.

— Oh! moi je n'osais pas revenir.

— Et moi, je n'aurais pas osé te rappeler.

— Quel bonheur! alors je puis rester avec toi!...

— Plutôt sept fois qu'une.

— Pauvre chien! et ta migraine?

— Oh..... le tilleul m'a soulagé.

Et puis aussi je crois ta présence.

— Alors, tu as oublié ma polka?... Je ne danserai plus, va! quand tes amis seront à l'atelier...

— Et toi! tu as oublié mon mouvement de colère?

Je ne te frapperai plus, va!... pauvre mignonne...
Je te casserais, vois-tu, un de ces jours.

XV

Voilà nos amants plus heureux que jamais.

Pendant quinze jours il put venir chez eux tous les amis possibles — même de jolis bruns.

Flavie ne dansait plus sur leurs épaules.

Cependant, un matin que Louis Morel — un joli blond, celui-là, — se trouvait chez Mâchefer.

Comme la blondinette y déjeunait...

Mâchefer ayant eu besoin d'aller chercher je ne sais quel objet dans sa chambre à coucher,

Trouva, en revenant à son chevalet, le joli blond un peu près, trop près même, de la blondinette.

Mâchefer ne sourcilla point.

Seulement quand son ami fut parti :

— Flavie, dit-il à sa maîtresse, mes yeux m'au-

raient-ils abusé, il m'a semblé, tout à l'heure, que Louis Morel t'embrassait?

La grisette sourit.

— Oh! non! répliqua-t-elle, non! il ne m'embrassait pas!...

Par exemple!

Il examinait si ses cheveux étaient de la même nuance que les miens.

— C'est différent.

XVI

A quelques jours de là, Mâchefer achevait un dessin sur bois.

Et Flavie, étendue sur un canapé, fumait une cigarette.

— A force d'apprendre à confectionner la cigarette, Flavie avait fini par apprendre à la fumer. C'est tout naturel. —

Ernest Moutin — le caricaturiste, — un grand rouge — entra.

— Tiens, dit-il, en regardant la grisette, mademoiselle ressemble énormément à F..... du Vaudeville!

J'ai un croquis de F..., à faire pour une biographie.

Veux-tu que mademoiselle me donne trois minutes, Adrien ?

— Si ça l'amuse, arrangez-vous !

— Ça vous amuse-t-il, Mademoiselle ?

— Mais certainement, Monsieur.

Ernest Moutin prit un crayon, une feuille de papier et se plaça en face de Flavie.

Il avait demandé trois minutes de séance, il en usa vingt-sept.

Mâchefer penché sur sa vignette, n'y regardait pas de si près.

On ne compte pas avec ses amis.

Cependant, ayant, par hasard, relevé la tête, comme Flavie, qui chantait en posant, s'interrompait pour rire...

Mâchefer remarqua que, pour étudier, sans doute, plus savamment le galbe de mademoiselle F... du Vaudeville, dans la personne de Flavie...

Ernest Moutin laissait une de ses mains s'égarer sur la taille de la blondinette.

— Décidément, pensa Mâchefer, cette petite fille est née pour vivre dans des ateliers de peintres; elle a la passion de la couleur. Le brun, le blond, le rouge, tout lui sourit !

Et sans se préoccuper autrement de ce qu'il avait surpris, Mâchefer se remit à sa vignette.

XVII

Ernest Moutin, son croquis achevé, était parti.

Flavie s'approcha de Mâchefer qui continuait de travailler.

— Eh bien! lui dit-il gaîment, il est drôle, ce garçon-là, hein? il t'a amusée?

Flavie devint pourpre.

— Ah! murmura-t-elle, tu as vu... ce n'est pas ma faute... il voulait...

— Savoir comment tu es faite... il avait raison.

L'art avant tout!

Eh! eh! chère blondinette! sapristi non! que je ne te donnerai plus de soufflets, va!

Je t'en donnerais trop.

Et, pourtant, je m'en aperçois, maintenant, je ne t'en donnerais jamais assez!

Ah! on n'est pas parfaite!

Embrasse-moi, petite.

Je te chercherai un Albinos, un de ces jours, à mes moments perdus.

XVIII

Flavie avait écouté son amant.

En pâlissant, elle, à présent, de plus en plus, à mesure qu'il parlait et qu'il riait de plus en plus, lui!

Quand il eut achevé, elle se croisa les bras et d'une voix vibrante :

— Ainsi donc, dit-elle à l'artiste, ça ne vous fait plus rien que vos amis... rient avec moi?

— Pardon, ça me fait plaisir pour eux et pour toi.

— Ah! vous raillez, encore!

Eh bien, mon cher ami, puisqu'il en est ainsi.

Je vous salue bien.

Je préfère des soufflets à cette ironie.

Les soufflets me prouvaient que vous m'aimiez un peu.

L'ironie m'apprend que vous ne m'aimez plus du tout.

Adieu.

Flavie s'élança vers la porte et disparut.

— Mignonne, cria Mâchefer, mignonne!

Mais mignonne était partie pour de bon.

— C'est dommage, murmura Mâchefer, en laissant échapper un soupir.

Elle faisait si bien le tilleul !

Ah ! ça m'apprendra à avoir dérogé à mes habitudes !

Je me rattraperai sur ma première maîtresse.

XIX

. . . .

Mâchefer voyageait.

Il s'était arrêté à Lyon pour y passer quelques jours.

Un matin qu'il achevait sa toilette à la fenêtre de son hôtel, il aperçut en face de lui, de l'autre côté de la rue, au balcon d'un second étage....

Une femme jeune, jolie, élégante, qui le regardait attentivement.

Être regardé attentivement par une femme au moment où l'on passe son gilet...

C'est là un de ces pronostics d'intrigue évidents pour tout homme, fût-il le moins fat du globe.

Mâchefer se hâta de se vêtir complétement, néanmoins.

En ayant soin de ne pas s'éloigner de la fenêtre.

Sa jolie voisine était toujours à son poste, les yeux attachés sur le jeune homme.

— Décidément, pensa Mâchefer, c'est une conquête!

Et il risqua un air de tête langoureux.

La dame sourit, se retira un peu en arrière, dans son appartement...

Mâchefer la vit mettre son chapeau, arranger ses cheveux, se draper dans son châle...

Avec une lenteur étudiée qui semblait dire à celui qui l'observait :

On vous montre qu'on va sortir...... vous devez comprendre qu'il faut que vous sortiez également!

Cinq minutes après, l'artiste abordait ainsi la dame au coin de la rue Belle-Cordière :

— Pardon, madame, mais...

Ah! vous savez comment, en ce cas, on aborde une femme, n'est-ce pas, lecteur?

XX

Madame Émilie Châtillon, femme de M. Vincent Châtillon, riche négociant, était une créature toute poétique, nerveuse et vaporeuse...

— Une Parisienne, d'ailleurs. —

Qui s'ennuyait à la mort, à Lyon où des affaires sérieuses l'avaient amenée, pour quelques mois avec son mari. —

En dépit de toutes les distractions qu'elle pouvait trouver à la vie de province, parmi les nombreuses connaissances du susdit mari.

Femme mariée qui s'ennuie est à moitié perdue.

Une honnête femme ne doit bâiller que lorsqu'elle a envie de dormir.

Conseillée par le diable, madame Châtillon, en apercevant un jour, à une fenêtre en face de la sienne, un assez joli garçon...

S'était dit : Tiens ! mais ce joli garçon-là, si je me faisais aimer de lui, cela me débarrasserait peut-être du spleen qui menace de m'envahir tout entière...

Dans cette ville qu'on accuse une des plus charmantes de France...

— Comme s'il y avait de charmantes villes après Paris ! —

Au milieu de ces négociants de province qui ne savent parler qu'argent, de ces élégants de province qui ne comprennent nos modes que lorsque nous ne les connaissons plus.

Et de ces lions de province...

Qui pratiquent la galanterie près d'une jolie femme — comme entre eux ils pratiquent l'esprit... —

A vous donner envie de parier vingt-cinq louis contre un sou qu'ils apprennent tout ce qu'ils débitent chez leur coiffeur.

XXI

Vous avez vu ce qu'il advint de la résolution de madame Châtillon.

Une causerie à bâtons rompus, entamée entre elle et Mâchefer au coin de la rue Belle-Cordière...

Et qui s'acheva place Bellecour, près de la maison d'un notaire, — un ami de son mari, — chez lequel madame Châtillon allait dîner.

Cette première entrevue, quoique rapide, avait été décisive.

De près comme de loin, Mâchefer, était un joli garçon.

De plus, madame Châtillon, avec son tact de Parisienne, avait flairé, en son voisin, un Parisien aussi...

Peut-être un artiste...

Et voilà qu'en effet, non-seulement Mâchefer était un Parisien, mais encore un artiste...

Et un Parisien aimable...

Et un artiste spirituel...

Qui causait comme un ange, qui prenait feu comme une pomme de pin !

En se séparant du jeune homme, aux abords de la maison du notaire, madame Châtillon se laissa furtivement serrer le bout des doigts...

— A demain, onze heures, au Jardin des plantes ! murmura-t-elle.

A demain !

Tout Jardin botanique est donné à une ville pour y recevoir, exclusivement, dans la semaine, les amoureux.

XXII

Vous ne désirez pas que je vous promène huit jours de suite avec madame Châtillon et Mâchefer au Jardin des plantes de Lyon ?

Ces huit jours achevés, madame Châtillon ne s'ennuyait plus du tout.

Et Mâchefer était véritablement amoureux de la jolie négociante.

Cependant, à part quelques baisers échangés à l'ombre d'arbres plus ou moins exotiques...

Madame Châtillon n'avait pas encore à se reprocher une véritable faute.....

D'abord, madame Châtillon, plus légère que vicieuse, hésitait toujours à se donner à un amant.

Ensuite, en province, un rendez-vous sérieux est un événement assez difficile à organiser.

Entrer dans un restaurant... on n'y pouvait songer! Toute la ville eût su, le lendemain, le nombre de douzaines d'huîtres qu'on y eut avalées.

Aller à la campagne! mais quelle campagne? Mâchefer n'était pas plus expérimenté que la dame à ce sujet!

XXIII

Cependant l'artiste devenait pressant!

Il menaçait de partir tout de suite, si l'on ne se rendait à ses vœux.

Et madame Châtillon en avait encore pour six semaines, au moins, à demeurer à Lyon.

Il fallut prendre un parti!

Un matin madame Châtillon, à laquelle Mâchefer posait une dernière fois, son *ultimatum*, en se promenant à ses côtés, toujours au Jardin des plantes...

« Oui ou non! »

Madame Châtillon, — que le feu, qui étincelait

dans les yeux du jeune homme commençait à gagner un peu, d'ailleurs. —

S'écria en lui serrant la main :

— Eh bien ! écoutez, ami, ce soir, vers les huit heures, après dîner, mon mari sort.

On l'attend à l'hôtel de la Préfecture.

Aussitôt libre, je jette un voile sur mon chapeau.

Votre chambre à l'hôtel porte le numéro 17, n'est-ce pas ?

Vous serez dans votre chambre à m'attendre.

A la faveur de la nuit je me glisse de mon hôtel dans le vôtre.

Mais, songez-y, Adrien ! je ne pourrai vous donner qu'une heure !

— Une heure, c'est soixante minutes, Émilie ! soixante minutes, c'est deux mille baisers !

— Enfant !

— Ainsi, vous viendrez chez moi, ce soir ; vous me le jurez ?

— Je vous le jure.

XXIV

Dès sept heures, Mâchefer, le cœur palpitant, se tenait dans sa chambre, examinant à travers la

mousseline de ses rideaux les fenêtres de sa belle...

Et la porte par laquelle devait sortir ce mari détesté.

Il y avait grande lumière chez madame Châtillon, à l'endroit où Mâchefer savait être le salon.

Évidemment, la charmante femme devait avoir reçu des visites; on n'allume pas tant de bougies dans son salon, rien que pour soi et son mari.

Sept heures et demie sonnèrent, puis huit heures, puis huit heures et demie...

Le salon de madame Châtillon continuait de rayonner...

Et son mari de ne pas sortir.

Mâchefer aurait dû se dire que, par quelque contre-temps fatal, les projets de la menteuse se trouvaient déjoués...

Et qu'il ne lui fallait plus compter sur elle...

Mais Mâchefer n'était pas un amant comme un autre, nous le savons.

Au lieu de se tenir tous les discours sensés, et à peu près consolants, qu'un homme doit toujours avoir à sa disposition en pareille circonstance...

Au lieu de se dire : Ce n'est certainement pas sa faut, à *elle*, si elle ne vient pas!

— Car enfin, ce n'est pas toujours la faute de ces dames si elles ne viennent pas!

Quand elles ont promis de venir.

La liberté de mal faire est presque aussi difficile à se procurer que celle de faire bien. —

Mâchefer, dont les tempes battaient, dont les oreilles tintaient, dont les dents s'entrechoquaient...

Sous le coup d'une impatience qui tournait à la rage, à la démence.

Mâchefer se répétait à chaque seconde, en frappant du pied :

— Elle a juré !

Oh ! elle ne vient pas !

XXV

L'horloge de l'église Saint-Jean sonna neuf heures.

Et rien ne bougeait dans l'hôtel en face.

Personne ne paraissait à la porte en bas...

Le salon persistait à briller de son même éclat ! Mâchefer bondit, tout à coup, dans sa chambre, comme un tigre qui, las d'attendre sa victime à l'affût, se décide à s'élancer au-devant d'elle.

— Ah ! elle ne veut pas venir, murmura-t-il.

Il prit son chapeau, descendit, quatre à quatre ses deux étages, passa comme un éclair sous le pé-

ristyle de l'hôtel de madame Châtillon, grimpa deux autres étages et sonna à une porte.

Une femme de chambre lui ouvrit.

Cette fille, — rusée comme toute camériste qui sait son métier, — avait, depuis longtemps, découvert pourquoi Madame se mettait si souvent à sa fenêtre, dans la journée, quand le voisin d'en face paraissait sur son balcon.

Et pourquoi Madame s'en allait, chaque jour, toute seule, se promener...

A certaines heures où Monsieur s'absentait régulièrement.

En apercevant Mâchefer, — qu'elle reconnut aussitôt, — Zélie, — la camériste, — recula donc, étonnée.

— Que désirez-vous, Monsieur? demanda-t-elle.

— Votre maîtresse est là, n'est-ce pas?

— Il est vrai, Monsieur, Madame est là... dans son salon... mais elle a du monde : Monsieur d'abord, et puis quatre personnes.

Deux dames et deux messieurs.

— Tout ceci m'est fort indifférent. Allez dire à votre maîtresse que je veux lui parler.

— Lui parler!..... vous plaisantez, Monsieur! Comment voulez-vous que Madame se dérange, quand.....

— Tonnerre! m'avez-vous entendu, et ai-je l'air de plaisanter? Je vous ai dit d'aller prévenir votre maîtresse que je l'attends ici, sur ce carré...

Si vous ne m'obéissez pas, j'irai donc la chercher moi-même.

Et Mâchefer fit un mouvement en avant.

Oh! il l'eût fait comme il le disait!

Mademoiselle Zélie en eut un frisson.

— Pardon! pardon, Monsieur! balbutia-t-elle, en se jetant au-devant de Mâchefer.

Eh bien! je vais prévenir ma maîtresse... puisque vous l'exigez... mais, au nom du ciel, restez là, dehors, — oh! la porte tout contre!

Mais, songez-y donc! si Monsieur vous voyait!

XXVI

Monsieur et madame Châtillon avaient, en effet, du monde chez eux à ce moment.

Deux notables de la ville et leurs épouses.

Une visite inattendue et d'autant plus solennelle.

Indè le salon éclairé *a giorno.*

Mademoiselle Zélie cependant s'était précipitée vers ce salon.

Malheur! Madame se trouvait alors entre les deux

épouses des deux notables, occupée à leur montrer une *berthe* en point de Venise...

Tandis qu'un peu plus loin Monsieur causait cocons de vers à soie avec les deux notables des deux épouses.

Allez donc, femme de chambre, troubler de si graves entretiens !

Mais le jeune homme qui attendait sur le carré !

Une inspiration surgit dans le cerveau de mademoiselle Zélie.

Elle s'approcha d'un guéridon, y prit un sucrier, — de porcelaine de Sèvres, vraiment ! — qu'on avait offert, la veille, à Madame.

Et le laissa tomber sur le parquet.

Un cri général retentit dans le salon à ce bruit subit.

— Êtes-vous folle, Zélie ! fit madame Châtillon, en courant vers le sinistre.

— Madame, dit rapidement, à voix basse la femme de chambre, — qui possédait enfin, sa maîtresse, — Madame, le jeune homme... vous savez... le jeune homme d'en face?...

— Eh bien?

— Il est comme un furieux, à la porte de l'appartement, et si vous n'allez pas le trouver, il menace d'entrer ici.

— Mon Dieu !

XXVII

Mâchefer vit arriver à lui madame Châtillon.

— Mon ami, j'ai du monde que je ne puis quitter.

— Vous le quitterez, pourtant, parce qu'il le faut!

— Il le faut! ce ton!

— Est celui qui me convient.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... je vous ai attendue, vous n'êtes pas venue... me voilà! maintenant vous allez me suivre.

— Mais vous n'y pensez pas! mon mari est là aussi.

— Je me moque de votre mari.

— Adrien, mais mon honneur! ma réputation!

— Il ne fallait pas me donner de rendez-vous!

— Allons! décidément, vous ne savez plus ce que vous dites, Monsieur!

— C'est possible, mais je sais bien, du moins, ce que je vais faire,

— Quoi donc?

— Venez-vous avec moi?

— Oh ! ne me regardez pas ainsi, Adrien, vous me faites peur !

— Venez-vous avec moi ?

— Adrien ! laissez-moi ! Si l'on arrivait ! si l'on me voyait ainsi près de vous !

— Venez-vous avec moi ?

— Mais je vous le répète, que c'est impossible !

— Alors...

Un cri de terreur aussitôt lancé qu'étouffé, s'échappa des lèvres de madame Châtillon.

Mâchefer avait saisi la jeune femme dans ses bras et il l'emportait comme une plume.

Mademoiselle Zélie, qui avait assisté à cette scène, à quelques pas, s'écarquillait les yeux en voyant le jeune homme s'enfuir, avec son fardeau, dans les spirales de l'escalier.

Monsieur Châtillon parut dans l'antichambre.

— Où est donc Madame ? demanda-t-il.

— Madame, balbutia la malheureuse fille, qui se crut à son dernier jour.

Madame...

Elle est allée acheter un autre sucrier.

XXVIII

Par un de ces hasards providentiels — qui ne tomberaient certes pas sur d'honnêtes gens, — depuis la porte de l'appartement de madame Châtillon jusqu'à celle de sa chambre...

Dans les escaliers, dans la rue, dans les cours...

Mâchefer, emportant sa proie, n'avait rencontré personne sur sa route.

Arrivé chez lui, il déposa la jeune femme sur un divan.

Elle ne s'était pas évanouie.

— Les femmes d'esprit ne s'évanouissent que lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire. —

Elle se leva, pâle et regardant son amant en face :

— Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez perdue à jamais, peut-être.

Oh ! Dieu me punit bien de vous avoir aimé !

Maintenant, voulez-vous me dire ce que vous attendez de moi ?

— Ne le savez-vous pas ? repartit Mâchefer.

— Oh ! fit-elle, en se voilant la figure de ses deux mains.

Mais j'en appelle à votre raison, s'il vous en reste un peu, Monsieur.

Mâchefer sourit dédaigneusement.

— Et vous disiez que vous m'aimiez !

Il ouvrit la porte de la chambre.

— C'est trop juste, poursuivit-il, j'ai été un sot ! Partez !

Madame Châtillon rougit jusqu'au blanc des yeux.

Le mépris du jeune homme avait quelque chose de si cruel qu'elle ne put le supporter.

Je ne sais quelle réaction s'opéra en cette femme, tout à l'heure si tremblante et si irritée, mais au lieu de s'enfuir... Elle resta.

XXIX

En dépit des plus minutieuses recherches, je n'ai jamais pu savoir comment M. Châtillon...

Et les deux notables et leurs épouses...

Prirent la fugue de madame Châtillon...

Courant chercher un sucrier, à neuf heures du soir, tête nue, en petits souliers merde-d'oie...

Par les rues de Lyon...

Et ne revenant qu'une heure après...

Fort rouge.

Mais sans le moindre sucrier.

— Toutes les boutiques étaient fermées, à ce qu'il paraît. —

Au reste, l'opinion de ces braves gens, sur cet incident, importe peu à mon histoire.

Vous avez vu de quoi était capable Mâchefer avec ce qu'on appelle une femme honnête...

Et une grisette.

Passons à la lorette.

L'une avait quitté son amant parce qu'il ne la battait plus...

L'autre s'était donnée à lui... quand elle eût dû le tuer plutôt, mille fois, comme une bête sauvage.

Voyons donc ce que fera la dernière...

Quand il l'aura trop battue.

XXX

Je vous l'ait dit, Mâchefer — malgré, ou, à cause de sa réputation — a trouvé peu de cruelles, parmi les lorettes.

C'est même chez ces dames — hâtons-nous de le

dire à la louange des grisettes et des femmes honnêtes — que Mâchefer a obtenu le plus de succès.

— Les madame Châtillon et les Flavie ne font pas majorité... heureusement! —

Une des dernières conquêtes du bull-dog se nommait Pulchérie.

La brune Pulchérie, une assez jolie fille...

Méchante comme une tigresse...

Et sotte comme une coquille d'œuf.

Elle avait voulu connaître ce Monsieur à la réputation bizarre.

Au bout de deux jours de liaison, Pulchérie en avait plusieurs à apprendre au sujet des habitudes *privées* de Mâchefer.

XXXI

Or, tout en se trouvant flattée d'avoir pour amant un homme qui ne valait pas sa réputation...

— Ce qui est plus difficile à trouver qu'on ne pense. —

Pulchérie, cependant, éprouvait un secret déplaisir.

Pour elle devant qui, jusqu'alors, chaque amant avait tremblé....

Il était assez amusant, sans doute, de baisser la tête à son tour.

Néanmoins, elle eût bien désiré aussi prendre sa revanche, ne fût-ce qu'une seconde...

Mais comment se passer ce divertissement?

Rendre à Mâchefer ce qu'il donnait...

D'abord, c'était de mauvais goût.

Ensuite, était-il bien certain qu'il se prêtât à ce genre de restitution?

— Ainsi, disait, un soir, la lorette à son amant, personne ne t'a jamais fait peur, ni homme, ni femme?...

— Personne.

— C'est bon, pensa Pulchérie, cœur de pierre, cerveau d'acier, j'essaierai de vous amollir, moi.

XXXII

Ceci se passait chez Pulchérie....

Dans un appartement au quatrième, aux fenêtres à simple batustrade, donnant sur la rue Montmartre.

Il était deux heures du matin.

C'était en hiver.

A la suite d'un souper joyeux et succulent, nos amants s'étaient mis au lit.

On avait causé un peu...

Puis la bougie s'était éteinte.....

Et alors, je ne me rappelle plus à quel sujet, — à propos d'un vaudeville nouveau, je crois — tout d'un coup Pulchérie s'était prise à taquiner, à tourmenter, à asticoter Mâchefer.... en propos stupides...

Si bien que, pour en finir, l'artiste avait eu besoin de recourir à sa façon habituelle de terminer les différends.

A peine Pulchérie eut-elle obtenu ce qu'elle désirait : un soufflet des mieux appliqués.

Qu'elle s'élança hors du lit...

Et courut à une fenêtre qu'elle ouvrit rapidement.

Et s'écriant :

— Ah ! j'en ai assez de cette existence-là, à la fin !

J'aime mieux mourir en gros qu'en détail.

Elle disparut en sautant par-dessus la balustrade de la fenêtre.

XXXIII

En voyant sa maîtresse s'envoler par la croisée...

Mâchefer, comme mû par un ressort, s'était dressé sur le lit... les yeux hagards...

L'ouïe tendue.

Tout à coup un sourire glissa sur les lèvres du jeune homme.

Et il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Si elle croit que je vais me lever pour ça, fit-il.

XXXIV

Moins de deux minutes après ce que nous venons de raconter, Pulchérie était au chevet de son amant.

Pas le moins du monde brisée...

Mais toute grelottante.

— Comment, monstre, disait-elle à Mâchefer, — d'une voix que le froid et la colère rendaient saccadée, — comment mon-on-onstre, tu.... tu me vois...ois me jeter par la...a fenê...être, et voi... oi...là l'effet...et que ça te...e fait!

— Bêta!

Si tu t'étais vraiment jetée, je t'aurais entendue tomber, je pense!

Connu le balcon au-dessous de tes croisées, ma chère.

Pourquoi n'es-tu pas entrée un peu chez le voisin, en passant?

Pas fort!

. . . .

Pulchérie se recoucha en murmurant :

— Amour d'homme, va! il ne croit à rien!

Pas même aux femmes qui se jettent par les fenêtres.

XXXV

. . . .

Votre ami a achevé son histoire du bull-dog.

Il est tard.

Vous vous en allez, tous deux, — par les boulevards déjà déserts, — retournant à votre logis.

Au détour d'une rue, vous apercevez un homme et une femme arrêtés et se disputant avec force.

Tout à coup, la femme pousse un cri.

L'homme l'a frappée.

Vous vous élancez déjà au secours de cette malheureuse.

Votre ami vous retient.

— Qu'allez-vous faire? vous dit-il.

Mais c'est le bull-dog *qui cause* avec une de ces dames qu'il a ramenée du théâtre!

— Oh! que m'importe! Écoutez donc... elle pleure... cette femme! il me semble! Je veux...

— Vous voulez commettre quelque gaucherie.

Une belle action à la Don Quichotte, n'est-ce pas?

Mon cher ami, Molière a tout vu et tout dit; faut-il vous l'apprendre?

Mais cette femme qui pleure, si vous étiez assez niais pour aller à son aide.

J'en suis sûr, elle vous dirait comme la femme de *Sganarelle* à *M. Robert:*

« Si je veux qu'il me batte, moi! vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire! »

Croyez-moi donc!

Laissons le bull-dog *s'expliquer* comme il lui plaît avec ses maîtresses!

Et ces dames courir en tremblant après leur bull-dog!

L'un obéit à de mauvais instincts qu'on ne réprimera jamais.

Les autres prennent cet amour comme certains estomacs usés, débilités, prennent des piments, des poivres longs, du gingembre...

Et autres condiments...

Pour essayer de retrouver, par artifice, un appétit perdu.

Seulement, maintenant que vous connaissez votre bull-dog...

Quand vous le rencontrerez, détournez-vous, pour ne pas le saluer.

Et ces femmes, qui osent lui sourire en public, n'ayez garde de les trouver jolies, jamais, et de le leur dire !

L'arme la plus sûre à l'usage des honnêtes gens pour stigmatiser certaines fautes... certains vices...

C'est le mépris.

VIII

LE DANOIS.

I

Mais que vois-je ! mon cours d'histoire naturelle tire à sa fin.

Voilà tous *mes petits chiens* rangés par ordre, dans mon cabinet, les uns me tendant, sans rancune, la patte, les autres grognant sournoisement en me montrant les dents...

Et je ne me suis pas encore occupé de vous, mon élégant danois.

Oh ! pardon, Azor !

Voyons ! que faut-il que je dise sur vous ? la vérité, n'est-ce pas, comme sur vos compagnons ?

Eh bien ! la vérité, danois, mon ami, la vérité est que, le plus souvent, vous n'êtes qu'un sot.

Ces dames vous acceptent chez elles, il est vrai, — parce que, la plupart du temps elles vous le doivent, ce chez elles...

— Oh ! l'on sait que vous gagnez beaucoup d'argent, Azor ! Vous avez une tête à cela ! —

Ces dames vont encore, au bois, avec vous...

Au théâtre, avec vous...

Au bal, avec vous.

— Et c'est toujours vous qui payez la voiture qui les emporte...

L'avant-scène où elles bavardent...

Le bal où elles dansent... —

Mais, mon pauvre Azor, on ne vous l'a donc jamais dit, tout en se montrant souriantes à vos côtés, ces dames s'y ennuient, pourtant, à la mort ! C'est avéré cela !

Elles le répètent à qui veut l'entendre !

Vous ne me croyez pas ? vous êtes jeune encore, pas trop mal tourné, parfois élégant.

— Il est impossible que ma maîtresse se soucie si peu de moi, vous écriez-vous en relevant votre faux-col.

Après tout ce que j'ai fait déjà, tout ce que je fais, chaque jour, pour elle !

— Eh ! mon pauvre ami, c'est justement parce que vous donnez beaucoup qu'on vous refuse tant !

Ces dames sont ainsi bâties...

Toute générosité les humilie...

Fussiez-vous beau comme l'Amour, quand vous offrez votre portrait à l'une d'elles...

Elle ne voit pas la figure...

Elle n'aperçoit que le cercle d'or ou de diamants qui l'entoure

Et elle se dit :

— Encore un cadeau !

Elle ne se dit pas :

— Encore une preuve *de tendresse!*

II

Après cela, réparation d'honneur, Azor !

Je reconnais que, — n'ayant alors du danois que la forme, — il vous arrive, quelquefois, de prendre une maîtresse...

— En homme intelligent. —

Parce que vous avez besoin d'une maîtresse.

De même, — lorsqu'on est riche comme vous, — qu'on a besoin d'un hôtel, de chevaux, de valets, de flatteurs et de parasites...

Pour tenir son rang.

Dans ce cas, Azor, vous n'avez plus ce ridicule qu'affectent vos pareils, qui persistent à se croire aimés pour leur argent...

Votre maîtresse est à vos ordres, à vos heures...

— S'il vous convient, même, vous avez deux maîtresses, trois maîtresses...

Vos moyens vous le permettent!

— Et puis, c'est amusant de jouer au sultan, n'est-il pas vrai? —

Mais le jour où l'une de ces dames vous aura déplu.

Ou, vous aura manqué...

Vous enverrez demander votre note, le lendemain, vous paierez, sans vérifier les additions...

Et tout sera dit!

III

Cette seconde espèce de danois est la moins commune...

Elle demande de la race.

Et la race ne se trouve pas, comme cela, au coin de tous les sacs d'écus.

En général, donc, le danois, au lieu de mener ces dames à la cravache.

A l'instar de beaucoup de ses ancêtres, de mémoire *régence*...

Est conduit, au contraire, par elles, à la baguette...

Sans qu'il en fasse moins, pour cela, le rodomont devant les autres petits chiens.

IV

Je me trouvais, un samedi du mois de décembre, — un jour de bal d'Opéra, — à un grand dîner aux *Frères Provençaux.*

J'avais été invité là par un grand danois...

Célèbre par son luxe effréné.

Et ses manières vraiment aristocratiques.

En entrant dans le salon où avait lieu le banquet, je fus enchanté d'apercevoir, tout d'abord, un visage sympathique :

Celui de Spindler, le pianiste.

Un garçon amusant comme Dumas.

Et observateur comme Balzac.

— Vous ici, lui-dis-je, par quel hasard?

— Chut! répliqua Spindler, en m'emmenant à l'écart.

J'ai fait un pari avec notre amphitryon.

Un homme d'esprit, vous le savez, quoique cousu d'or.

— Et ce pari?

— Je vous le conterai plus tard, quand je l'aurai gagné.

— Diable! vous êtes donc certain, d'avance, de votre affaire?

— Parbleu!

J'ai joué à la baisse sur les danois; nous sommes en plein carnaval... est-ce que je puis perdre?

V

Nous étions quatorze à ce dîner.

Six danois, y compris l'amphitryon.

Six lorettes de première classe...

— Les maîtresses de ces messieurs. —

Et Spindler et moi.

Les mets les plus recherchés, les vins les plus délicieux avaient éte servis à profusion.

Au dessert, comme les têtes commençaient à s'échauffer, Spindler me dit tout bas :

— Maintenant, écoutez et regardez avec soin.

Le moment approche.

J'ai parié avec M. de Schaeck — qui va tout à l'heure proposer à tout le monde d'aller finir la nuit au bal de l'Opéra. —

Que pas une de ces dames — sa maîtresse comprise — n'accepterait la proposition.

Ce qui n'empêcherait pas que ces dames n'allassent au bal de l'Opéra!

Mais avec d'autres.

— J'écoute et je regarde, repartis-je.

VI

J'observais, en effet, curieusement, alors, tous mes danois papillonnant dans le salon.

Celui-ci, qui a donné, il y a six mois, à sa maîtresse, un appartement de quarante-deux mille francs — où elle ne lui a pas permis encore de mettre le pied.

Celui-là, qui n'écrit jamais de billets doux que sur le revers d'un billet de banque...

Ce troisième, qui ne voit sa belle qu'une fois par mois...

Ce quatrième, qui est jaloux de la sienne comme un Othello...

— Quoiqu'elle ne ressemble guère à une Desdémone. —

Ce cinquième, enfin, qui n'ouvre la bouche, devant sa maîtresse, que lorsqu'elle l'y autorise.

Je ne parle pas de l'amphitryon, et pour cause...

Puisqu'il avait tenu le pari de Spindler, il était jugé d'avance...

Comme un danois de race.

VII

On servit le punch.

M. de Schaeck se leva, et, s'armant de son plus gracieux sourire, prononça son *spech*.

— Mesdames, et messieurs, pour terminer une soirée aussi charmante, etc., etc.

Vous savez ce qu'il proposait.

VIII

M. de Schaeck et Spindler échangèrent un coup d'œil rapide.

Les cinq danois avaient tous dit : oui.

Les six dames avaient toutes dit : non.

Oh ! le sort n'épargnait même pas cet aimable amphitryon.

Près duquel Lucullus ne serait qu'un inventeur de petits pois conservés !

IX

A minuit, tout le monde quitta le salon des *Frères Provençaux.*

Chacun des danois, — et M. de Schaeck comme les autres, — reconduisit chez elle sa dame qui souffrait, qui, d'une migraine folle, qui, d'un étouffement nerveux, qui, du pied, gêné dans sa chaussure, qui, des dents, qui, de la poitrine, qui, de la gorge!

— Ces dames, quand elles s'y mettent, sont tout de suite mortes!

Il n'y a plus qu'à leur jeter le drap sur le visage...

Et à s'en aller!

Surtout, à s'en aller!

X

Conspirateurs joyeux, Spindler, M. de Schaeck et moi, après avoir vidé encore un bol de punch, pour nous donner de l'œil...

Vers les deux heures du matin, cachés sous de mystérieux dominos noirs, nous entrions au bal de l'Opéra.

A la recherche de la Vérité.

La Vérité au bal de l'Opéra ! C'est original.

Mais pourquoi pas ? son costume n'y choquerait personne.

Oh ! nous n'eûmes pas besoin de nous fatiguer en recherches.

Au bout d'une douzaine de tours au foyer, nous savions déjà à quoi nous en tenir.

M. de Schaeck avait perdu son pari... complétement perdu !

Pas une des dames mourantes, un instant auparavant, ne manquait à l'appel !

Seulement, des six danois près d'elles, tout à l'heure, il n'y en avait plus qu'un maintenant.

Et celui-là riait de tout son cœur.

Tandis que les autres dormaient, sans doute, chez eux, du sommeil du juste.

XI

A huit jours de cette aventure, je rencontrai Spindler.

— Et M. de Schaeck ? lui dis-je.

— Il s'est exécuté noblement, repartit le pianiste, oh ! il m'a payé mes cent louis.

Je me suis même acheté un superbe piano d'Érard...

Du fruit de mon infamie!... m'a dit une de ces dames, à qui j'ai conté la chose.

Entre un baiser et une tasse de thé.

— Et sa maîtresse, à lui?

— A M. de Schaeck?

Oh! il lui a envoyé, le lendemain, deux cachemires.

Et un ravissant domino blanc.

Parce que celui qu'elle portait la veille, assurait-il, était fané.

— Voilà un danois de mérite, Spindler.

— Oui, oui, un danois pur sang.

C'est à sa maîtresse que j'ai fait la confidence du pari.

ÉPILOGUE.

I

Rouaf! Rouaf! — Bou! Bou! Bou! — Aï! Aï! Aï! — Bou! Bou! — Rouaf! Rouaf! — Huuuum! Huuuum! — Bou! bou! — Rouaf! Rouaf! — Aï! Aï!

II

Allons! bon! voilà mes petits chiens qui sortent de mon cabinet!

Et qui commencent à aboyer aux jambes de tout le monde.

III

Allez, petits!

Sautez, courez, dansez, cabriolez!

Je vous ai lancés dans Paris, pour cela.
Amusez donc Paris, s'il vous est possible.

IV

Et vous, cher lecteur, jolie lectrice...
Daignez pardonner les fautes de l'auteur.

LE RETOUR AU PAYS.

I

LE VOYAGE.

Par une matinée du mois de juillet 1815, deux soldats portant l'uniforme de grenadiers du 136e de ligne, sortaient, le sac au dos, un bâton à la main, par la grille de Reims, et prenaient, côte à côte, la route de Réthel.

Le temps était magnifique, l'air frais et embaumé. Nos deux soldats marchèrent quelque temps en silence sous les rayons de ce soleil bienfaisant du matin, puis l'un d'eux s'arrêta tout d'un coup, comme frappé d'un réflexion subite, et saisissant son compagnon par le bras, il lui dit :

— Minute, mon vieux, minute ! et c'te bouffarde ? Est-ce que nous allons marcher comme ça longtemps sans fumer !... Ce genre d'exercice ne me va pas à moi ! Allons, dépêchons ! bourrons-en une crâne ! et nous nous remettrons en route. Mais nous causerons, par exemple ! nous ne resterons pas ainsi muets comme des idiots à côté l'un de l'autre ! j'en ai beaucoup à te débiter, vois-tu, Urbain... tu m'as assuré hier que nous n'étions plus qu'à une huitaine de lieues de ton village, de ton Bergnicourt, comme tu l'ap-

pelles, et il est temps, je crois, que je me décide.

— Allumons notre pipe, répondit en souriant celui auquel s'adressait cette allocution, c'est trop juste ! et parle, puisque tu as tant envie de jacasser, quoique, j'en suis sûr, je sache très-bien d'avance ce que tu as à me raconter.

— Possible, reprit le premier, mais après tout, il ne s'agit pas de plaisanter ! — tiens, voilà du feu... — tu es mon ami, je suis ton ami, à la vie à la mort ! c'est vu ! c'est connu... c'est bien !..... Nous nous le sommes prouvé mutuellement, pourtant ça n'empêche pas...

— Ça n'empêche pas quoi ?

— Eh ! que je ne sois une idée inquiet de ce que nous allons devenir.

— Christophe, tu es un jobard ! je suis fâché de prononcer ce mot-là, mais il me plaît ! Que t'ai-je dit, lorsque, il y a trois semaines de cela, nous avons reçu, à la Charité, la nouvelle que l'armée de la Loire était licenciée ? Tu es venu me trouver les larmes aux yeux... Oh ! ne t'en défends pas... tu avais les larmes aux yeux... je l'ai vu !... On ne veut plus de nous, t'es-tu écrié ; l'*autre* s'en va pour tout de bon cette foi, faut croire, et Sa Majesté très-chrétienne Louis XVIII, qui ne saurait que faire de nos services, que nous ne lui donnerions

peut-être pas de très-bon cœur, nous prie de nous en retourner tranquillement dans nos foyers. Nos foyers, répétais-tu en frottant et en refrottant ton schako sous ta manche, c'est très-gentil, nos foyers! mais quand on n'en possède pas, de foyers... où se retire-t-on?

Christophe, ne t'ai-je pas répondu alors : Ne te fais pas de bile! tu es né sur un champ de bataille; ta mère était une vivandière, ton père un tambour-maître... Ils ont passé l'arme à gauche tous les deux, et du moment que tu n'es plus soldat, parce qu'on ne veut plus de soldats, je comprends parfaitement que tu ne saches pas comment te retourner... Mais moi, je suis ton camarade, ton intime, j'ai six ans de plus que toi... ça me donne le droit de te diriger et de t'être utile si je le peux. Je suis né natif des Ardennes; j'ai quitté, il est vrai, mon pays il y a dix-huit ans, en y laissant pour toute famille une tante et une maîtresse... La maîtresse était jeune et gentille, elle m'aura oublié bien vite!... je la retrouverai mariée... c'est naturel! je m'y attends! Je ne la mépriserai pas pour ça; mais la tante, quoique déjà âgée lorsque je lui ai dit adieu pour me faire soldat, est pourtant très-susceptible de boire, de manger et de dormir encore! elle doit jouir de ses petits soixante-cinq ans... Qu'importe! elle, du

moins, il n'y a pas de danger qu'elle ne se souvienne plus de moi ! C'est l'avantage qu'ont les vieilles femmes sur les jeunes ; elles vous aiment moins fort, mais ça dure davantage ! Eh bien ! ai-je continué en te tendant la main, quand il y en a pour un, il y en a pour deux ! ma tante Lecamus possédait à Bergnicourt une chaumière assez proprette et cinq à six arpents de terre..., si la brave femme vit toujours, elle nous recevra à bras ouverts, moi, parce que ce sera de rigueur, toi, parce que ça m'obligera! Nous travaillerons et nous resterons auprès d'elle... Si elle est morte... raison de plus... je suis son unique héritier... Nous irons d'abord faire un tour au cimetière, histoire de saluer la place où on l'aura mise, et nous n'en resterons au village et nous n'y piocherons que mieux... En route donc! Christophe, bras dessus, bras dessous !... Ce n'est pas un service que je te rends de t'emmener à Bergnicourt, c'est toi qui me fais le plaisir de m'y accompagner et de m'y aider à manger des pommes de terre, que je ne pourrais pas dévorer tout seul, jusqu'à la fin de nos jours.

— Oui, oui, je me rappelle, répliqua Christophe en jetant à son compagnon un regard de reconnaissance, tu m'as dit tout ça ! Oh ! tu n'y as pas été par trente-six chemins pour m'inviter à aller

manger tes truffes à fleurs avec toi... mais si... si ces légumes ne poussaient que dans ton idée? En dix-huit ans... il arrive tant de choses... tu vas retrouver ton village bien changé... On ne t'y reconnaîtra peut-être plus...

— Allons donc! changé! le village...: c'est possible, mais moi! que diable! j'avais vingt-quatre ans quand je suis parti, j'en ai donc quarante-deux aujourd'hui... Il me semble que je ne suis pas encore assez déjeté pour que ceux qui me voyaient alors tous les jours ne me reconnaissent plus? Et puis, est-ce que je ne me nomme pas Urbain Randier comme autrefois? Si ma tante est morte et qu'on veuille m'envoyer promener, j'irai trouver le maire... j'exhiberai mon acte de naissance, j'ameuterai, s'il le faut, tout le village, et l'on sera bien forcé de me restituer ce qui m'appartient.

— Mais, en admettant qu'on te restitue tout de suite ton bien, comme tu le présumes, est-il très-convenable de ma part, dis-moi, d'accepter ce que tu m'offres? Car enfin... tu le sais... je n'ai rien, moi, rien du tout! et avec si peu de chose que ça je trouve drôle qu'on s'installe sans façon chez un ami, et...

— Christophe, interrompit l'autre soldat d'un ton brusque, je trouve bien plus drôle qu'on s'amuse à rabâcher une heure sur un projet qui n'est

encore que dans les brouillards. Je t'ai emmené parce que ça m'a fait plaisir, je te le répète... marche donc alors, et ne me tourmente plus de toutes tes raisons ou je me fâche sérieusement. Regarde bien plutôt le beau temps qui accueille notre arrivée... Quelle heure était-il quand nous avons quitté l'étape?

— Quatre heures et demie.

— Il doit en toucher cinq. Eh bien! vois comme la campagne est gaie autour de nous... comme ces arbres, cette verdure sont vigoureux... comme ce ciel est bleu!

— Moi! dis donc, il me semble, au contraire, qu'il n'est pas superbe, ton pays! il y a des plaines et pour changer d'autres plaines, à perte de vue...

— Bah! bah! plus nous irons, mieux ça deviendra! le premier abord, j'en conviens, ne réjouit pas... mais on s'y habitue. Et puis, vois-tu, Christophe... tant pis! tu vas peut-être te moquer de moi, mais fichtre! je l'avoue, ça me fait plaisir de revenir au pays! Il y a quelque temps, tu t'en souviens, je riais de ceux du régiment qui murmuraient, en se couchant, le soir, au bivouac: — « Ah! quand donc que je pourrai m'en retourner chez nous! » Christophe, aujourd'hui, s'ils étaient là... je les laisserais dire sans sourciller! Je comprends maintenant qu'on soit content de revoir les endroits où

l'on a joué, couru, pleuré, quand on était gamin !...
je comprends... ne ris pas à ton tour, qu'on salue, le cœur battant la générale, l'église où votre mère vous conduisait, par la main, le dimanche...

— Et puis, fit Christophe d'un air malin, quand il se joint à tout cela des souvenirs amoureux...

— Oh ! pour ce qui est de l'amour, franchement je n'y pense guère ! Suzanne était une bonne et jolie fille... elle a bien pleuré lorsque je suis parti... et dame ! elle avait un peu ses raisons pour ça !... J'étais tout jeune... tout feu... alors... tu conçois ? et... oh ! j'aurais réparé ça... je l'aurais épousée, je le lui avais promis ; mais en dix-huit ans, comme tu le disais, il y a un instant, il en passe de ces seaux d'eau sous le pont ! Malgré la promesse de m'attendre, Suzanne se sera mariée, et je ne lui en adresserai pas de reproches. Une fidélité de dix-huit ans, c'est trop dur à garder... Eh ! eh ! eh ! j'en sais quelque chose, moi aussi, qui m'étais engagé en la quittant à ne jamais prendre d'autre maîtresse...

— N'importe, ça te paraîtra singulier de la revoir, j'en suis sûr... Tu auras des regrets, surtout si elle est dans le *conjungo*... et entourée de poupards qui auraient pu t'appeler papa !

— Tu as raison, mais en ce cas-là, mon vieux Christophe, un salut, un gos baiser sur la joue, et

voilà tout ! Faut respecter les gens qu'on a aimés, c'est mon idée ! Et là-dessus, buvons un coup ! Ce farceur de soleil commence à chauffer, et nous marchons comme si nous courions après les Anglais.

Les deux soldats s'arrêtèrent ; chacun d'eux porta à sa bouche le bidon contenant l'eau-de-vie qu'il portait, attaché, par une courroie de buffle, derrière le dos ; puis après avoir donné raisonnablement à la liqueur le temps de couler du fer-blanc dans leurs gosiers, ils se remirent en marche en faisant entendre un claquement de langue significatif.

— Elle est bonne, cette eau-de-vie !... dit Urbain au bout d'une vingtaine de pas ; trouves-tu, Christophe ?

— Oui, je n'ai qu'un regret, c'est de n'en avoir pas pris davantage à Reims.

— Mais le bidon en contient un demi-litre, c'est déjà respectable !

— Ça ne nous mènera pas jusqu'à Bergnicourt.

— Eh bien ! nous renouvellerons notre provision en route... Oh ! sois tranquille ! tu peux boire ! l'eau-de-vie ne manque pas dans ces parages ! c'est un pays civilisé que les Ardennes ! on n'y crève pas de soif !

Et, pour effacer, sans doute, à ce sujet, toute crainte de l'esprit de son camarade, Urbain, tout

en continuant de marcher, porta une seconde fois à ses lèvres le bidon d'eau-de-vie.

II

L'IVRESSE.

Il était huit heures ; Urbain et Christophe continuaient leur voyage ; mais ils n'avaient plus, comme en sortant de Reims, cette contenance calme, ce regard limpide, suite ordinaire d'une nuit passée paisiblement à l'étape. Le bidon avait éte rempli à Isle, on n'était encore éloigné de Islè que d'une demi-lieue, et l'eau-de-vie avait déjà reçu de notables atteintes.

Urbain était un grand gaillard à la moustache et aux cheveux bruns, légèrement entremêlés de fils d'argent, aux yeux noirs, au teint coloré. Il marchait la tête haute, la main gauche sur la hanche et, de la droite, faisant voltiger au loin les cailloux à l'aide de son bâton.

Christophe était, ainsi qu'Urbain, d'une taille élevée, mais plus élégante, plus svelte que celle de son compagnon. Au rebours de ce dernier, il tenait les yeux baissés à terre, s'appuyait fortement sur son gourdin et s'arrêtait de temps à autre pour ôter

son schako et essuyer la sueur qui lui ruisselait le long du visage.

Alors Urbain s'arrêtait également.

— Encore une goutte, disait-il à son ami.

— Va pour une goutte, répétait Christophe.

Et ils buvaient.

Le temps passait ainsi,et de halte en halte,de goutte en goutte, nos soldats avançaient insensiblement vers le but de leur voyage sans plus varier leur conversation. Arrivés cependant en vue de quelques chaumières à peu de distance de la route, Christophe s'écria, en les désignant du doigt à son camarade :

— Dis donc, Urbain ? c'est-i Bergnicourt, ça ?

— Non, repartit Urbain, nous en sommes encore à trois lieue à peu près, de Bergnicourt... Est-ce que tu es fatigué ?

— Fatigué... allons donc ! Mais c'est que la chaleur devient d'une force ! et puis... es-tu sûr de ne pas te tromper de route ?... tu n'as voulu t'informer auprès de personne dans cet endroit où nous avons cassé une croûte et fait viser notre feuille.....

— Parbleu ! à quoi que ça aurait servi de s'informer ? Dirait-on pas qu'il y a si longtemps que j'ai quitté le pays pour que je ne reconnaisse plus un chemin que j'ai parcouru plus de cent fois !... s'écria Urbain, d'une voix que l'eau-de-vie commen-

çait à rendre moins sonore que de coutume. Songe donc, Christophe, qu'il n'y a que dix-huit ans que je l'ai quitté, cet amour de pays! Qu'est-ce que c'est que ça, que dix-huit ans?

— Mais le temps d'aller en Italie, en Espagne, en Prusse et en Autriche, et de s'y battre comme un enragé, rien que ça!

— Eh bien! après? toutes ces batailles-là, c'est fini, n'est-ce pas? En sommes-nous bien plus vieux pour avoir été faire un tour à Lodi, à Ulm, à Wagram et à la Corogne? Tiens, Christophe, continua Urbain qui s'exaltait de plus en plus, il me semble que je ne suis parti que d'hier de Bergnicourt! Je couperai mes moustaches en arrivant et j'aurai encore vingt-quatre ans... Je parie que ma tante n'est pas vieillie du tout et que Suzanne est à l'entrée du village à m'attendre!...

— Allons! bon! v'là des bêtises! murmura Christophe en haussant les épaules; voyez-vous cette femme qui l'attend depuis dix-huit ans à l'entrée du village! Jolie occupation qu'elle aurait eue là... Elle aurait mieux fait de te tricoter des bonnets de coton! Urbain, je te l'avoue, ne te vexe pas de mon observation! j'ai grande confiance en toi, mais le premier paysan que nous rencontrons, je lui demande si nous sommes loin de...

— Je te le défends ! interrompit brusquement Urbain ; je t'ai promis que je te conduirais à Bergnicourt, et je tiens à t'y conduire tout seul, entends-tu ? Je suis dans mon droit ! j'en use ! Buvons une goutte ! ça te donnera de la confiance, et à moi de la mémoire et de bons yeux...

— Dis donc, fit Christophe d'un ton craintif, comme son compagnon se disposait à fêter encore une fois le bidon, m'est avis que nous en buvons terriblement de gouttes... modérons-nous !... ou nous arriverons chez toi dans un état peu décent.....

— Peu décent !... est-ce que l'eau-de-vie t'effraie, toi, maintenant qu'on t'a licencié ? Tu craignais, il y a deux heures, de n'en avoir pas assez pour achever notre voyage !...

— Oui, sans doute, je craignais... elle ne m'effraie pas... au contraire... mais, le soleil, tu conçois, la marche, tout ça me monte un peu aux cheveux !... Voilà une voiture qui vient sur nous, prends garde...

— Une voiture... tu prends ça pour une voiture... c'est une mare... donne-moi le bras, Christophe, tu n'as plus une bonne tête comme autrefois... tu m'affliges, Christophe ! regarde ton intime... est-ce qu'il bronche ?

— Oh ! tu ne marches pas déjà si droit.

— Hein !...

— C'est égal... je ne t'en veux pas !... l'homme n'est pas parfait ! mais accorde-moi ce que je te demande... si nous rencontrons quelqu'un, permets-moi de questionner sur le pays.

— Jamais ! je te dis que je m'y reconnais... nous ne questionnerons pas un chat !

— Eh bien ! tranchons la difficulté ! Jouons à pile ou face... Si je gagne, j'aurai le droit de questionner qui bon me semblera ; si je perds, je me laisse conduire comme un aveugle !

— J'accepte la partie parce que c'est toi ; attends, voilà une pièce de deux sous, appelle !

Et Urbain s'arrêta au beau milieu du chemin, et jeta la pièce en l'air.

— Face pour gagner ! cria Christophe.

La pièce tomba. Il était face. Christophe poussa une exclamation de joie.

— Minute ! fit Urbain qui remettait le décime dans sa poche en regardant sous le nez son compagnon ; je te permets d'interroger un passant, mais je n'ai pas dit que ce serait tout de suite !... Quand nous ne serons plus qu'à une lieue de Bergnicourt, je te laisserai t'arranger ! Jusque-là, en avant les jarrets et taisons-nous ! Tiens, encore une goutte !

— Mais...

— Tais-toi ! te dis-je, et ne continue pas à me faire l'affront de croire que je m'égare dans mon pays ! Ah ! Christophe ! tu ne reconnais pas l'hospitalité que je t'ai offerte ! Va, sois tranquille ! nous arriverons bientôt, je te le promets ! nous trouverons un bon lit pour nous reposer, un bon dîner d'abord...

— Où ça ?

— Chez ma tante, parbleu !

— Ah ! ah ! chez ta tante ! la pauvre chère vieille ! Je crois que si ce n'est que sur elle que nous comptons pour souper, il n'y aura guère d'œufs dans notre omelette !

Urbain ne répondit pas à cette réflexion semi-sardonique de son ami : il se livrait pour la douzième fois, au moins, depuis le matin, à une occupation qui paraissait lui plaire de plus en plus. Il buvait de l'eau-de-vie.

Cette nouvelle goutte avalée, Urbain reprit le bras de Christophe, et ils continuèrent leur route. Le pays commençait à devenir plus pittoresque devant eux. Par-ci, par-là, quelques bouquets de bois tranchaient heureusement avec la monotonie de ces immenses plaines crayeuses qui s'étendent de Reims à Réthel, puis, la matinée s'avançait, et de temps à autre aussi un paysan sur son cheval ou dans sa charrette, s'acheminant vers ses blés, ses luzernes,

passait auprès des deux soldats et les interpellait en riant, d'un air narquois, d'un :

— Bonjour ! les militaires ! où allons-nous comme ça ?

En ces cas-là, Christophe levait la tête et s'apprêtait à répondre, mais Urbain lui comprimait fortement le bras sous le sien, en marmotant :

— Je ne veux pas que tu l'interroges ! c'est convenu ! tu sais ! je t'y ai autorisé quand nous serons en face de Bergnicourt.

— Mais alors ce ne sera plus la peine de rien demander.

— Eh bien ! tu ne demanderas rien, j'aime mieux ça !

Et le paysan était déjà loin, et nos soldats marchaient toujours, d'un pas sinon exempt de certaines déviations, du moins assez rapide ; et les bidons s'épuisaient, vu les fréquentes visites dont on les honorait chemin faisant.

A dix heures, nos deux amis avaient parcouru environ sept lieues depuis le matin. Ils venaient d'arriver à un endroit où la route se bifurquait, et Urbain s'était écrié, en montrant le côté droit :

— C'est par là, je me reconnais !

Mais à cette assertion de son camarade, pronon-

cée, cependant, avec le plus magnifique aplomb, Christophe se révolta.

— Et moi, je suis sûr que ce n'est pas par là, répliqua-t-il en s'arrêtant résolument ; tu vas ! tu vas! tu as l'air de ne douter de rien, et, au bout du compte, ça me fait l'effet que nous arpentons du terrain comme des corneilles qui abattent des noix... Où est-il, ton Bergnicourt?... pas plus de Bergnicourt que sur la main!... on n'en aperçoit pas la plus petite cheminée de ton Bergnicourt!... et pourtant... du train dont nous y allons, nous devrions approcher!

— Christophe, repartit Urbain dont le visage, de rouge foncé qu'il était, tourna à l'écarlate, Christophe, c'est mal! tu m'obstines!... ça va devenir du vilain!... je te dis que je me reconnais...

Et la colère et l'ivresse le faisant bégayer :

— Je te dis... que je... que je... suis sûr... sûr de mon affaire... le village est au bout de cette route... nous y trouverons, vers le milieu, un petit... che... chemin de traverse pour arriver plus vite..... D'ailleurs... je parie que Suzanne viendra au-devant de nous?

— Suzanne! laisse-moi donc tranquille avec ta Suzanne! elle ne pense guère à toi!

— Hein! quoi! qu'est-ce que c'est! tu doutes

encore de Suzanne, Christophe? tu attaques la fidélité de ma maîtresse?

— Allons! non! j'ai tort, reprit Christophe, qui, meilleur buveur, sans doute, que son camarade, s'aperçut, en jetant les yeux sur Urbain, de l'état d'irritation où l'eau-de-vie et la chaleur l'avaient amené, et renonça aussitôt à l'envie de le contredire. J'ai tort! je l'avoue! Suzanne t'attend et ta tante aussi... C'est fini, je ne te contrarie pas! je te suis et je n'ouvre plus la bouche; es-tu content?

Urbain toisa du haut en bas son compagnon de ce regard vague, particulier aux gens dont l'esprit est en désordre à la suite de libations trop nombreuses. Cette inspection achevée, et, après quelques secondes de réflexions, que nous regrettons de ne pouvoir donner au lecteur, il s'écria, en tendant la main à Christophe immobile devant lui :

— Tu es mon ami! mon véritable ami! tu m'es dévoué... je te remercie! et je ne resterai pas en retard de politesse!..... J'exige, maintenant, que tu agisses à ton aise. D'ailleurs, nous avions parié... tu avais gagné!... tu es dans ton droit!... Cherchons quelqu'un à qui tu puisses demander si nous sommes sur la bonne route.

— Bah! ce n'est pas la peine! Viens donc, répliqua Christophe, qui croyait satisfaire ainsi à l'a-

mour-propre de son camarade ; puisque tu es certain de ne point te tromper...

— Non ! non ! répondit Urbain, s'emparant alors avec entêtement de cette idée tout à fait opposée à celle qu'il défendait une minute auparavant ; il faut que nous nous informions... Je puis me tromper, au contraire..... Chacun peut se tromper, pas vrai ? C'est dans la nature de se tromper ?

— Alors, puisque tu y tiens, nous allons chercher... Ah !... regarde donc, Urbain, exclama Christophe en frappant des mains ; comme ça se trouve !.. là-bas... du monde qui arrive de ce côté.

En effet, un jeune paysan, accompagné d'un petit garçon, débouchait, à ce moment, à quelque distance, de derrière un taillis, à gauche de la route que venaient de parcourir nos voyageurs, et paraissait se diriger vers eux.

— Tonnerre ! tu as raison, reprit Urbain, ce sont deux hommes.

— Oh ! deux hommes ! un homme et un enfant !

— Je gage que ce sont deux hommes.

— C'est inutile ! nous allons bien le voir ! les voilà qui viennent !

— Oui, mais ils ne viennent pas assez vite.

Et Urbain, se servant de ses mains comme d'un

porte-voix, se mit à héler de la sorte les deux individus en question :

— Ohé ! là-bas ! les amis, dépêchons-nous un peu, s'il vous plaît ?

Le paysan et le petit bonhomme qui se trouvaient, alors, à trois cents pas environ, de nos soldats, relevèrent simultanément la tête à cette invitation cavalière, mais ils n'en marchèrent pas plus vite.

— Ces drôles-là se fichent de nous ! s'écria Urbain, s'apercevant du peu d'effet que produisaient ses ordres, je m'en vais courir au-devant d'eux, moi !

— Laisse donc, fit Christophe en retenant son ami par le bras, ils arriveront ! Que diable ! Ils ont peut-être des cors, ça les empèche de se presser... Faut pas être si vif, ça te ferait du tort pour ton retour au pays... tiens ! les voici !

Christophe disait vrai. Le paysan et son petit compagnon s'avançaient, examinant d'un œil curieux ces deux soldats couverts de poussière, chancelants, qui leur barraient, en quelque sorte, le chemin. Quand ils furent arrivés auprès de ces derniers, ils s'arrêtèrent, et le plus âgé prit la parole :

— Bonjour, messieurs ! dit-il ; vous nous avez appelés... Que désirez-vous ?

— Savoir si cette route conduit à Bergnicourt, fit Christophe en répondant par un salut militaire au bonjour du campagnard.

— Cette route conduit tout droit à Bergnicourt; vous en avez encore pour trois quarts-d'heure de marche, au plus !...

— Là ! vois-tu ! s'écria Urbain en frappant joyeusement sur l'épaule de son ami, vois-tu que je savais mon affaire !...

— Je n'en ai jamais douté, repartit jésuitiquement Christophe; histoire de s'assurer... voilà tout.

— Et... est-ce que vous êtes du pays? reprit Urbain, qui se rapprocha vivement de celui auquel il devait son triomphe mnémotechnique.

— Oui, monsieur, je suis de Bergnicourt.

— Tiens ! c'est drôle, je ne vous remets pas !

— Je le crois bien ! grommela Christophe, ce garçon a tout au plus vingt ans ! C'est dommage qu'il ne veuille pas aussi reconnaître le petit gars qui l'accompagne...

— Comment vous nommez-vous? continua Urbain.

— Pierre Bellion, monsieur, pour vous servir.

— Ah ! ah ! Pierre Bellion !... Connais pas ! décidément ! Mais c'est égal, Pierre Bellion, vous allez nous accompagner, n'est-ce pas, jusqu'à Bergni-

court? et pour vous remercier, nous vous paierons bouteille en arrivant chez ma tante... Car, voyez-vous, mon ami, je suis du pays... j'ai voyagé un brin, mais me voici de retour pour ne plus repartir... Oh! vous devez avoir entendu mon nom quelque part... Les Raudier, c'est connu dans le village... et moi surtout... un farceur!... il n'y a pas de danger qu'on m'oublie...

— Comment dites-vous? interrompit Pierre Bellion en regardant fixement le soldat, vous vous nommez Raudier?

— Oui, Urbain Raudier... hier, paysan comme toi, mon petit, aujourd'hui soldat licencié... brigand de la Loire, comme ils nous intitulent, les gredins!

— Urbain Raudier! répéta le jeune homme dont le regard prit une expression de surprise et de joie, vous êtes Urbain Raudier!... parti il y a dix-huit ans, de Bergnicourt?

— Oh! il y a dix-huit ans... c'est ce que Christophe, mon ami qui est là, voudrait me faire accroire, mais je certifie, moi, qu'il n'y a pas dix-huit ans.., c'est dix-huit mois, pas davantage, qu'il entend...

Le paysan regarda de nouveau le soldat comme s'il cherchait sérieusement à se rendre compte des paroles de celui-ci; mais la bizarrerie toute excen-

trique de la contenance d'Urbain et de son compagnon, de leur air, de leurs gestes, ne pouvait échapper même au moins perspicace en pareille matière ; Pierre Bellion reprit en souriant :

— Et vous dites, monsieur Urbain, que vous revenez trouver votre maîtresse ?

— Sans doute, mon garçon... et l'épouser ! et tout de suite ! La pauvre chère enfant ! ça va la surprendre un peu de me revoir... Mais je l'épouserai... Sa mère ne nous empêchera pas de nous aimer maintenant.

— Mais je pensais..... Allons... rappelez-vous... Vous devez vous attendre... s'il y a longtemps que vous l'avez quittée...

— Longtemps ! Toi aussi tu veux donc qu'il y ait longtemps que je sois parti ? s'écria Urbain, arrivé au dernier période de l'ivresse. Je te dis, gamin, que ma Suzanne a toujours dix-neuf ans..... qu'elle est gentille et fraîche comme une rose..... Quant à moi, je ne souviens plus trop de ce qui s'est passé depuis que je me suis absenté, mais, morbleu ! regarde-moi. Est-ce que je ne suis pas un jeune homme ? Tiens ! quel âge as-tu, toi ?

— Vingt ans.

— Eh bien ! je dois en avoir vingt-quatre ou vingt-cinq.... pas davantage.... Hein ! Christophe ?

— Oui, oui, repartit ce dernier, qui, depuis quelques minutes, immobile, le front nu sous un soleil ardent, commençait à perdre le peu de raison qu'il avait conservée jusque-là ; je suis de ton avis... Nous sommes jeunes tous deux... Tu reviens épouser ta maîtresse... Moi j'épouserai... Qu'est-ce que j'épouserai ?

— Tu épouseras ma tante... balbutia Urbain avec un gros rire, entends-tu, Christophe ? tu épouseras ma tante... ça fait que tu deviendras mon oncle, et nous vivrons ensemble tous les quatre..... Veux-tu épouser ma tante ?

Et Urbain saisit son ami dans une étreinte passionnée, en répétant d'un ton suppliant :

— Veux-tu être mon oncle, Christophe ? mon bon oncle ?

Pierre Bellion, le sourire aux lèvres, demeura un instant encore à considérer cette scène grotesque ; puis, comme frappé d'une pensée soudaine, il se pencha vivement vers le petit bonhomme, impassible à ses côtés, lui glissa quelques mots à l'oreille, et, s'élançant en avant des deux soldats :

— Mon frère va vous accompagner, messieurs, s'écria-t-il ; moi, j'ai besoin au village... j'y cours : à tout l'heure... vous m'y retrouverez.

Et, sans s'arrêter aux cris d'Urbain et de Christo-

phe, qui voulaient à toute force le retenir, Pierre Bellion se mit à courir avec rapidité et disparut bientôt au tournant du chemin de traverse.

III

LE RÊVE.

Les rues d'un village en plein midi, dans la semaine, sont plus désertes que celles de Paris à une ou deux heures du matin. C'est un silence, un calme dont on ne peut se rendre compte si on ne les a observés soi-même. L'église est close, les portes, les fenêtres des chaumières sont fermées, les cabarets paisibles, et n'était, de temps à autre, quelques enfants s'ébattant dans le ruisseau pêle-mêle avec des poules et des canards, on croirait vraiment, en traversant ces amas de masures d'où ne sort aucun bruit, autour desquelles ne se meuvent aucunes figures humaines, avoir affaire à quelque Palmyre au petit pied, frappée d'une mortalité terrible et subite par la main du Seigneur.

C'est qu'au village, en effet, il n'y a plus guère, le matin, d'autres habitants sédentaires que les vieillards et les enfants. Dès le lever du soleil, l'été

comme l'hiver, les hommes et les femmes s'en vont aux champs, emportant avec eux leurs provisions pour toute la journée, et ils travaillent sans relâche... et ils arrosent la terre de leurs sueurs...; car, pour ces braves gens, dont la nourriture, dont la fortune consiste, le plus souvent, en fruits et en légumes, la terre est véritablement une mère, mais une mère exigeante qui prodigue ses biens aux laborieux et laisse sans pitié mourir de faim ceux de ses enfants qui la négligent ou l'abandonnent.

Or, tout ceci est pour vous dire que lorsque Christophe et Urbain arrivèrent à Bergnicourt, accompagnés du petit Joseph, le frère de Pierre Bellion, ils n'eurent, à leur entrée dans le village champenois, aucune rencontre digne d'être constatée, et ceci ne fut pas le plus regrettable pour la dignité de nos deux soldats dont la contenance était, certes, des plus extraordinaires. Rapprochés l'un de l'autre, sans doute grâce à un instinct bénévole qui leur disait qu'ils couraient moins de risque de tomber en se tenant de la sorte, Urbain et Christophe parlaient ensemble, si, toutefois, on peut appeler parler la manière dont ils s'exprimaient :

— Oui, oui, criait Urbain en gesticulant, je reviens épouser Suzanne! ma petite Suzanne... Je l'ai quittée il y a quinze jours... me voilà! je ne suis

plus soldat ! je ne veux plus être soldat ! j'en ai assez. Ma tante va me donner sa maison... nous demeurerons avec ma tante, Suzanne, moi et mon ami Christophe... n'est-ce pas, Christophe ?

— Convenu ! bégayait Christophe, qui paraissait ne plus pouvoir se traîner... nous vivrons ensemble... nous travaillerons ensemble... et j'épouserai ta tante... tu me l'as promis !

— Ah ! promis ! si ça lui convient, pourtant, tu conçois, cette femme, on ne peut pas la forcer ! Vois-tu, Christophe, mon village... nous sommes dans mon village... je me reconnais ! Dis donc, hé ! moutard... où nous mènes-tu ? c'est-i chez ma tante ?

Le petit Joseph, qui marchait devant les soldats, tourna la tête à cette question et répondit froidement :

— Oui, c'est chez votre tante.

— Bien ! très-bien ! mon garçon, nous sommes contents de toi ! Mais, dis-moi aussi, j'aurais pourtant voulu embrasser tout de suite Suzanne... tu sais, Suzanne, tu la connais, Suzanne ?

L'enfant sourit malignement.

— Mam'zelle Suzanne est chez votre tante, dit-il, puisque mon frère est allé la prévenir de votre retour.

— Vrai ! ton frère a fait ça ? C'est pour prévenir Suzanne qu'il a couru en avant !... Voilà un beau trait ! ton frère est un brave !... Pourquoi tu ne m'as pas dit ça en route, quand je te demandais où il courait comme un enragé ?

— Ah ! j'sais pas !... c'est que je ne m'en souvenais plus.

— C'est égal... tiens, voici deux sous pour toi... Sacristi ! est-il gentil, mon village !...

— Il est bien mal pavé, fit Christophe, qui manquait de tomber à chaque minute.

— Nous nous amuserons à le repaver dans nos moments perdus !... Prends donc tes deux sous, gamin... Ah ! où est-il donc, ce petit... Christophe ? où a-t-il passé ce petit ?

— Je ne sais pas, mais je voudrais m'asseoir.

— Tu t'assoiras tout à l'heure, paresseux ! Mais qu'est-ce qu'il est devenu ! ce gars-là ? comprend-on ça ! il s'est sauvé !... et son frère... pourquoi ne nous a-t-il pas rejoints ! N'y a donc pas un ami pour me recevoir dans mon village ?

— Je voudrais m'asseoir, répéta Christophe en s'appuyant contre un mur.

— Faut pourtant que j'aille à la maison de ma tante ! faut que je la retrouve, cette maison, poursuivit Urbain. Oh ! je suis tranquille ! je la retrou-

verai bien seul... Suzanne y est... raison de plus... je vas me dépêcher...

Et, tout en pivotant au milieu de la rue, Urbain, les yeux écarquillés, se prit à examiner les chaumières à droite et à gauche.

Tout à coup il poussa un cri de joie.

— Christophe! Christophe! fit-il, mon vieux Christophe! tu es sur la maison de ma tante!...

Et il s'élança vers son camarade, le saisit par le bras, malgré les supplications du malheureux qui se trouvait bien à l'ombre, et l'entraîna avec lui en répétant :

— Oh! j'en suis sûr! j'en suis bien sûr! voilà les deux fenêtres en haut et les deux fenêtres en bas!.. le grand rosier qui les entoure!... Nous y sommes, Christophe. Nous allons nous reposer, nous allons boire et manger tranquillement... As-tu faim, Christophe?

— Non, je veux m'asseoir.

— Eh bien! attends que je frappe.

Et Urbain, abandonnant son ami, s'approcha de la porte de la chaumière et y frappa trois coups. Au son que produisirent ses doigts sur les planches de chêne, le soldat, malgré son ivresse, sentit son cœur palpiter. Mille pensées se pressèrent en foule dans son esprit... il entrevit un instant la vérité... il se

rappela qu'il avait quitté le village dix-huit ans auparavant... il comprit qu'il ne devait plus y avoir là, dans cette chaumière à laquelle il heurtait, ni sa vieille parente pour le reconnaître et l'embrasser, ni sa jeune maîtresse pour le recevoir et l'aimer !..... Mais cet instant de lucidité n'eut que la durée d'un éclair : la porte s'ouvrait. O prodige ! une jeune fille fraîche et jolie était sur le seuil de la porte. A l'aspect du soldat, elle s'écria :

— Urbain !

Et Urbain se précipita vers elle et la prit dans ses bras en murmurant ce nom :

— Suzanne !

IV

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Le bonheur peut rendre fou l'homme le plus sensé ; à plus forte raison, devant une grande joie, doit-on perdre tout à fait la tête quand il ne vous en reste déjà que très-médiocrement.

A peine Urbain eut-il aperçu Suzanne, qu'oubliant, et sa tante dont le souvenir partageait, une

minute encore auparavant, sa pensée, avec sa maîtresse, et Christophe qu'il avait laissé dans la rue, il tomba aux pieds de la jeune fille, sur la terre battue de la chaumière, et lui dit, en lui baisant les mains avec transport :

— Suzanne! Suzanne! te voilà!... oh! j'étais bien sûr, moi, qu'il n'y avait pas longtemps que je t'avais quittée! tu es toujours jeune et gentille... Voici bien tes grands yeux bleus... tes beaux cheveux blonds... Et tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

— Oui, oui, balbutia Suzanne qui considérait, deux grosses à sa paupière, le soldat agenouillé devant elle; et cependant je devrais vous gronder!... Vous ne m'avez pas écrit une seule fois... vous m'aviez oubliée, sans doute.

— Oubliée!... tu vois bien que non, puisque je suis revenu! Quant à t'écrire, dame! j'ai voyagé... vois-tu!..... Je ne me rappelle pas trop où je suis allé, par exemple; mais je te conterai cela plus tard! Pour le moment, laisse-moi te regarder à mon aise, Suzanne... ma bonne Suzanne! Franchement! tiens! je ne croyais pas éprouver, en te revoyant, tout le plaisir que je ressens là...

— Vrai! vous êtes content! et vous ne me quitterez plus!

— Jamais! jamais! je t'épouserai demain... je t'ai

promis de demander ta main... c'est un devoir... je le remplirai ! Après ça, pourquoi me gronderais-tu? je n'ai pas été si longtemps absent... tu le sais bien. Quel âge as-tu aujourd'hui, Suzanne?

La jeune fille rougit.

— Vingt et un ans, répondit-elle.

— Vingt et un ans, répéta Urbain ; eh bien ! je ne me trompais pas... il y a quinze mois que je suis parti... Ah ! ah !... et Christophe qui me soutenait...

Et regardant autour de lui et n'apercevant pas son compagnon, Urbain se mit à crier :

— Mais où est-il donc, Christophe? Christophe ! Christophe ! Qu'est-ce qu'il fait donc, ce gueux-là?...

— Le voici, dit la voix de quelqu'un qui entrait à cet instant, portant, ou à peu près, Christophe endormi entre ses bras ; vous êtes aimable, monsieur Urbain, vous l'aviez laissé tout seul sur la route, votre camarade...

— Tiens, c'est toi, mon garçon ! repartit Urbain qui reconnut Pierre Bellion, je te remercie de m'avoir amené mon ami. Christophe, viens donc dire bonjour à Suzanne.

— Oh ! laissez-le ! il est bien où il est ! dit Pierre en montrant à Urbain son compagnon qui venait de tomber, ronflant, sur une botte de paille, au coin de

la cheminée; il est fatigué; il dort; tant mieux! ça le remettra.

— Comment! il dort!... fit Urbain qui se releva avec difficulté pour vérifier le fait, ma foi! c'est vrai! tant pis! il ne verra pas Suzanne..... Mais toi, mon bon homme... Ah! au fait! Suzanne, qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? je ne le connais pas, moi...

— C'est un de mes cousins, répliqua Suzanne en rougissant de nouveau.

— Un de tes cousins... et il dit qu'il est de Bergnicourt?

— Non, non, repartit vivement Pierre Bellion, vous avez mal entendu. C'est Risquetout que je vous ai nommé...

— Ah! ah!... Et ta mère, petite, reprit le soldat, dont la persévérance, en fait d'idées, n'était pas pour le moment la vertu principale, et ta mère, où est-elle?

La jeune fille regarda le paysan à la dérobée.

— Ma mère est aux champs, répondit-elle, enfin, à voix basse.

— Bon! elle sera joliment surprise de me retrouver ici! mais quand je lui aurai appris que je veux devenir ton mari... elle ne me fera plus la mine comme... comme l'autre jour...

Ici, Urbain chancela... Suzanne et Pierre Bellion coururent à lui et le firent asseoir.

— C'est drôle, continua-t-il en portant la main à sa tête, je ne sais ce que j'éprouve... j'ai comme une barre de fer qui me serre le front...

— Vous êtes mal, mon... mon ami ? murmura la jeune fille en se penchant vers le soldat.

— Mal ! non pas ! non !... Oh ! je sais ce que c'est... il y a un peu de ma faute... Je te dirai cela demain, Suzanne, parce que maintenant tu te fâcherais peut-être... Viens là, auprès de moi... c'est cela... et toi aussi, Pierre... tu me conviens, mon garçon... je ne sais pas à cause de quoi... et puisque cet imbécile de Christophe s'est endormi, tu causeras à sa place avec nous, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers, monsieur Urbain.

— Ne m'appelle pas monsieur, petit ; entre jeunes gens... n'y a pas besoin de façons... on a vite fait connaissance... N'est-il pas vrai qu'elle est charmante, ma Suzanne ?...

— Oh ! oui, monsieur... répondit le paysan qui jeta un doux regard à la jeune fille.

— Et puis, elle a des qualités, vois-tu, Pierre, elle m'aime bien... elle m'a été fidèle, j'en suis sûr... Aussi je serai son mari... et bientôt... Seras-tu contente de devenir ma femme, Suzanne ?

— Oui, mon ami.

— Mais, approche-toi donc... tu es à une lieue...

— Je le veux bien, mais attendez ! vous êtes en nage...

— Oui, j'ai un peu chaud... ah ! nous avons marché raide depuis ce matin... n'est-ce pas, Christophe? Où est-il donc? Christophe... ah ! il dort... je ne l'amènerai plus en société.

— Si vous alliez vous reposer ? dit Suzanne qui essuyait délicatement le visage du soldat avec un linge mouillé, tandis que Pierre apprêtait un verre d'eau au sucre. Voulez-vous vous jeter un instant sur un lit ?

— Me reposer ! fi donc ! quand je suis près de toi... et d'abord, Suzanne, pourquoi me dis-tu *vous?* Ça m'ennuie, ça... est-ce que cela te déplaît, de me revoir ? est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Si, oh ! si ! je vous... je t'aime, repartit la jeune fille en couvrant de baisers le front brûlant du voyageur... oh ! il y a longtemps que je t'aime !...

— Ah !... c'est drôle ! tu as pourtant l'air d'avoir envie de pleurer en disant ça...

— Eh bien ! est-ce qu'on ne pleure pas de joie ? Tenez, buvez... cela vous fera du bien.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... de l'eau ! Comment, ma bonne, tu veux me faire boire de l'eau !..

— Oui, en ce moment, cela vous sera meilleur que tout autre chose... Voyons, buvez, je vous en prie... je le veux !...

Et, souriante et câline, la petite paysanne porta le verre aux lèvres du soldat qui, après une seconde, encore, d'hésitation, se décida enfin à accomplir le trait de courage qu'on exigeait de lui.

— Peuh ! fit-il après avoir bu, de l'eau, de l'eau sucrée ! Ah ! Suzanne, je ne m'attendais pas... Et toi, Pierre, que j'estimais, mon garçon... tu te prêtes à une trahison pareille !

— Et maintenant, reprit la jeune fille en s'asseyant auprès du soldat, vous allez m'accorder encore une faveur ! Pierre vous conduira dans votre chambre ; vous dormirez jusqu'à l'heure du dîner, seulement... je vous réveillerai alors, je vous le promets, et...

— Dormir ! moi ! dormir en plein midi ! murmura Urbain, dont les yeux se fermaient à chaque parole sous une torpeur invincible, jamais ! je ne veux pas dormir, moi ! je veux que tu restes là... que nous causions.

Suzanne allait répliquer, Pierre Bellion lui fit un signe de la main.

— Monsieur Urbain a raison, dit-il, il vaut mieux causer. On dort la nuit, n'est-ce pas, monsieur Ur-

bain, et le jour est pour jaser?... Moi, d'abord, je m'assieds à côté de vous, et je vous écoute.

— A la bonne heure! fit le soldat en voyant les deux jeunes gens à ses côtés, à la bonne heure! comme ça! Causons... mais vous ne me donnerez plus d'eau à boire, hein, mes enfants! Ta main, Suzanne, la tienne, mon garçon... laisse-moi appuyer ma tête sur ton épaule, petite, il me semble que ça me soulage d'être ainsi. Ah! c'est vraiment singulier.

Et les yeux d'Urbain s'appesantissaient de plus en plus.

— Je n'ai jamais été fatigué comme ce matin! et je n'ai cependant pas mal marché dans ma vie... Voyons! de quoi causerons-nous?... Ce scélérat de Christophe qui s'est endormi sans me prévenir!... Je suis bien heureux d'être avec toi, Suzanne... J'ai reconnu tout de suite la maison... Après ça... ce n'est pas étonnant... quand il n'y a pas longtemps qu'on est parti... C'est égal! j'ai furieusement voyagé en quinze mois... je suis allé... où diable suis-je donc allé? je ne m'en souviens plus! Oh! c'est que l'empereur ne badinait pas... Aujourd'hui ici, demain là... et puis le canon, la fusillade... Ce pauvre empereur! il y en a un autre à sa place... pas un empereur... un roi... et ce roi-là ne se sou-

cie pas de nous... Qu'est-ce qu'il va faire sans nous!... Réponds donc, Suzanne... je te parle, tu ne me réponds pas.

— Je vous écoute, mon ami.

— Je te fatigue, peut-être?

— Non! non! s'écria la jeune fille en retenant sur sa poitrine, par un geste sublime d'amour et de bonheur, la tête du soldat; vous ne me fatiguez pas, au contraire!

— Ah! au contraire! reprit Urbain dont la voix s'affaiblissait à mesure que ses yeux se fermaient plus hermétiquement; c'est gentil, au contraire! Eh bien! je veux te conter ce que j'ai vu dans mes voyages, Suzanne... Ça ne t'amusera peut-être pas beaucoup, chère petite, et pourtant! c'était beau, vois-tu, ces batailles-là! Wagram, Austerlitz, Friedland, Marengo!... et puis quand *les autres* sont venus à Paris... Oh! nous les avons reçus... à Montereau! nous nous sommes bien défendus, et si *il* avait voulu, *lui*... Suzanne, nous nous marierons demain, n'est-ce pas? tu seras ma...

Urbain n'acheva pas sa phrase. Les deux jeunes gens se penchèrent vers lui en échangeant un joyeux regard d'intelligence.

Il s'était endormi.

V

LE RÉVEIL.

Quand il se réveilla, il était dans un bon lit au fond d'une petite chambre que les rayons matinals du soleil éclairaient faiblement à travers les carreaux bleus des rideaux de la fenêtre. Urbain se mit sur son séant, écouta quelques minutes le gazouillement des oiseaux qui arrivait du dehors jusqu'à son oreille; puis regardant autour de lui :

— Ah çà! où suis-je donc? s'écria-t-il.

Et le cerveau encore tout obscurci des fumées alcooliques de la veille, il se prit à examiner pièce à pièce l'ameublement de la chambre qu'il occupait.

— Suis-je bien éveillé! murmura-t-il au bout d'un instant; je suis chez ma tante!... oui, oui, et, bien mieux, je suis dans ma chambre... dans mon lit!... Voilà, là-bas, mon armoire, ma table en noyer... mon petit miroir... Mon fusil est accroché, comme d'ordinaire, au-dessus de la cheminée... A côté, voici la buse que j'ai tuée un samedi soir aux environs de Réthel... Pauvre chère tante!... elle a conservé tout dans l'ordre où cela était quand je

suis parti !... Mais, voyons, voyons, continua-t-il en se frottant les yeux, comment suis-je ici ? Le diable m'emporte si je me rappelle... Ah ! si !... s'écria-t-il après avoir réfléchi, je m'en souviens ! je me suis grisé en route avec Christophe... nous sommes arrivés au village avec un petit paysan qui m'a conduit à la chaumière de ma tante, et celle qui m'a reçu, c'est...

Et Urbain s'arrêta en faisant un saut dans son lit.

— Oh ! c'est impossible, reprit-il enfin, j'ai rêvé... bien sûr !... mais, pourtant, comment me trouvé-je dans cette maison, dans cette chambre !...

En ce moment, deux coups discrets se firent entendre à la porte.

— Hein ! qu'est-ce que c'est, on frappe chez moi, reprit Urbain ; ma foi ! entrez ! entrez ! On me donnera peut-être des explications ; entrez...

La porte s'ouvrit aussitôt ; une femme parut : c'était une paysanne d'une quarantaine d'années, petite et replète, au visage frais et rebondi, à l'air de bonne humeur.

— Bonjour, M. Urbain, dit-elle en faisant quelques pas vers le lit, avez-vous passé une bonne nuit ?

— Très-bonne, ma chère amie, repartit le soldat

qui ouvrait ses yeux le plus grand possible pour examiner celle qui lui parlait; mais soyez donc assez aimable pour tirer les rideaux de cette fenêtre. On n'y voit pas ici ; et puis, approchez-vous un peu, j'ai deux mots à vous dire.

— Oh ! répliqua la paysanne en obéissant seulement à la dernière prière d'Urbain, il n'y a pas besoin de se tant presser de tirer les rideaux, il fait très-chaud dehors, le soleil vous incommoderait ; quant à votre désir de me parler, me voici... que me voulez-vous ?

— Ce que je veux... mais d'abord connaître votre nom.

Et Urbain, les yeux toujours fixés sur celle qu'il interrogeait, semblait chercher, mais en vain, à rappeler ses souvenirs.

— Mon nom... à moi ? cela ne vous apprendra rien : je me nomme Louise.

— Louise... très-bien !... et où sommes-nous ici, s'il vous plaît ?

— Où nous sommes ? mais vous devez le savoir, je pense ; chez mademoiselle Suzanne.

— Chez Suzanne ? Suzanne Rigaut ?

— Oui, chez Suzanne Rigaut.

— Ah ! allons, c'est une plaisanterie... je ne puis être ici chez Suzanne Rigaut !.. Ce que j'ai vu hier...

c'est un rêve... N'importe! expliquons-nous. Répondez?... Quel âge a-t-elle, Suzanne?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept ans!... dix-sept ans! vous vous trompez! c'est impossible! Je suis l'amant de Suzanne Rigaut, moi! Sacrebleu! je l'ai quittée il y a dix-huit ans pour devenir soldat... je m'en souviens bien maintenant... Vous dites que je suis ici chez elle... Mais je me reconnais, moi, ici... je reconnais la chaumière de ma tante Lecamus... cette chambre, c'est la mienne... entendez-vous!

— Je ne sais pas si cette chambre est la vôtre..., je le croirais assez, puisque je vous y vois couché... mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette chaumière appartient aujourd'hui à mademoiselle Suzanne.

— Et qui est-ce qui m'a reçu hier, quand je suis arrivé au village? qui est-ce qui m'a amené dans cette chambre?

— Mademoiselle Suzanne.

— Et quel âge a-t-elle? Ne riez pas, de grâce... mademoiselle Suzanne?

— Dix-sept ans! dix-sept ans! combien de fois faudra-t-il vous le crier?

— Dix-sept ans! Allons! décidément je rêve en-

core, ou vous vous moquez de moi, grosse mère! Tirez donc les rideaux?

— Oh! nous avons le temps. Quand vous serez habillé.

— Dix-sept ans! répéta le soldat, qui se couvrit le visage de ses mains; quoi! ce qui s'est passé! cette jeune fille qui m'a reçu!... C'était elle en effet!... elle m'a bien reconnu! elle m'a appelé Urbain, elle m'a serré dans ses bras... je l'ai embrassée... et j'ai senti des larmes... ses larmes, à elle! sous mes lèvres!... Tenez, ma bonne, pincez-moi le petit doigt de toute votre force, ça m'obligera.

— Très-volontiers.

La paysanne se rendit au désir du soldat avec un empressement qui faillit le faire crier.

— Assez! assez! je ne rêve pas! je le sens bien! s'écria-t-il en retirant son doigt endolori de l'étau où il l'avait placé; à cette heure, voyons... soyons gentille! répondez sérieusement à ma question, je vous en supplie!... où suis-je ici?

— Chez Suzanne Rigaut.

— Bon! ceci est dans les choses possibles! Ma tante sera morte et Suzanne habite sa maison... ou bien encore elles y demeurent ensemble... Passons à une autre question et ne rions plus!... Quel âge a-t-elle, Suzanne?

— Dix-sept ans.

— Mais cela n'est pas !... vous dis-je !... je suis Urbain Raudier, moi !... J'ai quarante-deux ans... j'ai quitté Suzanne il y a dix-huit ans... Elle touchait alors, elle, à sa dix-neuvième année... Comprenez-vous !... Mais il y a de quoi devenir imbécile... avec ce que j'ai vu hier et ce que vous me dites aujourd'hui !... Mais si Suzanne a dix-sept ans, je n'en ai que vingt-quatre, moi... c'est tout clair ! Et regardez un peu ma figure, ma chère, est-ce que j'ai l'air de n'avoir que vingt-quatre ans?

— Mais, dame ! vous êtes tout jeune, à mon idée, fit la paysanne avec un sourire imperceptible ; je ne sais pas trop ce que vous entendez par votre absence et vos quarante-deux ans? Mais, sur ma foi, vos moustaches ont besoin d'épaissir et de brunir avant d'être capables d'effrayer même les enfants.

— Hein !...

Urbain lança un regard courroucé à la paysanne : elle ne sourcilla pas.

— Je vous ai mal entendue, dit-il, recommençons ! Quel âge me donnez-vous ?

— Ah ! si vous vous fâchez parce que je vous trouve jeune, j'aime mieux m'en aller !

— Non, je ne me fâche pas... Quel âge me donnez-vous ?

— Mon Dieu, je vous l'ai dit ! Il faut donc vous répéter vingt fois la même chose... de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Au surplus, continua-t-elle en se dirigeant du côté du miroir appendu au mur, près de la cheminée, tenez, je vais vous donner une glace... avec cela vous vous convaincrez par vous-même que je ne vous trompe pas... il faut d'abord que je tire les rideaux pour que vous y voyiez à votre aise... Ça vous obligera, puisque vous le désirez si fort... Là... je vais ouvrir la fenêtre aussi, l'air vous calmera, car vous ne me paraissez pas dans votre bon sens.

Des torrents de lumière jaillirent dans la chambre. Urbain saisit la petite glace qu'on lui présentait; il s'y considéra longtemps :

— Vingt-quatre ans, disait-il à voix basse en haussant les épaules, folie !... Et ces moustaches grisonnantes... et ces tempes qui se dégarnissent... et ces rides !... Non, non... je n'ai plus vingt-quatre ans... Cette scène..... c'est un songe !..... d'ailleurs...

Et il se frappait le front.

— N'ai-je pas là mille souvenirs de gloire ! n'ai-je pas parcouru l'Europe... n'ai-je pas assisté à ces belles batailles que nous gagnions toutes ! n'ai-je pas été dix-huit ans soldat, rien que soldat ! hélas ! par

ce que... je ne savais que me battre et boire... et que, s'il aimait qu'on se battît bien, *lui*... il ne pardonnait pas à ceux qui levaient le coude... trop haut et trop souvent ! Allons, allons, continua Urbain, en rejetant tristement le miroir loin de lui, c'est encore ma maudite ivrognerie qui est cause de ça !... je le devine à présent... En me voyant reparaître ainsi au pays, on aura voulu me punir... me jouer un tour... on m'a abusé... et vous-même...

Et il regarda celle qui se tenait à ses côtés.

— On vous a fait votre leçon, n'est-il pas vrai ? Oh ! vous avez raison ! moquez-vous, allez, du pauvre soldat ! il n'a que ce qu'il mérite !... mais, sacrebleu ! on peut se corriger, voyez-vous, quand on en prend la ferme résolution !... et ce n'est pas généreux de traiter de la sorte celui qui s'en revenait si content !...

— Et pourquoi ne seriez-vous pas content ? Et qui vous dit qu'on vous ait abusé ?

— Encore !

— Allons, M. Urbain, ne vous emportez pas... regardez.

La paysanne courut, en détournant la tête pour essuyer une larme, ouvrir la porte de la chambre ; une jeune fille entra aussitôt...

— Suzanne ! s'écria-t-il, Suzanne, c'est elle !

— Oui, mon père, mon bon père, balbutia la jeune fille qui se jeta au cou du soldat... non plus Suzanne, mais Louise !... mais votre enfant !...

— Mon enfant !..... tu es mon enfant !..... mais alors...

Urbain n'acheva pas... son regard venait de rencontrer celui de la grosse paysanne.

— Et je ne t'avais pas reconnue ! fit-il en la recevant à son tour dans ses bras.

— Oh ! après dix-huit ans ! je te le pardonne, mon ami. Il n'y a que nous autres, femmes, qui sachions reconnaître toujours et partout les gens que nous avons aimés... cela prouve sans doute que nous aimons mieux que vous.

— Et j'ai une fille !... une fille ! raconte-moi donc...

— Oh ! ce ne sera pas long !... écoute : Quelque temps après ton départ de Bergnicourt, Urbain, je m'aperçus que j'étais enceinte... oh ! je pleurais à sanglots, d'abord, — tu n'étais plus là pour me consoler et donner un nom à notre enfant ! — J'avouai tout à ma mère... et ma mère pleura avec moi !

Louise — tu portes aussi le nom de Louis, Urbain, — Louise vint au monde, je l'élevai... je l'aimai... et je songeai à toi... et j'implorai du ciel ton retour.

Un jour, ma bonne mère mourut. Je restai seule avec mon enfant... J'étais bien triste, et de la perte que je venais de faire et de l'avenir qui m'attendait! Il me fallait travailler pour vivre et je ne pouvais toujours emporter ma Louise avec moi quand je me rendais aux champs... et puis dans le village, on me méprisait à cause de ma faute... personne ne me tendait la main.

Alors ta vieille tante vint me trouver.

— Suzanne, me dit-elle, tant que votre mère a vécu, tant que j'ai su que vous étiez deux à travailler pour vous et votre enfant, je me suis tenue à l'écart... Vous aviez été coupable... votre mère l'avait été également en ne veillant pas davantage sur vous... je devais donc ne pas arriver encore à votre aide! Mais aujourd'hui que votre mère n'est plus et que personne ne veut vous secourir... j'oublie tout... ou plutôt, je ne vois que celle qui a été aimée de mon neveu... Venez vivre avec moi... votre petite Louise continuera à avoir deux mères pour la chérir.

— Brave tante! exclama Urbain.

— Dieu me l'enleva cinq ans après, reprit Suzanne; elle mourut, te léguant sa chaumière, ses terres, mais ordonnant, par une clause de son testament, qu'on me laissât la jouissance de ces biens jusqu'à ton retour. Il était dit aussi, dans ce testa-

ment, que si tu ne reparaissais plus au village, ma petite Louise serait seule héritière...

Le temps a passé. Louise est devenue une grande fille... qui me demandait déjà à se marier... mais je voulais t'attendre, moi, j'espérais toujours.

— Ah ! ah ! la vilaine ! dit Urbain en embrassant sa fille ; ah ! vous vouliez vous marier ! avec M. Pierre Bellion sans doute ? et c'est avec M. Pierre Bellion, aussi, que vous aviez manigancé la petite comédie d'hier ?

— Oui, repartit Suzanne, j'étais absente ; Pierre, à ce qu'il paraît, t'avait rencontré à une lieue du village... tu étais un peu...

— Beaucoup ! murmura le soldat, qui rougit légèrement.

— Vous disiez que vous alliez revoir votre petite Suzanne, mon père... Vous pensiez n'avoir quitté le pays que depuis peu de mois... nous n'avons pas voulu vous désabuser brusquement ! D'ailleurs Pierre m'assurait que, dans votre position, on est très-entêté...

— Ah ! M. Pierre t'assurait ça !...

— Je ressemble beaucoup à ma mère, m'a-t-on dit...

— Oui, quand j'avais ton âge, fit Suzanne en souriant.

— Et vous m'avez tout de suite prise pour elle !.. Voyons, est-ce que vous m'en voulez, mon père, de nous être permis de vous recevoir ainsi ?

— T'en vouloir, mon enfant, de m'avoir fait faire un si beau rêve !... Oh ! je me corrigerai, je vous le jure, de ce défaut qui m'a nui tant de fois... Mais hier, franchement, mon ivresse m'avait rendu bien heureux... et Louise a contribué pour moitié à mon bonheur !... A son aspect... si vous saviez... je me suis cru encore un jeune homme... j'ai revu Suzanne... Comme autrefois... nous étions tous deux à l'âge des amours...

— Et maintenant ? interrompit Suzanne.

— Et, maintenant... je suis heureux aussi, et comment ne le serais-je pas !... J'ai toujours quarante-deux ans, il est vrai, mais lorsque je n'espérais pas même retrouver une amie, — car je n'y comptais pas trop, Suzanne... Que veux-tu ? en dix-huit ans, tu aurais bien pu m'oublier, te marier..... — je retrouve non-seulement celle que j'ai aimée, bonne, fidèle comme autrefois... mais avec elle encore, je vois un petit mauvais sujet qui se permet de se moquer de moi dès mon arrivée... et que je n'en aimerai pas moins pour ça !

Et le soldat regardait, attendri, et sa maîtresse et sa fille, et les embrassait tour à tour.

En ce moment Christophe, suivi de Pierre, parut au seuil de la chambre.

— La reconnaissance est-elle finie ? fit Christophe d'un air malin, ah ! farceur d'Urbain, va ! nous étions un peu *pompettes* hier tous les deux, à ce qu'il paraît ! M. Pierre m'a conté tout ça... Enfin... tu es content... n'est-ce pas ? tu as retrouvé ta Suzanne.

— Oui... et au lieu d'une, j'en ai deux ! quoique, cependant, j'aie bien peur d'être obligé d'en donner une bientôt à un certain Pierre Bellion que je vois se cacher derrière toi...

— Oh ! Monsieur Urbain !

— Oh ! mon bon petit père !

Les jeunes gens échangèrent un regard de joie.

— On fera les deux noces le même jour, glissa Urbain à l'oreille de Suzanne.

FIN.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.



